



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

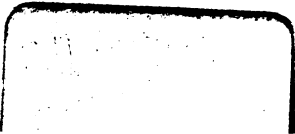
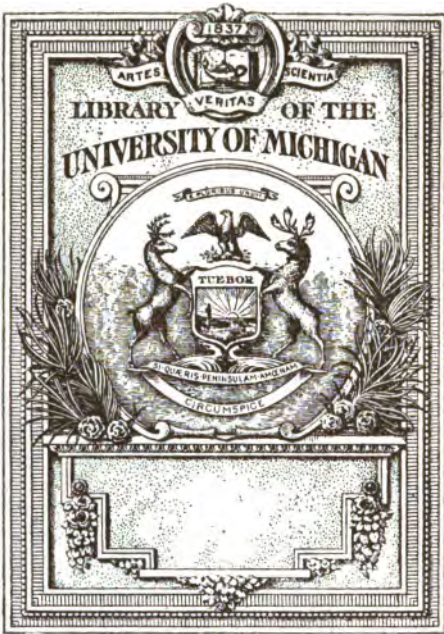
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



1-18
L-10



22 N. 1st St.

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

12 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER

ERNEST LA JEUNESSE

Les Nuits, les Ennuis
et les Ames
de nos plus notoires
Contemporains

PARIS

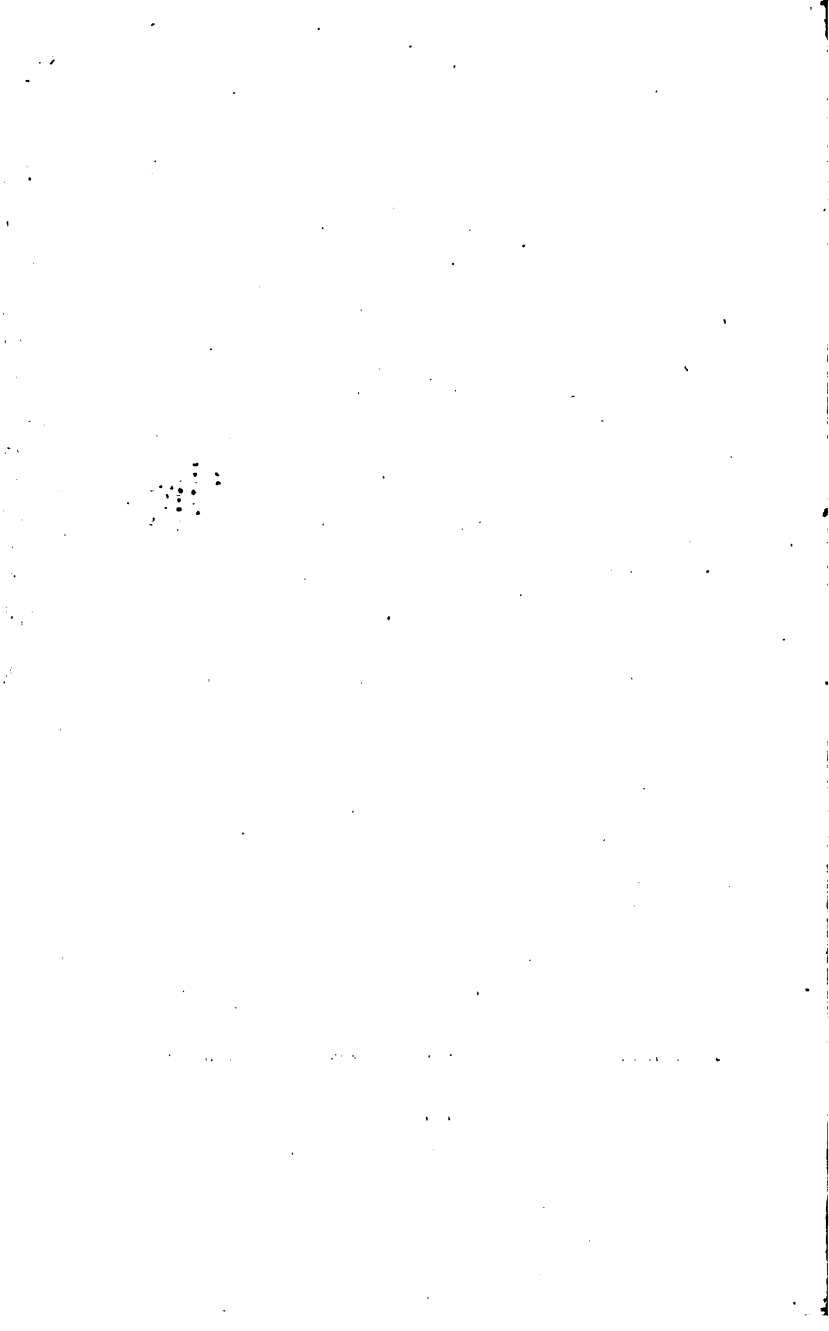
LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1896

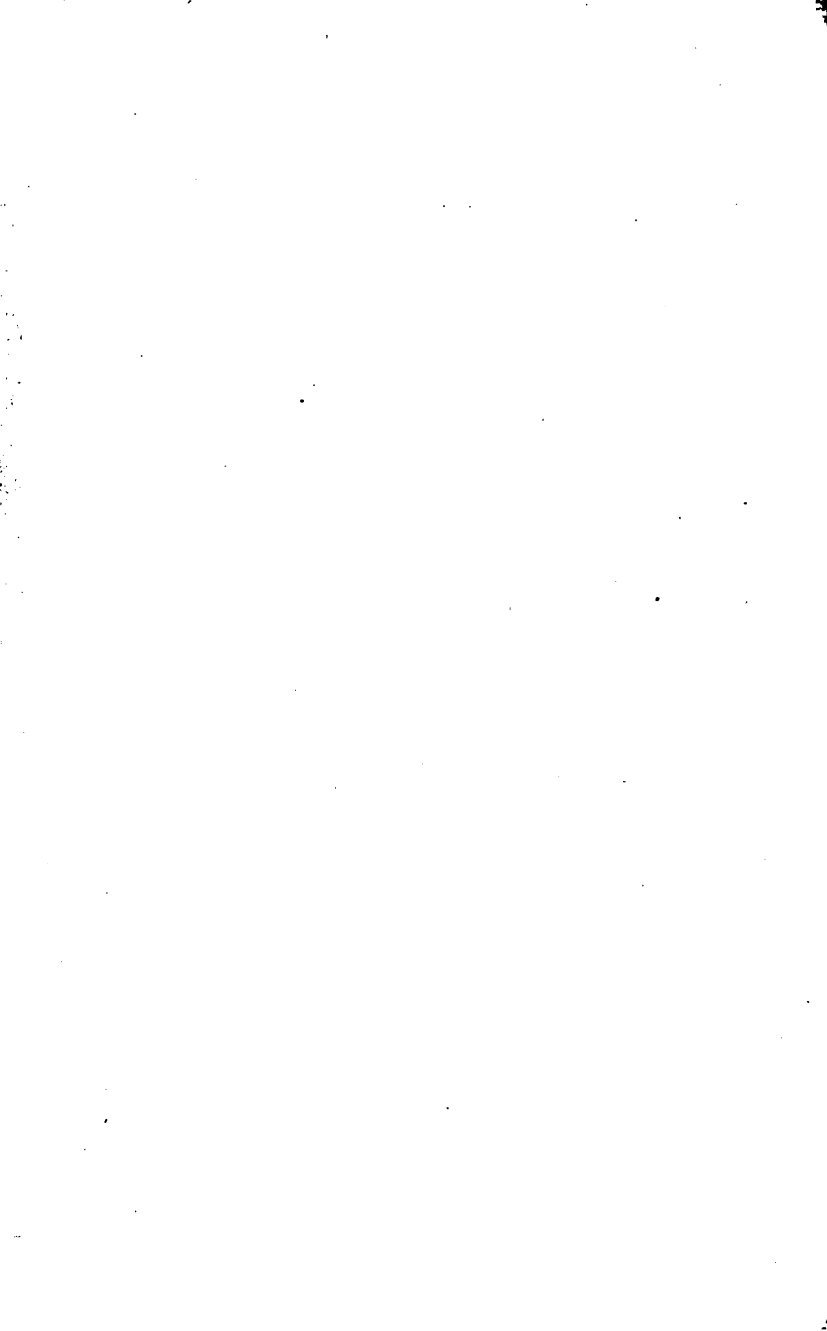
Tous droits réservés



March 8, 1935

PRÉFACE

395085



PRÉFACE

M. Benoît de Spinoza est, de l'avis de quelques-uns, aussi peu notre contemporain que M. Charles Vignier est notoire. De plus, s'il est avéré que, à la date qui précise — pourquoi? — la Prière d'Anatole France, l'auteur des *Poèmes dorés* pouvait fort bien (car il était malade) se juger sincèrement, sans mollesse et sans une sévérité orgueilleuse, il est plus probable qu'il préférerait — en son humilité — geindre et quémander des tisanes modernes. Quant aux autres hommes qui, en un tumulte dolent, en une grise théorie de soupirs et de pleurs, viennent, à l'improviste, révéler la beauté saignante de leurs âmes, ils ont tout rétrospectif loisir de n'avoir tenu aucun des propos que

mon éloquente indulgence leur prête. Que tels poètes se soient — par hasard — abstenus de fréquenter à leur café, se soient — par extraordinaire — laissé écrire des chefs-d'œuvre ou — qui sait ? — des vers, c'est affaire entre leur Passé et eux, et cela n'importe guère : ce *livre sera cependant le livre qui, le plus strictement, le plus outrageusement, respectera la Vérité*. Et, respecter la Vérité, c'est une attention, une gentillesse insuffisance. Car la Vérité en qui Jean-Jacques discerna une matière à vignettes, en qui M. France crut trouver un jouet délicieux, est une déesse qu'il faut savoir courtiser et qui aime à souffrir des étreintes et des caresses, nonchalamment. Et le mythe n'est pas menteur qui la montre sortant, nue, de l'ombre de son puits, mais n'a-t-elle pas pour la vêtir, pour varier sa splendeur et sa simplicité l'or menu du soleil ou l'argent des étoiles et les perles de l'eau qu'elle n'oublie pas encore et l'envol de ses cheveux, les reflets changeants de son regard : et du miroir que lui offrent des estampes elzéviriennes, de son image silencieusement projetée sur sa beauté et qui allume en ses

yeux une flamme plus pure, qui fait luire en son sourire une plus lente mélancolie, jaillissent des parures nouvelles, plus subtiles, moins fragiles et moins misérables que les parures terrestres. Et, de la mousse, de la joie de la verdure, de la langueur du ciel, de la tristesse violette des arbres, de nos fièvres, naissent des voiles qui flottent, qui s'éplorent et qui s'épandent. Et la Vérité, malgré sa majesté, malgré sa grâce, se présente à nous en esclave : c'est à nous d'en faire ce que nous voulons, c'est à nous de la travestir, de la réduire à notre pauvreté, de la voir à travers notre bassesse et notre horreur, à travers la modestie du moment, de notre condition et de la vie — ou de la voir telle qu'elle est. C'est un devoir et c'est un bonheur pour nous que de ne la point dépouiller de sa noblesse et de ne pas priver de cette noblesse les moins nobles spectacles. C'est une question de lunettes. Il faut choisir les verres qui nous serviront à contempler — ou à ne pas contempler — l'univers, les choses, le ciel et les Dieux. Et c'est ainsi qu'on se crée un monde habitable et des contemporains que, en pensée du moins, on peut visi-

ter de temps en temps ; c'est ainsi qu'on se garde de l'ennui, de la désespérance, de l'élan — sans danger — vers les nuances contestées de l'Idéal qui firent pousser à M. de Musset ce cri qu'excuse seulement la volupté d'avoir signé une facile riposte :

Rien n'est vrai que le beau.

Cette complaisance pour le présent n'interdit point les conversations avec les fantômes falots de ceux à qui la Mort et les siècles ont accordé sur le tard quelque vertu et ce sont (*optimi consultores mortui*) — nos amis les plus sûrs. Mais ne pouvons-nous pas, en nos bons jours, envelopper les vivants dans les manteaux des morts, envelopper leur néant en la force et la vie des trépassés ? Et pourquoi n'avoir pas la politesse de prendre M. de Vogüé pour Ballanche, M. Schwob pour l'abbé de Marolles, ou M. Moréas pour Sully Prudhomme ? Mon petit voyage est un petit voyage sincère, d'une demi-sincérité bien supérieure à la sincérité vulgaire (?), d'une vérité bien supérieure à la vérité courante, puisqu'elle n'est

pas la vérité de tous. Et la puérité, la monotonie de l'affabulation m'enchantent : j'aurais pu donner simplement — simplement? — mon avis sur chacun des êtres qu'on va voir apparaître : c'est par pudeur que je ne l'ai pas fait : j'aurais été contraint de m'excuser de parler de M. X... plutôt que de l'immortalité de l'âme ou de moi-même et ç'aurait été des phrases laborieusement embarrassées. Ces gens s'entretiennent de leurs vertus : c'est leur droit et ils s'en entretiennent discrètement, en famille, en tête-à-tête ou en la tendre complicité de la solitude. Et ce n'est pas sur une scène, ils ne se prostituent pas glorieusement en un théâtre : je convie seulement le lecteur — illicite invite — à risquer un œil en une fente imperceptible de la muraille et à écouter battre son cœur, en un péché très savoureux. L'étude perd peut-être de son âpreté et de sa vigueur, au goût de quelques-uns : je n'en crois rien. Ce sont des eaux-fortes qui, tout à coup, se dégradent joliment en aquarelles, ce sont des pointes sèches qui se fondent en pastels, ce sont des figures au trait qui s'alourdissent d'ombres soudaines : ne vaut-il pas

mieux chuchoter que crier, insinuer qu'injurier ? l'amertume est peut-être moins nette et le mépris plus obscur, les méchancetés demandent à être terminées par la collaboration du lecteur — mais où voyez-vous des méchancetés ? Et pourquoi paraître cruel envers ceux qui furent si chers ? Il n'y a sans doute pas un livre, une page des hommes que je vais mettre en cause à qui je ne demandai pas des ivresses, des leçons, des conseils et une hâte vers la perfection. Je leur dois donc quelque reconnaissance. Et si d'aventure une phrase les touche davantage, un mot les blesse plus profondément, ils devront se dire que cette phrase, que ce mot me vient d'eux et, par suite, est admirable. Je ne leur demande pas d'aimer tout le livre : je serai heureux s'ils jugent (le chapitre où ils paraissent étant détestable, bien pis ! médiocre et mis à part) que le soliloque voisin ou le monologue suivant n'est pas mauvais.

Et l'ambition de ce petit volume est plus haute : j'écrirais volontiers comme Maurice Barrès de ses *Barbares* (ou à peu près) : « *Ceci est un petit roman réaliste.* » Ce que j'analyse, ce ne sont pas seule-

ment les sensations de MM. Loti, Lorrain, Daudet, ce ne sont pas seulement leurs états d'esprit et leur mauvaise humeur, ce sont mes sensations, mes états d'esprit et ma mauvaise humeur : c'est une monodie. Cela ne m'empêche nullement de faire vrai, et il faudrait quelque hardiesse pour mettre la prière de France dans la bouche de M. Loti et pour offrir à M. Hervieu les mots de MM. Daudet. Et ce n'est pas une fâcheuse mégalo-manie qui me revêt un instant de leurs palmes et de leurs croix. Ce que j'aime en eux, ce sont leurs faiblesses, c'est leur misère et je me plais à m'humilier en eux, à me flageller en eux, à me couronner de leurs épines, à m'ulcérer de leurs plaies. Et j'éprouve cette suprême volupté de goûter, en ces pures tortures, le châtement de leurs fautes, sans avoir eu la fatigue de commettre ces fautes. Est-ce un dévouement un peu bien indiscret ? Et il n'est pas besoin de relier par des airs de flûte, par des gloses ou des symboles les diverses pièces de ce recueil. Elles se suivent, s'unissent parfaitement, s'éclairent l'une l'autre, et forment un tout complet... Croyez-vous ? Et

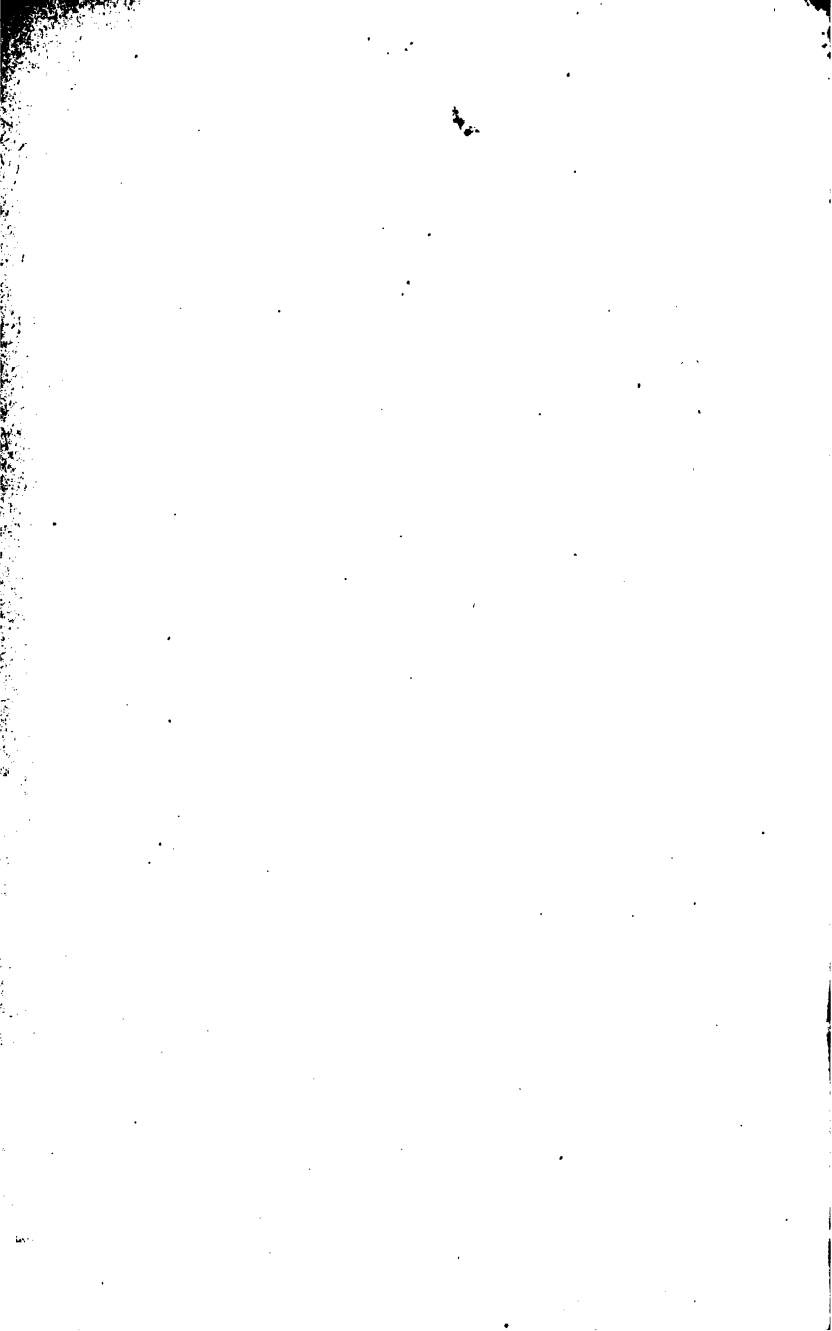
n'est-ce pas là une excuse pitoyable? L'auteur voudrait-il ne pas paraître avoir écrit des choses un peu aiguës, un peu subtiles, un peu âpres et un peu timides, un peu obscures et un peu jolies — sans plus? Ou aurait-il désiré composer un traité de la Liberté, se délivrer, délivrer les jeunes hommes de cette époque de maîtres délicieusement tyranniques, et les obliger doucement, en dépouillant de leur prestige leurs idoles — ou en les faisant cesser d'être odieuses — à devenir eux-mêmes, à se révéler à eux-mêmes — ce qui serait d'ailleurs une tâche difficile.

Et pourquoi s'arrêter à cette question?

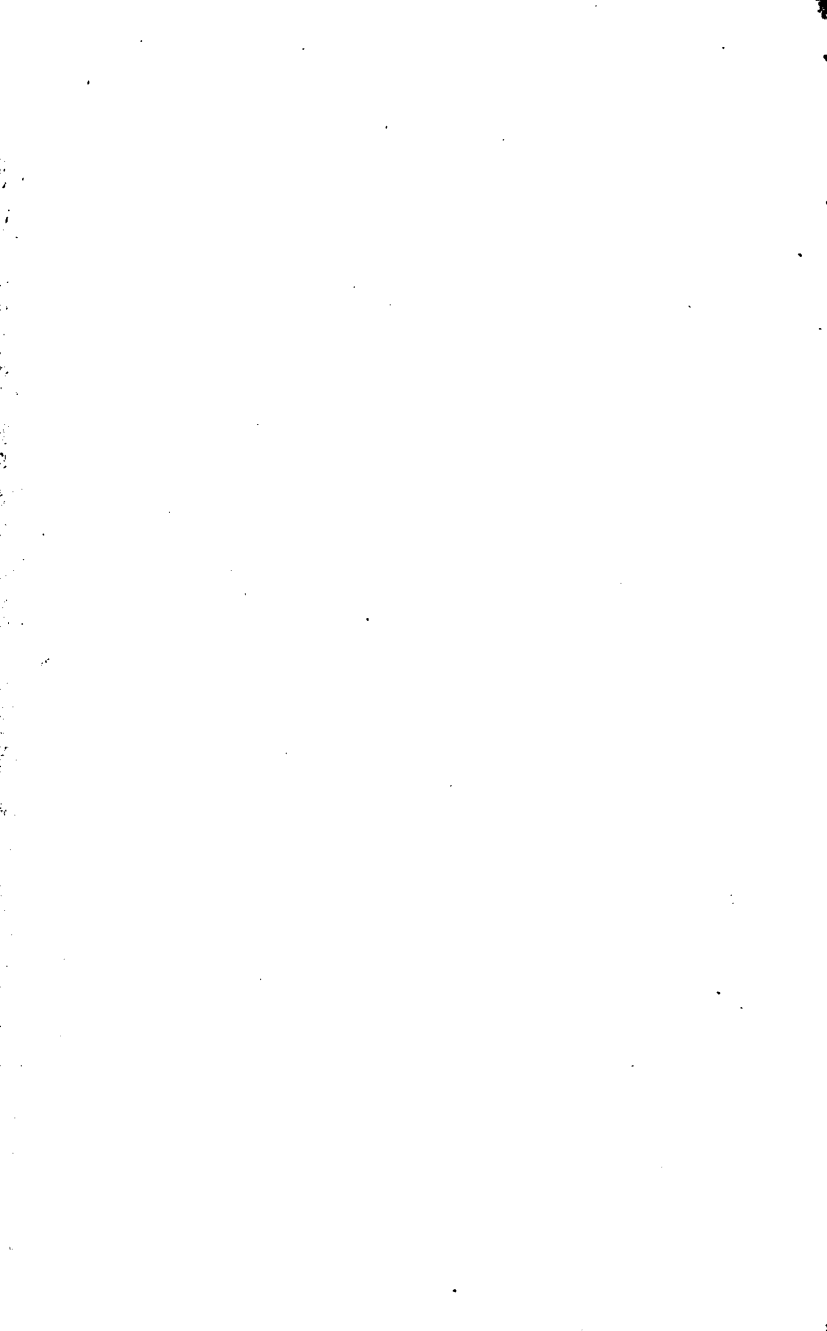
Ce livre n'est ni un livre de haine, ni un livre de mauvaise foi, ni un livre de flagorneries. Des sourires y glissent et des voiles et des cheveux de femmes, des soupirs y courent et des rêves y meurent. Et ce sont des contes, des contes très vieux, très naïfs et très fantastiques : on y pleure, on s'y confesse et dans les airs, tout près, passent des anges et des saintes, des spectres, la Douleur et la Mort.

Et il est temps de m'effacer derrière de plus

illustres créatures, d'attendre, puisque de plus en plus le génie est une longue patience, que le génie me vienne, paresseusement et de continuer à me demander — sans me répondre — si je vois bien, si je suis bon, si je suis libre, si je m'estime et si je m'aime.



LA PRIÈRE D'ANATOLE FRANCE



LA PRIÈRE D'ANATOLE FRANCE

25 décembre 1894.

M. Anatole France laissa errer un moment ses regards sur les livres qui, silencieux, étageaient leur vanité, sur les sourires éternels des portraits, sur la rigide mollesse des statues — et il soupira.

Dehors la foule marchait doucement, en la tristesse indulgente du soir.

Et la caressante inquiétude qui gagnait toutes les âmes ne respectait pas l'âme de M. Anatole France.

Il chercha par delà ses tableaux et ses bustes quelque chose qu'il ne trouva point; il remua quelques papiers, balança une plume, puis, avec

un geste de résignation et de résolution, tomba à genoux.

L'ironie des philosophes qui, évadée de la bibliothèque, vaguait par la chambre, se troubla, puis s'enfuit parmi la poussière; rien ne bougea plus : les yeux mêmes des femmes peintes s'éteignirent, les ors des reliures se firent humbles, et M. France put prier avec la voix qu'il prend lorsqu'il lit les poètes. Et cette voix où il y avait tout le lointain du respect, toute la subtilité des baisers tenta de convaincre, de séduire les cieux.

I

« 1. — A cette heure, dit-il, où tu souffris pour nous donner un Dieu, je veux t'adorer, Vierge-Mère. A cette heure où, de la houle prosternée des églises, un chant d'amour — trop attendu — monte vers toi, je veux te supplier le plus humblement possible et te dire ma passion pleurante.

2. — Et je te remercie de me permettre cette oraison.

3. — Ah! ma Dame! Ah! Mère, je suis un mal-

heureux pécheur ! Me pardonneras-tu jamais mes fautes, souriras-tu à mon néant ? Mère, mère, j'ai vécu parmi le péché : j'ai noyé mon âme en toutes les horreurs profanes, j'ai trouvé de la beauté à ceux qui te niaient, j'ai admiré ceux qui rejetaient avec mépris la douceur de ton nom et de tes yeux.

4. — Et cependant j'aurais voulu vivre en un éternel tête-à-tête avec toi, et, en la splendeur païenne de la chambre où je t'implore, je regrette sans la connaître, sans devoir, hélas ! la connaître jamais ! la somptueuse nudité des cieux.

5. — Ah ! qui me donnera la robe du moine et l'orgueil nécessaire pour m'en revêtir ? Grottes, cavernes où l'esprit divin vient visiter les hommes, cachots où l'on ne quitte les fers que pour s'élan- cer parmi les anges, lions aimables qui, d'un coup de dent, faites les saints, pourquoi m'avez-vous refusé tout votre charme, toute votre beauté ?

Hélas ! voici que je vais vieillir, mélancolique, parmi des textes trop secourables et des dames trop enthousiastes !

6. — Et la vanité du monde saura continuer à me toucher.

7. — Mère, Mère, puisqu'en cet instant je m'abandonne à vous, puisqu'en cet instant je crois en vous, éclairez-moi, conseillez-moi, consolez-moi ! »

II

M. France, qui semblait très las, prit la posture convenant aux gens qui vont être surpris par un miracle.

Mais le miracle ne vint pas.

III

M. France fit alors un effort et continua :

« Oui, j'aurais voulu vivre dans un désert, jouissant du mépris des hommes, avec tout juste ce qu'il faut d'ouïe pour entendre vos louanges, avec tout juste ce qu'il faut de voix pour chanter votre bonté.

Votre miséricorde ne l'a pas permis.

Elle m'a condamné à l'admiration publique, elle a obligé mes oreilles à se plaire au rythme des mers, au bruissement des vers, elle a obligé ma langue à approuver, à célébrer tout d'une égale mélodie, elle ne m'a même pas accordé le privilège de savoir aimer, de savoir goûter la douceur, la sainteté de la misère.

Et je vous bénirais, ma Souveraine, pour toutes ces infortunes que vous m'avez infligées, si vous n'y aviez ajouté une torture plus grande, une torture atroce. Hélas ! vous m'avez soufflé l'impiété et le doute et vous me laissez m'acharner en mon erreur. Vous m'avez prêté de la grâce, de la persuasion et la moins détestable rhétorique pour incliner les hommes à la caresse du scepticisme, pour ôter à la Vertu toute son auréole de majesté et d'âpreté.

Et j'ai semé pour tous la terre de plaisirs et de faciles délices ; j'aurai voilé son horreur, j'aurai détourné de vous des cœurs douloureux.

Hélas, hélas ! je vous aime et j'ai prêché l'ignorance de Dieu, j'ai enseigné les sourires d'irrespect, et, lorsque je louais les saints, aux accents

de ma lyre, de mon théorbe liturgique, se mêlait je ne sais quel air de flûte persifleuse. Hélas! hélas! je suis maudit! »

IV

M. France se lamentait avec patience. Il s'arrêta ici un peu malgré lui : des mots lui montaient aux lèvres, des mots qu'il sentait agréables et qui, en leur tristesse, l'auraient enchanté lui-même.

Mais une angoisse, une attente interrompait son éloquence désolée.

L'apparition était proche.

Le poète ferma les yeux pour n'être pas tenté, pour ne pas regarder ses livres, ses statuettes, ses papiers qui le suppliaient, qui le requéraient.

V

Quand il les rouvrit, une belle femme était devant lui qui secouait sa chevelure. Il la regarda, stupide.

« Je suis celle que tu invoques, lui dit-elle. »

M. France ne se réjouit pas. Il devint plus mélancolique encore.

« Hélas ! gémit-il, hélas ! ce n'est pas vous que j'implorais. Et, en l'immense volupté que j'éprouve, pécheur, à admirer votre bienveillance et votre éclat, se cache quelque amertume. »

— « Je te comprends, » dit-elle.

Elle souriait.

« Ah ! pauvre homme, tu pleurais tout à l'heure tes impiétés et tes blasphèmes. Mais ne sais-je pas que c'est par amour pour moi que tu blasphèmes, que tu psalmodies ces impiétés ? Ne sais-je pas que, avec les pièces d'argent que tu tires de ces airs de flûte, tu achètes mes images, celles surtout qu'ont tracées, d'un pinceau fulgurant et humble, les Italiens des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles ?

Et ces portraits, qui ne se ressemblent pas toujours, ne me ressemblent pas.

Tu aurais voulu que j'e descendisse d'un cadre de Raphaël ou de Luini : cela m'est impossible. »

— « Ce n'est pas cela, s'éplora M. France. Et je sens bien mon malheur. Ce n'est pas là la Vierge qui apparut aux saints et aux saintes, qui éclaire

les simples, qui affole Bernadette. Non, ce n'est pas elle. Et je vois que je suis indigne de contempler ainsi la Mère de Dieu. Celle que je vois est certainement une Vierge qui m'est particulière,

Et puisque je suis en une minute de foi, — je ne doute pas de sa divinité, mais je distingue qu'elle est trop belle et trop pure. C'est une Vierge qui vient de Bethléem en passant par Athènes, par Alexandrie et par Rome.

Hélas! je crains de remarquer en elle le coup de pouce de Praxitèle, de Phidias, de Platon, de Virgile et de M. Renan. Ah! Mère, si je vous apercevais à Assise ou en Bretagne, si vous n'aviez pas autour de vous ces méchants tableaux, vous seriez autre.

Hélas! hélas! ma joie n'est pas complète! »

VI

Marie souriait toujours. Et, en son sourire, elle se transfigurait.

Quand M. France se risqua à la regarder de nou-

veau, il vit la Vierge des Pauvres, des Anges et des Saints.

Il la salua — sans extase. Cette fantasmagorie lui semblait déplaisante.

Mais la Vierge lui parlait — d'une voix plus douce que le murmure des étoiles.

« Mon fils, je t'aime autant que tu m'aimes. Pourquoi craindre ? Rien ne nous est plus agréable que la prière d'un coupable. Et, de plus bas qu'elle sort, plus humblement elle serpente, parmi le parfum des fautes, des faiblesses et des crimes, avant de nous arriver, tremblante et ténue, plus elle nous attendrit.

La prière d'un saint est chose horrible ! vainement elle se fait suppliante et obséquieuse : ce n'est pas un encens honteux qu'il nous adresse, c'est une flèche qu'il nous lance, c'est un brandon qu'il agite contre nous !

Ah ! la belle semence de prières, la belle semence de pardons et de joie pour Dieu, qu'est la faute !

Ne pas pécher, c'est ne pas permettre à Dieu de se montrer bon, c'est une insulte à sa mansuétude, à sa miséricorde, à sa grandeur ! »

Alors M. France s'abandonna à la clémence du ciel.

Il frappa sa poitrine et dit : « Mère, j'ai péché. »

La caressante indulgence de la Vierge lui devenait insupportable. Il avait soif de torture, et, s'il avait été sûr d'être terriblement châtié, il eût volontiers blasphémé — tant il se sentait indigne, tant il aimait Marie.

Mais elle souriait toujours.

« Mon fils, dit-elle, je lis en ton cœur, et je t'admire. En ce moment où tu te laisses — non sans plaisir — consumer par le repentir le plus chrétien, tu ne peux t'empêcher de reconnaître, de découvrir, de chérir en moi le fantôme subtil d'Aphrodite et d'Athéné. En moi tu n'adores pas seulement la Mère du Sauveur, tu adores toutes les Déesses, toutes les Femmes, la Femme, la Beauté et l'Amour.

Ah! tu me repoussais tout à l'heure parce que je n'étais pas semblable à ton rêve, et maintenant que j'ai satisfait ton désir, que je me suis montrée comme tu me voulais, tu m'imposes un masque,

tu m'imposes mille masques avant de consentir à apercevoir ma Beauté.

Ah ! combien je t'aime, mon Fidèle, et combien ton humilité m'est précieuse !

Dieu, je te haïrais ; homme, tu m'enchantes. Et tu as bien voulu être homme. »

M. France s'abîma en une mélancolie plus profonde.

« Vierge, dit-il, ne m'accablez pas. Et puisque vous condescendez à déchiffrer mon cœur misérable, puisque vous m'éclairez, hélas ! sur des sentiments vagues et déplorables, voyez l'horreur que j'ai pour moi !

A genoux, en cette chambre solitaire, en la nuit secourable, mes plaintes s'échappent et me soulagent, et je puis, loin des yeux indiscrets, me montrer cendre et poussière dolente, faire monter vers le ciel mes sanglots.

J'ai maintenant le bonheur de pouvoir pleurer — je ne l'ai pas toujours.

Alors je me déplaïs infiniment et je songe à votre miséricorde, sans vouloir l'implorer, sans oser vous prier.

Et j'échappe aux hommes : leur sottise ne pèse plus sur moi : je n'ai plus besoin de plaisanter ou d'être grave, je ne suis plus un fragment d'un vaste monument de petitesse : exilé, je puis revoir ma patrie lointaine ; supérieur à la vie à laquelle je ne suis plus rattaché par aucun désir, je puis essayer de contempler, à travers une brume propice, une existence plus haute — et c'est celle de vos compagnons, Marie.

Pourtant, en ces instants, je ne suis pas encore libre. Je suis possédé par la terre et je ne puis que l'oublier — sans pouvoir m'empêcher d'y rester enchaîné.

Ah ! je médisais tout à l'heure des tableaux et des livres — et c'est mon recours.

C'est par eux que je vais vers vous.

Permettez-moi, Vierge, de chanter leur gloire.

Sources d'éternelle beauté et d'éternelle vie, morceaux de toile bigarrée qui êtes la Pureté et la Douleur, vous faites oublier les ouvriers qui vous formèrent et qui, passifs outils, mendiaient aux papes non une auréole, mais des ducats, qui mendiaient aux courtisanes des sourires.

Instruments de mélancolie, âmes vêtues de blanc et de rouge, je me tourne vers vous en ma tristesse, en mon néant.

Vous avez les yeux que je n'ai pu voir dans les foules, vous avez la force et la grâce, vous avez cette chose parfaite qu'est l'éternité dans la beauté, le silence et la mort. Ah ! souvent je vous demande de me montrer la Terre promise, le Royaume d'Irréel que nous n'osons souhaiter, et vous m'ouvrez les portes pâles du Rêve, vous écartez de moi les pas lourds du peuple et les poches lourdes des Riches.

Et vous, livres chers, livres muets, je suis sous la protection, sous la garde des génies et des sots qui vous ont composés ; je sens leur fraternité câline, leur bienveillance apitoyée qui me caressent et me consolent.

Vous n'êtes pas seulement du papier et de la rouille et les âmes de vos auteurs, embuées du souffle divin qui les effleurait lorsqu'ils vous écrivaient, viennent transfigurer cette chambre par leur présence et leur sympathie.

Amis épars, vous pleurez avec moi, vous pleurez

sur moi, vous pleurez sur le monde. Vous aussi, vous avez été exilés en cette vie, vous n'avez pas eu cette part de sérénité et d'isolement qui vous était due, vous avez ri avec des imbéciles — et vous avez pleuré par eux.

Ah ! Mère, permettez-moi de croire que vous visitez en même temps que moi ces compagnons discrets.

Vous savez maintenant l'angoisse de mes nuits et ma misère éternelle.

Ah ! je me déplais à moi-même ! »

VII

Le sourire de la Vierge était devenu plus lumineux et plus tendre :

« Non, dit-elle. Tu te plais infiniment et tes nuits sont calmes et belles. Si tu ne souris plus, tu prépares laborieusement tes sourires du lendemain.

Et, si tu déranges l'harmonie de ta bibliothèque, c'est pour y chercher non des âmes, mais des textes.

Puis, sans embrasser du regard l'étoile qui, en son éternité lassée, t'indique toujours, apeurée et clignotante, le bon chemin que tu ne trouves pas, dont tu n'as pas souci, tu chausse tes lunettes, et, scribe mélancolique, tu écris des histoires joyeuses.

Et je t'en remercie. »

VIII

Alors M. France s'écria en une ferveur amère :

« Vous m'avez donné toute l'horreur de l'impie et toute l'horreur du prêtre... »

Mais sa phrase se fermait, en une boucle harmonieuse. Et le blasphème s'arrêtait.

M. France répéta, plus sombre :

« Vous m'avez donné toute l'horreur de l'impie et toute l'horreur du prêtre. »

IX

La Vierge continuait :

« Ah ! mon cher enfant, qui pourra dire toute ton

humilité ? Tu n'oses pas te donner l'ardente majesté de la Vertu, de la Foi, du Repentir : tu ne veux pas être Dieu et, si tu acceptes la splendeur du Verbe que je t'ai prêtée, c'est que tu ne sais pas qu'elle te vient de moi.

Tu condescends merveilleusement à l'horreur ténue du scepticisme, des petits défauts humains, tu en voiles la beauté saignante de ton âme, sa beauté que tu détestes, que tu te défends d'apercevoir, tu oublies les temps encore peu éloignés où, Dieu, tu as chanté sur la plus chrétienne et sur la plus pure des lyres la Pureté, la Chasteté, la grâce des jeunes vierges, la force candide des jeunes hommes, la Douleur, l'Innocence des petits êtres aux yeux encore embués d'éternité.

Et, tremblant sans doute de voir en ton cœur des flammes aussi nobles, d'entendre en ta gorge des hymnes aussi mélodieuses, tu t'es enfui loin de ces flammes, *loin de Ta Beauté*. Ah ! tu ne voulais pas être tenté, tu craignais la caresse du véritable, du seul Orgueil.

Et, alors que tu pouvais, que tu devais être un Ange-Apôtre, tu as voulu être scribe — par haine

de la Vanité. Tu as été ton chemin, en une lenteur sûre, tu t'es écarté de mes autels pour aller à je ne sais quel infini de doute, sans voir que tu me suivais, que je te conduisais par la main, que je t'aimais, en ton abominable modestie.

Et tu as célébré les saintetés faciles, tu as enseigné, tu as chéri la somptueuse vanité de la Chair, tu as adoré, en leur néant, la Matière et l'Existence.

Et quand, en déroulant tes fécondes plaisanteries, tu n'as pas échappé à la grandeur, à l'héroïsme, tu t'es détourné de toi en raillant, et tu as quitté ce masque incommode.

Ah ! mon cher enfant ! mon cher enfant !

Et quand tu as amené les hommes en haut d'une âpre montagne, quand de ce sommet tu leur as fait toucher du doigt la Beauté, toute la Justice, la Raison la plus sévère, la plus nouvelle et la plus large, l'azur même de mon ciel et de ma robe, brusquement, tu fais disparaître et haïr cette montagne, tu rejettes ces êtres haletants d'enthousiasme parmi la tourbe détestée. Et ce sont croupes de nymphes, verdure savoureuse qui font éviter l'austère volupté du martyr et la douceur de la

mort. Et tu souris, tu es heureux, tu sembles dire : « Voilà. Ceux que je peins sont des hommes et, lorsqu'ils se sont hissés jusqu'aux étoiles, la force vient à leur manquer et une légère teinte de ridicule vient nous rendre ces évadés. Et moi aussi je suis homme et je veux m'en souvenir, me garder, vous garder des hauteurs trop audacieuses, d'une Beauté trop hautaine, d'une Pureté trop scandaleuse. »

Et tu es tellement humble que tu te complais en la pensée de l'empire que tu t'es créé sur les âmes faibles. Tu doutes même de ton âme — et tu doutes moins de ton corps.

Tu es indulgent à l'humilité du pédantisme.

Tu as usé des jours et des nuits à amoindrir ton être en lisant, et, parce que tu n'ignores pas que dire : « Je sais beaucoup », c'est dire : « Je ne suis pas », tu ne gardes pas le secret sur ta science.

Or, tandis que tu laisses errer le long des étoiles fraternelles la molle théorie de tes légendes et de tes rêves et que, au fond du puits consacré, au fond du puits où le plus subtil de mes serviteurs

vit la sérénité et le bonheur de ma Claire, se blottit et se cache la Vérité, émerveillée de ces récits, honteuse d'être si laide, d'être si humble, d'être la Vérité.

Tu ne sais pas pourquoi tu chantes ces contes, pourquoi tu as écrits tes livres.

C'est que la divinité pousse, malgré eux, la main à quelques hommes. Ils se croient des âmes hardies et révoltées, envahies par un doute très doux qui les caresse et qui les grise, qui leur fait trouver bonne l'existence, belles les femmes, heureux les épicuriens.

Ils sont les jouets d'une volonté plus puissante.

L'esprit divin a donné à ces chevaux une joyeuse avoine. Et ces instruments trouvent une tranquillité béate en des occupations qui semblent être les pires tourments moraux.

En dépouillant mon Christ de son auréole, M. Renan avait approché des hommes le Dieu lointain ; en lui enlevant — avec quel art, quelles précautions ! — sa divinité tumultueuse et éblouissante, il vous l'avait fait mieux connaître et mieux aimer.

Et c'était Jésus qui l'inspirait : l'adorable humilité du Sauveur se donnait le plaisir d'une humiliation nouvelle ; il voulait se présenter plus pauvre et plus nu que jamais aux regards et aux cœurs de la foule.

Tu dirais qu'il a voulu « être adoré pour lui-même », et tu dirais vrai.

Pour rappeler à cet homme qu'il était homme, nous lui avons donné un corps presque grotesque ; pour le récompenser de son involontaire obéissance, nous lui avons accordé un style délicieux, la félicité terrestre, la gloire humaine.

Nous t'avons plus favorisé.

Et maintenant réjouis-toi !

Tu te lamentais tout à l'heure sur les âmes que tu perdais : réjouis-toi, elles sont sauvées !

Enfant, une belle phrase est un hymne.

Et puis que reste-t-il de tes phrases ?

Une douceur qui pénètre, un parfum qui serpente, qui enveloppe et qui demeure.

Et les jeunes hommes penchés sur tes livres, sur cet incomparable manuel bibliographique qu'est ton œuvre, te béniront parce qu'ils y

retrouveront les souvenirs, les mots, les âmes des vieux maîtres qui les auront fait frémir d'enthousiasme, les âmes des amantes qu'ils auront souhaitées et possédées sans les rencontrer, parce qu'ils y verront vivre leurs rêves, et ils pleureront parce que leur mélancolie viendra les chercher entre les feuillets, parée de myrtes rares et d'asphodèles étranges.

Et tu seras sacré à tous.

Et tu es saint.

Parce que tu as voulu être, parce que tu as su être un pauvre homme.

X

M. France, peut-être sans écouter et sans entendre, branlait la tête en soupirant toujours :

« Je suis un pauvre homme. »

XI

Alors, toute ruisselante des premiers rayons du jour, la Vierge se pencha vers le poète et le baisa sur le front.

XII

Une flamme brilla alors dans les yeux de M. France.

« Oh ! cria-t-il, je vais mourir d'allégresse, oh ! ce baiser ! ce baiser ! »

Mais la Vierge l'arrêta.

« Ah ! tais-toi, supplia-t-elle. Ne sais-je pas quelle pensée t'a apportée ce baiser ?

Ce baiser t'a fait songer aux deux mains que Judas posa sur la tête d'un prêtre fou et, sous ma caresse, tu as regretté la caresse du traître, la caresse que tu as chantée !

Et tu ne m'aimes plus, tu n'aimes plus que les misérables et tu échangeerais mon baiser non seulement pour le baiser du Maudit, cette volupté sans pareille, mais pour le baiser le plus amer de la plus déplorable prostituée, — si cela pouvait lui faire plaisir ! »

Et M. France ici ne courba plus la tête ; il la leva au ciel par dessus l'apparition divine ; il clama, hagard :

« Marie, Marie, je bénis votre nom divin.

Je le bénis à cause du baiser fécond que vous m'avez offert, à cause des paroles que vous venez de prononcer.

Et je comprends pourquoi je ne détestais pas Judas.

JÉSUS-JUDAS! j'aime à me représenter ces deux noms à un seul être, et le martyr du Christ ne serait pas assez complet s'il n'avait pas incarné ces deux personnages!

Jésus-Judas! Nom adorable qui me ravit et qui m'enivre!

Et c'est Jésus qui fut Judas!

Et c'est Judas qui fut Jésus!

C'est le Crucifié qui se crucifia, c'est le livré qui se livra — tant il craignait de ne pas nous sauver! Ah! mon Dieu; je vous aime doublement, et mon cœur déborde d'admiration délirante.

Ah! Marie, dites-moi que je ne me trompe pas. »

XIII

Mais la Vierge avait disparu.

Le jour tombait très vite et très triste.

Subitement M. France se sentit fort las.

Il voulut secouer ses délices et sa fatigue, mais ses yeux aveuglés par des visions trop douces se fermaient malgré lui.

Et il se sentait vide.

Il se traîna vers son haut lit à colonnes, se déshabilla lentement.

Et, tandis que, dans les maisons voisines, des enfants remerciaient la bonté subtile de Noël, M. France s'endormit, l'âme obscure, en murmurant, sans le vouloir, un *Pater* lointain : « Notre Père qui êtes aux cieux.
. . . Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Ainsi soit-il ! »

LE SOLILOQUE DE M. PIERRE LOTI



LE SOLILOQUE DE M. PIERRE LOTI

Pour avoir promené avec une grâce héroïque parmi l'horreur d'un bal masqué l'horreur d'un costume de Bédouin, M. Loti se jugea digne, ce soir-là, des récompenses les plus hautes.

Pour ne s'épargner aucune volupté, il se déclama, se chuchota, se sanglota les pages les plus irrésistibles de sa *Jérusalem*, et il s'aperçut que sa volupté était modeste.

Plus mélancolique et plus résolu à se charmer, il se berça du rythme de quelques lignes de sa *Galilée*, exaspéra leur langueur impérieuse, leur tyrannique douceur et leur âpreté douceâtre, — et il reconnut que son ennui ne disparaissait pas.

Il jeta un regard navré sur ses autres livres, qui s'érigeaient en stèle vers les cieux, — et il

n'osa pas en son respect — effrayé — de l'illusion — leur demander une consolation et une vigueur nouvelle. « Ils sont trop ! » soupira-t-il, et, désignant les mots qui sommeillaient sous les belles reliures, il ajouta : « Et c'est trop peu de choses ! » — « ou pas assez peu ! » continua-t-il, indécis.

Et il s'éloigna de sa gloire.

Il usa de l'ultime remède, consulta les portraits de ses admiratrices; il revit des Parisiennes qui s'étaient fait représenter en costume tahitien, des Tahitiennes et des Japonaises vêtues en Parisiennes — et ne se sentit pas moins triste.

Il interrogea alors, collection plus formidable, plus précieuse et plus chère, l'amas de ses photographies, tout disposé à admirer les plis de ses robes, de ses voiles et de ses moustaches, l'éclat de ses dents et de ses décorations; mais son humilité était — pourquoi? — si grande, que ce divin spectacle lui fut importun.

Il s'accorda alors la joie de contempler cette âme de son âme que sont ses travestis : il consentit à retrouver en leur richesse sinueuse les souvenances les plus somptueuses et les plus mélan-

coliques, des élégies et des hymnes — et même des prières — et il crut que c'étaient des oripeaux et de la poussière.

Il se sentit très malheureux, tomba sur un fauteuil, étendit les jambes, offrit en holocauste son navrement aux étoiles amies, et, d'une voix où passaient toutes les souffrances de l'océan et de la terre, où bruissait toute la beauté des cieux, il formula une constatation étrange :

« J'ai du vague à l'âme », dit-il.

Un moment, il se laissa aller au ravissement que ces mots lui apportaient... « du vague!... » et il revécut les heures éternelles où la mer lui était maternelle et terrible, où elle l'enivrait de ses appels, de sa chanson, de sa caresse harmonieuse, de sa lueur plaintive, de son inquiétude et de sa majesté ; où les cieux étaient indulgents à ses rêves et où sous le sourire du soleil, des ressouvenirs de sa Bretagne, de sa Saintonge, de sa Gascogne, il parait la sauvage nudité des pays qu'il allait aborder... « ... du vague », et c'étaient des formes imprécises de femmes — orientales ou sirènes — qui montaient, hautaines et souples,

des flots bleus vers le ciel bleu et qui à cet instant avec, sur leurs épaules blanches, un peu de l'écume blanche de l'océan, venaient peupler sa solitude. Et « âme » lui rappelait des églises diverses et — pourquoi pas ? — la monotonie désolée et féconde du Mont des Oliviers.

Mais la phrase s'éteignit pourtant, et les visions furent des visions brèves.

Et M. Loti se prit à douter du vague de son âme et de son âme.

Une autre idée l'enveloppa — par hasard — de son éloquence, et, d'une voix où sanglotaient toutes les douleurs du monde, où chantaient toute pitié et toute misère :

« Je suis triste ! » prétendit-il.

Ce furent de merveilleuses impressions de tristesse. Tristesse songeuse de l'eau sous la tristesse caressante de la lune, tristesse altière des grands arbres sous la tristesse alanguie des cieus, tristesse des bêtes qui vont mourir, tristesse des gens qui sont obligés de vivre, oiseaux aux ailes coupées, chats malades et fraternels, envols de corbeaux souffrants, théories de femmes en deuil,

plainte des fiancées et des veuves, plainte de la mer que la destinée fait cruelle, plainte du sable du désert méchant, malgré lui, aux pieds des voyageurs, sourires navrés, émois de l'enfance, angoisses, regrets, remords, brumes mourantes de novembre, chères agonies, yeux qui remercient, qui embrassent et qui implorent, bouches, qui, déjà glacées, s'offrent pour l'ultime communion du baiser, ce fut un cortège qui passa, doucement estompé, et la Tristesse même s'agita devant lui, amicale et musicale, en ses voiles d'or sombre, d'argent pâli et de crêpe subtil, en sa grâce amère, en son charme saignant.

Mais il pensa bientôt que ces sentiments, que ces images nonpareilles n'étaient plus que de lourds volumes d'une netteté déplorable, imprimés insoucieusement, hâtivement, avec des dates fâcheuses et des dessins trop habiles, — et il renonça au leurre de sa tristesse.

Alors, d'une voix qui traînait, mélodieuse et brisée, en un gémissement sans force, en un râle élégant :

« Je suis las ! » dit M. Pierre Loti.

Toutes ses lassitudes, toutes les lassitudes lui apportèrent leur morbidesse impérieuse. C'étaient des nuits sans sommeil, des jours sans espérances ; c'était la morne immensité d'une mer sans tendresse, d'un désert sans horreur ; c'étaient les heures de doute où la bouche se plisse, sèche et mauvaise, où l'âme se fait oublier, paresseuse et perfidement timide ; c'étaient les regards morts, les bras morts des matelots qui rament sans amour, les yeux absents, les seins soudainement glacés des femmes qui ne consentent plus qu'à peine à être belles, à être aimées ; c'étaient les regards si poignants et si vides des chevaux qui ne peuvent plus courir, des chameaux qui s'affaissent, épuisés, et c'étaient les arbres qui se penchent, qui se ploient et qui frissonnent, accablés du poids de leurs siècles monotones.

Mais le souvenir de la rapidité avec laquelle il avait décrit ses lassitudes les plus enivrantes le priva du mensonge de sa lassitude.

Et, pour échapper à ses rêves, pour ne plus penser — il parla.

*
* *

« A qui parlerai-je ? dit-il. Est-ce à la Dame de la Mer, est-ce à la Dame de la Mort, est-ce à Notre-Dame la Mort, est-ce à Notre-Dame la Mer ? Je n'aime plus la mer, je n'aime plus la mort : il est bien tard pour naviguer — il est bien tard pour mourir ! Et je crois que, si je manque ma vie, c'est pour avoir manqué ma mort. Ah ! ma mort ! Ç'aurait été un naufrage parmi la majesté douloureuse de l'Océan : le navire se serait enfoncé lentement, lentement en la mélancolie ouatée de l'eau, tandis que le ciel se serait teinté de la pourpre la plus émue, tandis que les flots auraient modulé l'épithalame le plus passionné, le thrène le plus chatoyant, le plus sonore, le plus discret. Et la Mer m'aurait possédé, en sa tendresse ondoyante et fuyante, en sa tendresse aiguë, maîtresse jalouse, déesse pitoyable et, souriant du sourire qui ne nous quitte plus, j'aurais connu les délices que connut mon Yánn, que connut, pour sa souplesse hésitante, le jeune Hylas à qui furent douces les Nymphes des

Fontaines. Et mon nom aurait chanté éternellement sur les lèvres des Amantes et les jeunes hommes l'auraient entendu, de la grève, dans le murmure, dans l'élan des vagues humbles. Et il aurait tremblé dans les prières des mères, dans les larmes des jeunes filles, il aurait plané éternellement sur des tristesses et les résignations, avec une auréole de fatalité, de tendre horreur et de divinité, avec un rythme d'élégie : et j'aurais été la Poésie même de la Mer et de la Mort, l'Âme des poètes et des matelots qui vont chercher sur les flots la route obscure qui mène au ciel. Mon nom aurait frémi dans les souvenirs et dans les rêves : ç'aurait été comme une fleur de tombe, comme une fleur d'eau funèbre qui dort pour ne pas troubler les cadavres qu'elle recèle et qu'elle enserre amoureusement, ç'aurait été comme une fleur, comme une caresse d'au-delà, comme un baiser d'au-delà. Et j'aurais eu l'éternité candide et splendide des jeunes morts et j'aurais perçu, en ma claire nuit, comme André de Chénier, les mots d'admiration qu'on chuchote avec un respect fraternel, avec une adoration intime et lointaine

dans des chapelles soudaines, les prières qu'on psalmodie dans les âmes devenues sanctuaires. Et mon âme, toute blanche et toute bleue, aurait été charmer, posséder et guider des âmes incertaines d'enfants songeurs. »

M. Loti qui s'attendrissait de très bonne foi n'éternisa pas son attendrissement. Il sembla même ne plus vouloir s'avouer qu'il aurait pu mourir et revint à l'existence avec une hâte amère.

*
* *

« Je vis, dit-il, je vis et je vieillis, je vais vieillir, sottement, parmi des relations de voyage et des aiguillettes, parmi l'ennui des fêtes officielles et des fêtes mondaines. Et ce seront des cheveux gris, des cheveux blancs subis sans joie, ce seront des rides importunes, une paix plus importune encore. Et que suis-je ? que serai-je ? Un marin sédentaire, un homme de lettres coiffé d'une casquette navale, un lieutenant de vaisseau (jusques à quand ?) qui, de temps en temps, voile l'indiscret éclat de son uniforme sous la richesse prestigieuse

et terne d'un habit d'académicien. Et je n'aurai même pas la joie de me réfugier en mon passé, puisque ce passé ne m'appartient plus, puisqu'il est dans toutes les bibliothèques, dans toutes les librairies. Et je ne puis même pas me plaire à la douceur, à la puissance, à la grandeur berceuse du néant, puisque *le néant, c'est moi.* »

*
*
*

Cette constatation lui était venue nonchalamment comme une conséquence naturelle de sa dolente méditation. Mais aussitôt qu'il l'eut proférée, elle se détacha avec un relief odieux du gris des phrases qui l'avaient précédée et amenée, elle éblouit M. Pierre Loti de son flamboiement agressif, l'enveloppa de son horreur et pénétra en son cœur, flèche aiguë et méchante. Et M. Loti tenta en vain d'échapper à sa hantise : elle retentit, gronda, siffla à son oreille, à la fois sonore, solennelle et persifleuse, apitoyée et ricanante, navrée et légère. Et M. Loti, pour souffrir moins, se la répéta d'un ton grave, tandis que, pour prouver

qu'il était bien convaincu, il se promenait à grands pas, l'œil ardent et la bouche crispée :

« Oui, le néant, c'est moi. Et j'ai vécu, je vis pour donner un nom à un état d'âme.

Lorsqu'on se sent vide et veule, lorsqu'on ne peut ni penser, ni rêver, ni se souvenir, lorsque des mots qui ne sont pas des mots, des sensations qui ne sont pas des sensations montent autour de vous comme un encens maigre et trouble et vous enveloppent pauvrement, lorsqu'on se sent à la fois abandonné et retenu par la terre et par la vie, très près et très loin du ciel, sans avoir la moindre douceur d'ici-bas, la moindre beauté de l'au-delà, on ne doit pas se dire : « J'ai la fièvre », ou : « J'ai ma migraine », ou : « J'ai mon spleen » ; on doit se dire : « *J'ai mon Loti.* » Et, en vendant du vague et du mystère, j'ai détruit le vague et le mystère, j'ai apporté une précision déplorable à l'imprécis, j'ai teinté de réalité l'irréel, j'ai transposé des brumes d'océan sur les brumes sans nom des rêves, j'ai situé les femmes, les êtres qu'on voit passer le long des nuages sans en pouvoir rien distinguer que leur sourire et l'énigme nuancée de leurs

yeux, et, de leurs voiles d'éther, des voiles que l'azur pâle du ciel leur a prêtés en leur prêtant leur sinueuse immatérialité, j'ai fait des voiles achetés dans les bazars de Stamboul. J'ai habillé de soie ou de bare les rêves qui nous suivent, qui nous consolent et qui nous égarent, comme des sirènes molles et fatidiques. Ah ! pourquoi n'avoir pas su conserver à mes visions tout leur charme ? pourquoi les avoir avilies en voulant les décrire ? pourquoi n'avoir pas gardé sur mes épaules le hautain et magique manteau du silence ? Je voudrais que de tous mes livres il ne restât dans l'âme de tous que l'écho du rythme des phrases, dépouillé, délivré de toute netteté ; qu'il ne restât de toutes leurs images qu'un halo sans couleur et que, de toutes les femmes qui y promènent leur grâce et leur infortune, il ne restât qu'une courbe souriante, qu'une courbe attristée. »

*
*
*

M. Loti songea à ses succès, à ses triomphes, aux larmes qu'il avait fait verser, aux extases

qu'il avait permises et, avec un soupir, d'une voix moins amère et moins enthousiaste, il reprit sa phrase et murmura très bas : « Et c'est peut-être tout ce qui reste de mes livres ! »

*
* *

M. Pierre Loti se rassit et s'abandonna doucement au souvenir des femmes qu'il avait chantées, des mers qu'il avait aimées ; leurs noms bruissaient autour de lui, très nets et très doux — et il ne voulut plus parler.

Puis il se sentit vraiment las et triste, il se sentit vraiment du vague à l'âme, mais il ne lui venait plus de visions de tristesse et de lassitude. Une mélancolie sereine était descendue, bienfaisante, sur l'âme de M. Loti et sur ses travestis, sur ses portraits et sur ses livres ; la crise était terminée : M. Loti allait, le lendemain, retrouver sa quiétude, aimer jusqu'à la pâmoison ses livres, ses portraits, son âme et ses travestis. Sans plus penser à ses paroles qui traînaient encore par la chambre et qui l'emplissaient de leur plainte, qui parfumaient de

leur amertume, qui sanctifiaient de leur tristesse les travestis, les portraits et les livres, M. Loti s'enfonça en son fauteuil.

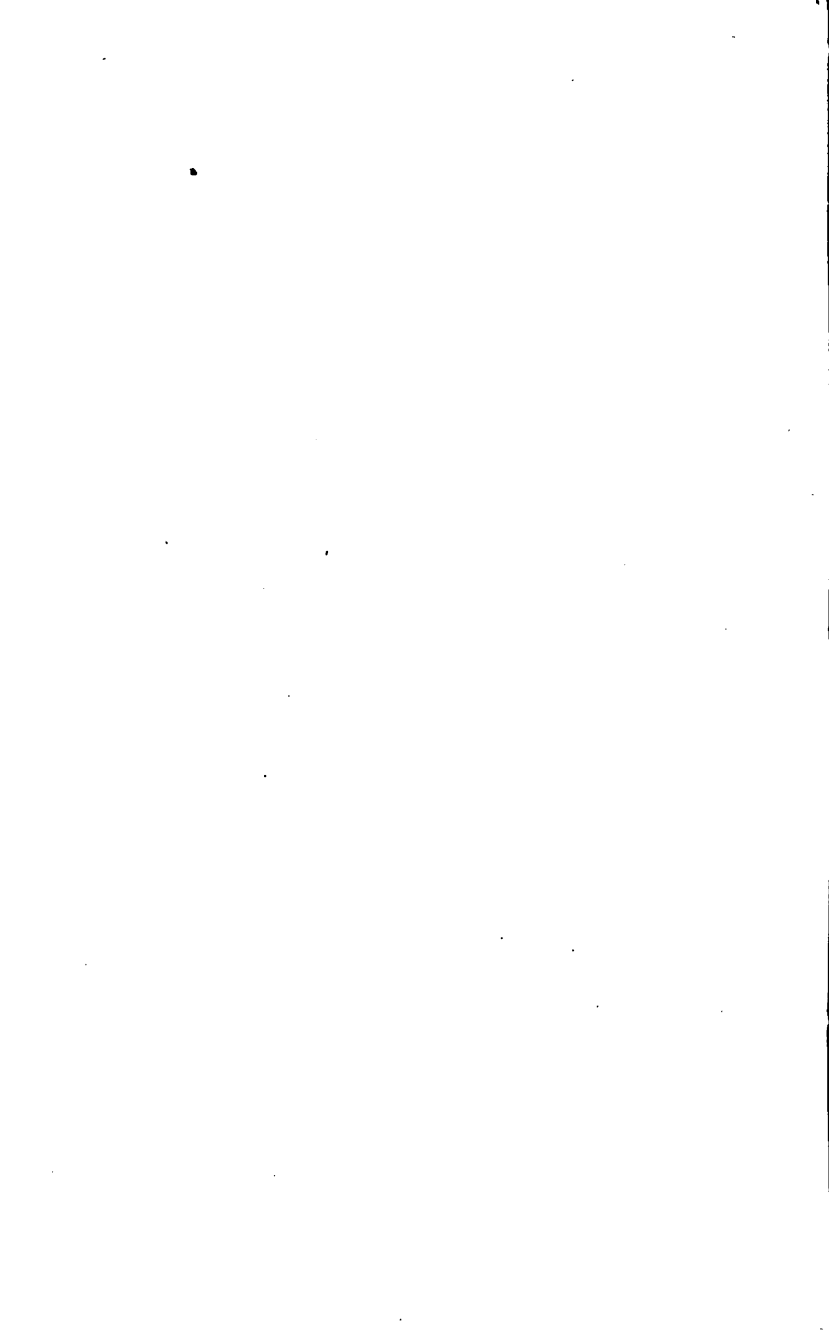
*
* *

Et, pour faire ce qu'il fait toujours, — il dormit.

ENTRETIEN DE M. PAUL BOURGET

AVEC

QUELQUES INDISCRETS FANTOMES



A l'un des Quarante.

ENTRETIEN DE M. PAUL BOURGET

AVEC

QUELQUES INDISCRETS FANTOMES

Comme M. Paul Bourget était en veine de philosophe, un vers — très lentement — gémit en sa mémoire.

Ce ne fut pas le vers de René Vinci :

L'opoponax alors chanta dans l'ombre douce...

Ce fut un vers d'*Edel* :

Les bustes de Balzac et de Napoléon...

M. Bourget a su emprunter à des photographies anglaises un air d'accablement biblique et de veu-

lerie non conformiste, qu'il aime — et que nous aimons. Le dédain du rire et des larmes, de la colère et de l'extase, le souci d'être — élégamment — morne l'empêchent, grise cuirasse, de s'indigner et de s'ébahir. M. Bourget permit donc au vers de tinter à sa guise. Il ne s'embarrassa point de ses nuances et secoua la tête, parce que ce geste est un geste que ne réprouva point Brümmel. Puis, son regard erra sur les murs où — car il faut unir l'agréable à l'utile — à des copies du cher Sandro s'unissaient des portraits de M. Paul Bourget. Et les plis navrés d'étoffes de Liberty charmèrent ses yeux de leur lenteur, de leur langueur, cependant que, de toute la chambre, de tous les meubles aux flancs ternes et torturés, montaient des soupirs qui, discrètement, s'étouffaient en la lasse sérénité des tentures.

Cette fois, ce fut le distique qui, projeté par le Passé, s'en fut, sous le bandeau docile de M. Bourget, réveiller des pensers et des rêveries :

— Cruelle raillerie à mon ambition —
Les bustes de Balzac et de Napoléon.

L'ennui de M. Paul Bourget grandit: il crut un instant qu'il allait bâiller — mais il se souvint qu'il devait rester non pas assis, non pas couché, mais en cette attitude un peu triste, un peu penchée, un peu voluptueuse où l'on goûte toutes les délices du fauteuil, toutes les délices d'un lit indulgent, tandis que les étoiles hésitent à tomber...

Et le vers bruissait toujours.

« Euh ! » fit M. Bourget, et une tendresse se levait en lui pour les jours où, enveloppé des mille voiles de la Jeunesse et de la Chimère, il se courbait sur des drames romantiques inachevés, où il cherchait, le cœur trouble, parmi des tropes parfois et des chevilles, un je ne sais quoi qui, silencieusement, se variait et se jouait, sous des lumières changeantes, en les méandres moussus de l'Irréel et de l'Avenir, où il se laissait griser par le mystère des Choses, de l'Amour et de la Mort, par le Mystère, où il laissait ses yeux s'éblouir — sagement.

Le vers, tout près, s'agitait toujours.

Et M. Bourget se récita d'autres vers, se récita la plus nostalgique de ses *Nostalgiques* :

A Léon Dierx.

N'avons-nous pas, Jésus, du bois de votre Croix,
Construit les lourds bâtons chers à nos âmes lourdes,
Et les esquifs navrés qui bercent, loin de Lourdes,
Notre torpeur jusqu'aux New-Yorks en qui je crois ?

Sur la langueur des Cieux courent de molles plaintes
Et ce sont des oiseaux et ce sont des sanglots
Qui s'en viennent, furtivement, troubler les flots.
Et l'on entend pleurer des étoiles éteintes.

Halez, volez autour de nos péchés,
Étoiles qui mourez lentement sur l'eau claire,
Tandis que notre front sans remords — pleurs séchés —
Se mire en cette eau calme, en cette eau de colère.

Tristes de la tristesse éparse des grands bois,
A la tristesse de la mer parlent des Voix...

Cheveux qui sommeillez pesamment sur les villes,
Cheveux qui sommeillez doucement sur les landes,
Cheveux las des Bérénices, des Mélisandes,
Enveloppez de vos frissons nos âmes viles...

Trouver en un éclair le tout-puissant Sésame,
Chuchotant comme le frôlement d'un soupir,
Qui nous dira la vie et la mort ! Voir s'ouvrir
La porte du cachot comme un lent œil de femme...

Grignotant l'Idéal embué des Passés,
Avec des fleurs parmi les mains, avec des roses
En l'erreur — qui sourit — de tes cheveux tressés,
Tu passes, les lèvres pâles, l'œil tendre aux choses !

Oh ! les éplois sanglants d'ailes d'ange affaibli !
Les soirs mauves qui vont glissant sur notre oubli
Et les jours sans amour d'automne monotone
Effeuilleront, feuille par feuille, ta couronne. —

L'éternelle pitié qui brille en ton œil sec...

M. Paul Bourget n'alla pas plus loin : un désuet éclat de rire venait de sonner dans la pièce.

Et M. Bourget aperçut un gros homme qui, de la puissance de son ventre, de la véhémence de sa poitrine, de la largeur de son geste, de la loyale, majestueuse et ambitieuse vulgarité de tout son être, débordait le fauteuil et la chambre et le siècle auxquels il condescendait. En un retrait joyeux, il secouait des cheveux luisants autour de joues luisantes, et les plis de sa bouche grasse et lasse, l'empâtement tourmenté de son menton, toute sa face de volupté et d'effort, de labeur et d'horreur, son nez large, ses yeux

mêmes, à la fois ingénus et perçants, yeux de plaisantin obèse et de visionnaire, ses yeux d'épopée semblaient sourire, s'étonner, se railler du front imprévu, serein, immense de philosophe et de démiurge.

M. Bourget considéra ses épaules et sa gaité de soudard et s'apitoya à la pensée que, fantôme, cet homme demeurerait si lourd, si vivant et si tyrannique et qu'il ne pouvait revêtir la moins fluette immatérialité.

Et une autre ombre se révéla.

Lourd aussi et tyrannique, et vivant, malgré un halo de rêverie, gros, jaune, la tête pesant sur les épaules, le cheveu incertain, les yeux fixes, la bouche mauvaise, sans sourcil, sans cou, le menton jaillissant en une courbe peu à peu pacifiée et menaçante cependant, le corps énorme et ferme, magot qui serait une œuvre d'art, la statue grecque la plus pure, la plus fine, la plus méditative, la plus active, Napoléon apparaissait — qui ne riait point.

M. Bourget toisa d'un regard dolent le petit homme.

Et une autre ombre se révéla.

Moins lourd et l'une lourdeur pire, voletante, papillonnante, entêtante, dissertant, comme en pirouette, sur son talon, — talon rouge de doctrinaire, — marchant sur des œufs — rouges — de conspirateurs, pontifiant avec des gestes menus et incisifs, avec des grimaceries et des coquetteries, se cassant pour appuyer sur un mot et sur une sournoise timidité de langage, méthodique, politique, fatidique, brouillon, grotesque et héroïque cependant, un peu gauche en son élégance, un peu embarrassé de l'éclair pâle de ses yeux, du retroussis de ses lèvres serrées pour sourire sans cesse et sourire à peine, l'âme tendue vers d'autres amours, vers d'autres combats, vers d'autres intrigues, vers un autre monde et un autre être — ce fut Stendhal.

M. Bourget considéra les boucles de ses souliers et les boucles de ses cheveux. Mais Stendhal s'accota, s'accouda à la cheminée et de la pointe de son pied fouilla le tapis négligemment. M. Bourget sentit lui revenir son enthousiasme de toujours.

« Henry Beyle ! » s'écria-t-il d'une voix qui lui parut un peu grêle.

Le rire de Balzac durait.

Et Balzac parla :

I

« Henry Beyle, imita-t-il. C'est le ton, en vérité, que, pieusement, prennent les intimes de Tristan Bernard et les employés des vélodromes lorsqu'ils le nomment Paul Bernard. Et Anatole France doit se navrer de n'être jamais appelé par ses adorateurs J.-A. Thibault ! »

M. Bourget n'écoutait pas. Et sa tristesse d'entendre ce génie d'auteur renoncer à sa vétusté, au prestige de son silence, de l'entendre parler de créatures et de choses si odieusement récentes lui fit chercher un refuge en la triste beauté des femmes de Botticelli. Et, à l'improviste, le regard pers d'une déesse accueillante lui fit répéter son vers en suspens :

L'éternelle pitié qui brille en ses yeux secs...

Le rire de Balzac se fit plus gros :

« Mon pauvre ami, dit-il, pourquoi t'amuser à cette poésie et que vient faire ici Jésus ? Est-ce que l'Être suprême ne ressemble pas au pape Léon XIII, en plus jeune, avec une barbiche américaine et des lunettes noires, et son pantalon ne se pare-t-il pas d'une bande d'or — parce que M. d'Auréville exista ? »

M. Bourget n'aima pas cette plaisanterie et, d'une voix compatissante, sourde et, malgré des aspirations anglaises, alanguie d'une demi-teinte lorraine et d'une demi-âpreté arverne :

« Monsieur, dit-il, vous retardez. »

Et il s'arrêta. Il lui semblait que, en dépit des tableaux familiers et des tapis les plus chers, il était dans un lieu nouveau pour lui. Et il se sentait un peu petit garçon devant ces ombres qui consentaient à le troubler. Et il comprenait le vers d'Edel. Bustes de plâtre entrevus jadis, bustes creux et rendus humbles par l'humilité de la cheminée, par les vases humbles alourdis de fleurs sans noblesse, c'étaient des regards vides, c'étaient des lares paternels.

Satuettes d'encouragement et d'appartement.

Et les spectres étaient autres.

Et, en sa susceptibilité toujours frissonnante, M. Bourget crut soudain que son œuvre s'écroulait comme un château de cartes du Tendre et de cartes de visite — armoriées, — que ses phrases les plus aimées coulaient, rocailleuses, en une laborieuse poussière, vers un lac — écossais — de Néant.

Et Balzac se piquait :

« Me prends-tu pour M. l'abbé Félix Klein? Tu as tort. »

Mais M. Bourget interrogeait Balzac :

« Naguère la blancheur gracile et hautaine d'une robe de vieillard, la blancheur lasse et ardente d'une tête de vieillard m'émut parmi l'escorte des siècles et de l'anxiété universelle, parmi la pourpre de quelques prêtres et quelques pacifiques cuirasses de gardes. Est-ce là seulement une sensation — d'Italie —, une émotion presque sensuelle? Effet de blanc? Croyez-vous que, telles, des robes blanches de communiantes occupèrent jadis mon âme, est-ce que, tels, des poètes aimèrent la blan-

cheur de Pierrot et sentent sourdre en eux une fraternelle pitié lorsque tremble et se courbe sous des fardeaux, au crépuscule, la blancheur humiliée des petits marmitons ? »

En son inquiétude, en son ennui d'un monde où tout ne serait qu'ennui, M. Bourget tourna sa bouche amère et ses yeux d'amertume vers le silence de Napoléon et de Stendhal. Jamais ils n'avaient été aussi sages : c'était à se demander pourquoi ils étaient là. Et M. Bourget continuait à questionner :

« Ai-je compromis l'hébreu de M. Renan et le positivisme de M. Taine en d'honnêtes boudoirs et des antichambres, et leurs palmiers ornés encore de l'étiquette de la *Belle Jardinière* me troublèrent-ils comme me troublèrent les palmiers aperçus, fuyant, parmi la fuyance des pages de *la Vie de Jésus* ? Les aphorismes que je lus, sous la clarté respectueuse des lampes, en des albums caparaçonnés de maroquins superbes, éperonnés de fermoirs de vermeil m'apparurent-ils plus admirables, pour les particules nobiliaires qui paraphaient leur sottise, que les pages austèrement radieuses

de *l'Intelligence*? Et pourquoi ferais-je traîner la robe blanche du pape parmi des traînes de robes de bal? Et croyez-vous que j'emprunterai des images à saint Paul et à Tertullien pour leur faire chanter la gloire d'une paire de chenets ou d'un perron d'hôtel? »

— « Ah! dit l'auteur du *Martyr calviniste*, j'imagine Jésus venant, maigre et pâle, les yeux saignants, misérable et nu, te trouver au milieu de tes reliures et de tes chiffons. Et je crois que tu lui dirais, en une plainte :

« SEIGNEUR, AVANT D'ÊTRE CHRÉTIEN, JE SUIS PRÊTRE! »
Tu ne mentirais pas. Tu es prêtre et toujours tu fus prêtre. Mais de quelle religion? Ce que tu aimes dans les églises et dans les cathédrales, ce sont les reflets des vitraux, des gemmes et des ors, c'est, parmi les mille feux des autels et du chœur, parmi l'ardente tristesse des cierges, le subit éploi des surplis et les lourds frissons des chapes et des chasubles, c'est la magnificence des camails et des ciboires, c'est l'air de race des prélats et la grâce séculaire de leur sourire. Pourtant, en même temps, tu chéris le confortable

sévère des temples protestants, leur nudité apprêtée, leur pauvreté de caves où des richesses s'amoncellent et se recèlent, et l'orgueil de leurs bancs de chêne..... Et tu n'es pas non plus prêtre de la Religion-de-la-souffrance — humaine. Pauvre religion inventée en un jour de grandiloquence hoquetante, chuchotée parmi le mystère des tasses de thé, religion de five-o'clock et de retour de bal, de retour d'adultère, de retour de cercle où — royalement — l'on tricha. Et tu n'es pas assez dur pour jouir de cette souffrance, pour l'ensemencer et la faire croître. Et, pour n'avoir pas été, M. d'Aurévilly n'est plus — et le comte de Villiers de l'Isle-Adam a, pour ne pas dormir, un tombeau. Ceux-là auraient parlé congrûment de cette religion, et leur cruauté aurait fait trembler leur moustache. Mais les gens d'aujourd'hui! c'est à peine si, en souvenir de M. de Camors, on regarde du fond d'un coupé de louage la lanterne boîtilante d'un chiffonnier! La religion de ce jour, c'est une religion carthaginoise — sans horreur, une religion qui adorerait la richesse considérée comme monstruosité, comme masse sans beauté, sans

forme, d'une hideur basse et âpre. Et l'on ne s'approche pas, en un culte désintéressé : de loin, de très loin on crie : « Oh ! » Et nous sommes, de la sorte, à quelque distance de Jean-Jacques et de sa pervenche ! »

M. Bourget avait subi ce discours avec un stoïcisme assez grand pour être du tolstoïcisme. Très grave, mais très calme, il secoua la tête et répliqua : « Cette religion n'est pas ma religion. Et je ne suis pas prêtre du snobisme et du toc. Oui, je suis prêtre et c'est ma gloire et c'est ma joie de me sentir une âme de prêtre, de prêtre à vide, une âme éparse et qui s'épand sur les hommes et qui cherche sans cesse quelque chose à prêcher. Et si mon œuvre est humble, c'est qu'elle a voulu être humble. — Femmes pâles ! — ah ! si pâles ! — penchées sur des trames légères, jeunes hommes doucement mordus de désirs parmi vos livres et vos mères, pauvres âmes à peine coupables et coupables cependant, qui vous aurait chantées, si je ne vous avais pas chantées ? Et pourquoi me reprocher d'avoir contre 2 fr. 75, donné à la classe moyenne le leurre sacré de l'opulence, de la distinction, de la philoso-

phie? Et pourquoi me reprocher d'avoir été l'homme de mes livres? Ah! aurais-je dû, au lieu d'habiller mes héroïnes rue de la Paix, les vêtir de voiles antiques et de voiles florentins. Mais avouons que mes femmes *parfois* sont de pauvres femmes et que les âmes sont modestes *parfois* des jeunes hommes qui se promènent sans hâte parmi mes feuillets et que ce sont *parfois* des étoiles bien grises qui éclairent de leurs rachitiques pâleurs les crimes de simple police, les douleurs d'avant-scène et les ivresses d'eau de Seltz qui s'essaient çà et là, entre des figures de cotillon et des figures de rhétorique. Mais que m'importe la ténuité sans grâce d'un chapitre peut-être? Vous êtes là, vous êtes venus. Ah! parlez-moi, ombres chères. »

Le sourire de Stendhal s'ouvrit, plus doux, et un mot sortit des lèvres de l'Empereur :

« *Idéologue!* » dit-il.

II

Ce fut un silence. Et ce furent des yeux de reproche. Balzac sentit peser sur lui le souvenir

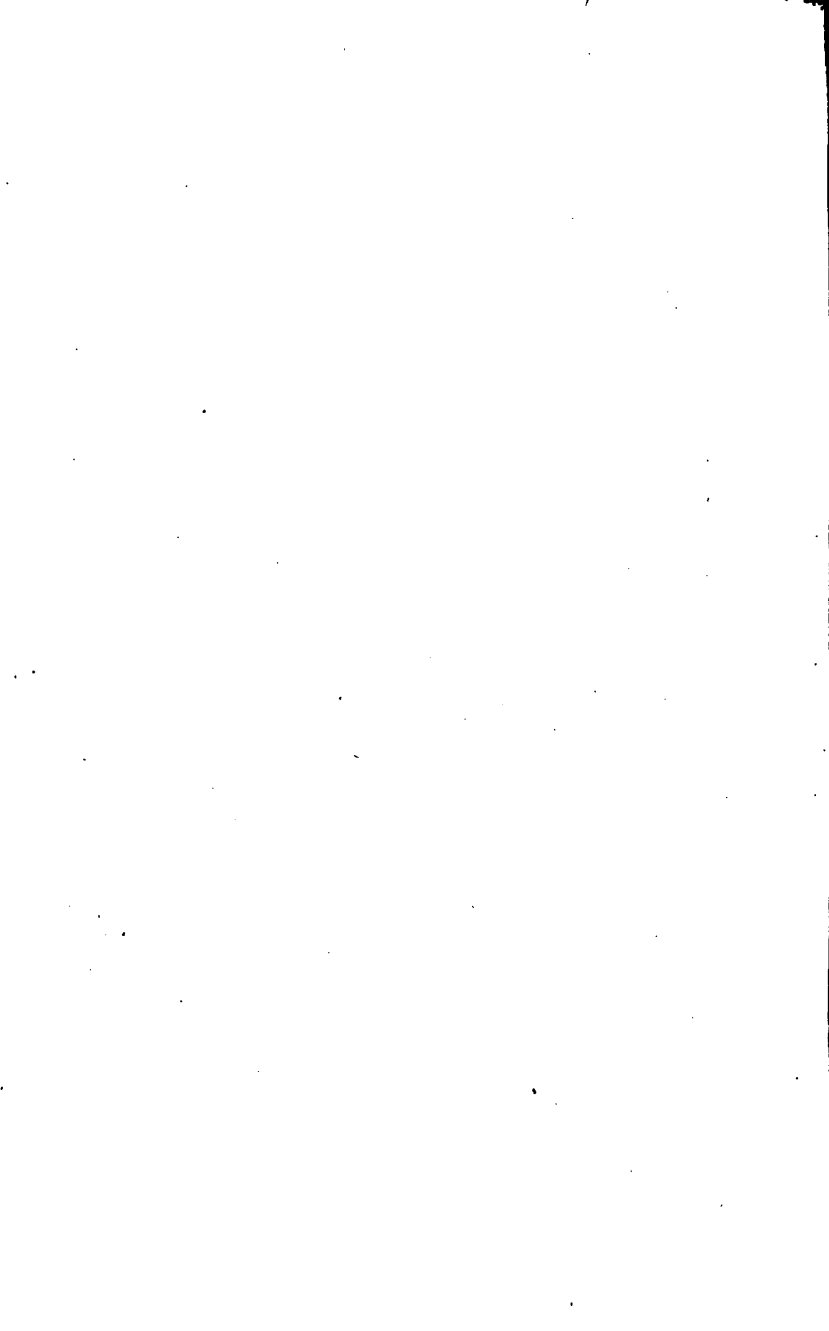
d'*Une Ténébreuse Affaire*, et Beyle frémit en son sourire. Le mot semblait avoir élargi la chambre. Les tentures devenaient plus amples et les reliures se doraiient du reflet des pages qu'elles étranglaient. Mais le bon Balzac s'inquiétait : « Idéol... » fit-il.

Brutal, Napoléon coupa court à son développement. Et ses yeux par delà les Botticellis photographiés sourirent à l'infini.

« Oui, idéologue ! affirma-t-il. Et un idéologue, c'est Destutt-Tracy, c'est Constantin Chassebœuf-Volney, c'est François-Emmanuel Toulangeon. L'idéologue, c'est le monsieur qui ramasse dans la poussière d'hier une petite remarque, un petit cri, une petite larme, qui la parfume, qui l'enrubanne, qui, avec des phrases, des émois et des clignements d'yeux, l'offre à l'admiration des gens. C'est le monsieur aussi qui montre la lanterne magique mal éclairée. Et il faut si peu d'efforts pour, d'idéologue, devenir philosophe, créateur, initiateur, pour devenir *un homme*. Qu'on mène le peuple parmi les champs de bataille, parmi la majesté de la mort, vers une conscience plus haute

de son être, vers une conscience plus haute, ou qu'on l'y mène parmi des chefs-d'œuvre, des poèmes et des tableaux, c'est la même chose et le même voyage. Et la tâche est même de le rendre meilleur, plus vivant et plus fort. Les flammes dont on l'éblouit l'éclairent. Et ce fut un homme que M. de Gœthe et ce fut un homme que M. F.-A. de Chateaubriand. Ah ! fais effort pour être un homme — comme eux. Et que les lumières de tes livres soient plus que des lampes de boudoir, d'opale laborieuse, lueurs qui meurent comme meurt l'énergie, comme meurt la langueur des gens qu'on peignit après les avoir peignés ! Ah ! que ce soient ces globes électriques qui, éclatants et sinistres, veillent sur l'éclat sinistre et sur les sursauts d'agonie de la ville ensommeillée et que ce soient des soleils de bataille. »

La chambre resplendissante de soudaines apothéoses se vida de sa splendeur et redevint lasse et grise lorsque Stendhal se décida à parler. « Sire, dit-il, je vous remercie de vos propos. C'est mon Napoléon qui vient de parler. Ç'aurait pu être tout aussi bien le Napoléon de Balzac, de



LES DAUDET



*A Alphonse Daudet,
simplement.*

LES DAUDET

Autour d'eux, c'était un rempart de chefs-d'œuvre. Il semblait que, malade, le père eût voulu s'enfermer parmi des livres fermes, des statues robustes, des tableaux vibrant d'éclat et de santé — et que, pauvre et lourd et terne, le fils eût désiré disparaître en des ors et des lueurs de reliures et l'élan harmonieux de nymphes de bronze et de lampes d'onyx. Donc c'étaient des lampes et des nymphes et des tableaux, des livres, des lueurs, des ors — et des Daudet.

I

Alphonse Daudet s'enfonça dans son fauteuil, pencha la tête et resta un moment silencieux ; il

se voyait en dedans et s'attendrissait, et le petit miroir de son âme, le miroir changeant, spécieux et profond, lui offrait des courbes de barbe, des courbes de cheveux et des courbes de cœur. Du passé aussi s'en venait, argenté et nonchalant ; des sourires, des mots et des émotions. Chèvre de M. Séguin, tu bondissais, et toi, petite Chèbe, tu gémissais ta chanson, et toi, petit Chose, tu brisais ta porcelaine, et toi, petite Delobelle, tu t'en mourais doucement, doucement, et toi, Tartarin, des cieux tripolitains où tu advins, tu brandissais tes bénédictions, et toi, Jack, tu pleurais dans l'éternité, et c'étaient des couronnes et des tambours de tambourinaires et des tarasques et des edelweiss et des bonnets de Saint-Lazare et des larmes de partout. Alphonse Daudet rêvait, mais le miroir de son âme lui renvoya sa rêveuse et triste image, et Alphonse Daudet s'attrista. Et il s'aperçut qu'il ne pensait pas à son passé et qu'il ne pensait pas à ses livres. Et il se tourna vers son fils. « Léon, dit-il, tu me fais de la peine. Je n'aime pas te voir mélancolique. *Fen dè brut !* Des cris, que diable ! et du lyrisme et de l'épopée !

des phrases et des interjections ? ça m'amuse, ça me ragailardit. Mais pourquoi des gémissements ? Et pourquoi ce désespoir?...

— « Père, dit Léon Daudet, je m'ennuie. » Et l'ennui des gens qu'il ennuya pesait sur lui.

— « Ah ! tu t'ennuies, répéta lentement Alphonse Daudet. Et il le considéra. Ça lui parut un gros garçon, pas méchant, la bouche lasse. Il lui dit, pour le consoler : « Tu as tort. »

« Oui, je m'ennuie, reprit l'auteur d'*Haerès*. C'est le monde et sa faiblesse et sa pauvreté morale, et c'est sa sottise, et c'est la gangrène des consciences et la chlorose des cœurs, et c'est le vertige des cerveaux et des âmes, c'est la mollesse enfin de l'univers, c'est tout ça qui me fait souffrir.

— « Et pourtant, dit le père, tu as vu des courses de taureaux en Espagne. »

Le petit n'avait pas entendu. « Oh ! c'est tout gris et tout vert, et ce sont des petites taches pâles qui vont, qui viennent, qui sont les hommes. Ils se tiennent leur menton et leur menton tremble et leur main tremble, et ce sont des fantoches et des leurres divers et des canailleries pas si di-

verses et la même pauvre méchanceté et la même monotonie, et c'est tout noir et c'est tout gris. »

— « Et pourtant, dit le père, il y a de belles filles à Séville. »

Le petit n'avait pas entendu « Ah ! de ce noir, ah ! de ce gris sortent des âmes, sortent des flammes. Lueurs qui courent sur des ténèbres sans prestige ! et de ce chaos terne, du milieu de ces fantoches surgissent des fantômes : c'est de la pureté, c'est de l'ardeur, c'est du génie ! C'est Goethe, c'est Shakspeare, c'est Napoléon, que n'est-ce pas ?

« Et pourtant, dit le père, tu as lu Don Quichotte en Espagne. » Le petit n'avait pas entendu. « Oh ! s'écria-t-il, ces âmes, ces flammes, les sentir autour de soi, les sentir près de soi, être réchauffé, être rafraîchi, et grandir près elles !... Oh ! leurs chuchotements, leurs confidences, leurs encouragements, leur amour ! Et c'est un élan qui vous vient vers les masses à entraîner et vers cette paix et ce délice, l'azur du ciel... » Il allait continuer, et le père n'avait rien à dire, mais il était agacé. Et il parla.

II

« Mon fils, dit-il, nous sommes une famille de myopes. Penche-toi vers ce frisson nuancé, argenté d'un argent un peu humide, vers ce frisson fluide et ondoyant qu'est mon œuvre, scrute les fins de phrases, pèse les chutes et les replis, et tu verras que le secret de leur force, de leur jeunesse et de leur douceur, c'est un reflet de geste, un reflet de larme et le reflet d'une petite étoile sur un drame ou sur des yeux de femme. Détails qui vont, qui viennent, qui se suivent, qui se pénètrent, qui s'agglomèrent, pointes d'émotion qui, d'élément en élément, se fondent en une émotion même et voltaïque, ça reste des détails et de petites pointes et des scintillements inconsistants et sinueux ramassés par terre, dans la boue, dans la poussière d'humanité par mes yeux souffrants et la souffrance de mon monocle. Et qu'est-ce que ma gloire ? Un refrain qui traîne, qui traîne parmi des naïvetés et des trahisons et un petit bout de cœur qui passe,

qui passe, qui se soulève parmi des désillusions et des misères et un cri qui roule à travers Tarascon, à travers les Alpes et à travers l'Afrique, et les perles fausses de la couronne royale, et la petite mort du duc de Mora et des émirs, des pauvres gens, des froissements de dentelles et des froissements de délicatesse, le nez faussé de Paul Astier, le « m'ami » de Sapho et les courts cheveux de Colette, repoussant, coquets et espiègles, en l'oubli de la lourde chevelure dormant là-bas, là-bas, dans le mausolée du héros... D'autres diront que c'est exquis et conteront leur fièvre et leur attendrissement en leur processus réglé comme une procession de chlorotiques; d'autres rappelleront la lente et légère envolée des rêves et la promenade des fées qui montaient de mes mots à leur front; d'autres chanteront le retour de leur jeunesse et de leur vertu et de leur beauté qui, fraîches de la fraîcheur de mes pages, et pâles, s'en venaient les caresser, papillons d'un crépuscule: ce n'est pas à moi à me louer. J'ai seulement à te redire combien c'est ténu et frêle et petit. Ténuité trompeuse? Opale taillée dans le

roc et fac-similé de pleurs — en granit ? Et c'est solide ? et c'est, éternelle, à la même page, la même fuyance et, même, le même sentiment qui paraissait si divers, si trouble et d'une si indéfinissable puissance et d'une saveur si complexe, le sentiment qui semblait suspendu dans un éther irréel, et rattaché à la terre par un seul cheveu long et flou d'agonisante ? Et c'est une hésitante bulle de savon, une bulle de lueur de ciel qui s'arrête, sans le vouloir et sans en être moins pure et moins subtile et moins preste, en son élan vers le ciel ? Halo qui demeure, brouillard qui s'érige ! Mais pourquoi ? N'est-ce pas parce que je me suis penché vers les choses et que j'ai peint des taches humbles, parce que j'ai tout vu en petit, jusqu'au Mont Blanc, jusqu'au soleil ? N'est-ce pas parce que j'ai été sage, parce que je me suis appliqué ? Moi aussi, j'ai eu de la fantaisie ; moi aussi, j'ai été poète et je me suis senti de la sympathie pour les nuées, pour Shakspeare et pour Gœthe ! Et je les aurais peint, si j'avais fixé sûrement, par delà l'espace et les siècles, un pouce de leur habit, un friselis de leur perruque ou l'ombre de leur sourire. Mais

c'est un leurre que de croire évoquer ces fantômes et leurs phantasmes en criant : « Shakspeare ! » ou « Faust ! » et en s'écoutant ensuite trembler de l'écho de son cri. Oui, je sais bien, des batailles et des idylles et des reculs de prunelles et des rêveries lourdes, mais c'est à la portée de tout le monde, et rien n'est si commun que le lyrisme, le lyrisme qui tinte et qui tinte pour soi seul, dans le vide ! Ah ! mon enfant, défie-toi des devoirs d'école ! Et je ne me suis, moi-même, pas assez défié des devoirs d'école. *L'Immortel...* »

« *L'Immortel* n'est pas un devoir d'école », dit, impétueux, Léon.

— « Laissons, laissons, répondit le père. Il n'y a rien qui prête plus au devoir d'école que les œuvres de rancune, de haine, d'impatience. On se dit : j'y vais verser goutte à goutte mon cœur et on y tâche, très franchement. Mais voilà : des souvenirs viennent des choses les plus vibrantes et les plus violentes qu'on ait jamais écrites, et ce sont des compositions de concours général ou des narrations de seconde, discours de Mirabeau, discours d'Étienne Marcel ! Ah ! si on se servait du

petit nègre ! Mais par aventure ce seraient des compositions de concours général ou de seconde à la Pointe à Pitre ou à Dakar. » Le petit réfléchit un instant et n'osa pas comprendre.

« Alors *les Kamtchatka, les Morticoles !...* »
C'étaient des mots qui sortaient tout seuls.

Une dolente amertume courut dans le rire d'Alphonse Daudet.

III

« Ah ! mon petit ! mon petit ! Devoirs d'école, devoirs d'école et le plus strictement du monde et de l'horreur la plus mesquine, puisque ce ne sont même pas des devoirs d'école, puisque ce sont ces devoirs prohibés que sont les pamphlets d'étude, pamphlets contre le professeur, contre le pion, contre les camarades, centons et remembrances de fautes et de truismes et de fausses élégances ! Ah ! le paysage de tes livres ! C'est une cour de lycée et de lycée de province, la cour des moyens. Grise, et un coin d'ombre où l'on est tranquille, à trois ou quatre, où l'on peut s'asseoir sur de la pierre,

railler, conspirer, s'aigrir et s'embêter. Les autres se promènent, philosophent, bondissent, jouent : ce sont des cris, c'est de la joie. Les trois ou quatre ne rient pas : ils branlent la tête et raidissent des rictus, et des dents se prêtent au caprice de la lumière. On happe un mot, on éternise une perfidie de maître ou une gaucherie d'ami. Et le temps passe et, sans progrès, sans effort, on continue. Tu es entré dans la vie non avec une âme ardente et d'indignation prompte, mais avec une âme de mauvais élève, simplement. Tu la mets en valeur, tu tires dessus avec les dents. Une salle de garde, des malades, des agonies : il serait si simple de se laisser enfoncer mollement en l'infini de la souffrance, en la tiédeur de la mort et en l'indulgence de l'éternité : on a du lyrisme au cœur, du lyrisme dont l'emploi est tout trouvé : l'au-delà est ici, à deux pas, dans une poitrine sur laquelle il faut se pencher à tout instant et la pitié qu'on a n'a qu'à prendre son essor : on a toute la misère autour de soi : c'est une heure, une nuit de tristesse et d'âpre recueillement, c'est une nuit de l'angoisse la plus noble et la plus féconde et la plus tyrannique, et

c'est une heure et une nuit de prière aussi, d'élan vers Dieu, de voisinage avec Dieu qui se baisse pour guérir, pour assoupir des plaintes, pour cueillir des âmes. Non ! Tu ne t'enivres pas du poème et de la douceur et de la superbe de ces blessures, de ces plaies ; tu songes à des médecins, à de petits ridicules, à de petites infamies, et tu prends ces corps agonisants pour en frapper tes collègues et tes agrégés. Tes dégoûts d'homme, tu les « pousses » en charges de rapins, en satires, en déclamations de cabarets et, au lieu d'écrire le Livre de la Maladie, le Chant du Grabat, tu écris un roman à clef et dont la clef est un passe-partout. Et tu entrevois cependant la semence d'élégie et le thrène vagabond qui vont et qui montent, et tu aperçois les divines illustrations du Livre de Job ! Pauvre garçon ! Ah ! de la force et de l'âpreté et un tempérament ! Oui, oui ! du bouillonnement et le bouillonnement d'un bouillon de culture et un grouillement d'appétits, de vices, de bassesses, de sursauts et de haut-le-cœur, tels des microbes en un crachat. Et ce sont des promesses et déjà, çà et là, hélas ! des promesses mi-réalisées : c'est donc de

plus en plus un devoir d'école. Il y avait de belles choses, de bonnes choses dans *Haerès* et dans *l'Astre noir*; il y avait un trouble au fond duquel il y avait peut-être quelque chose : troubles encore, *les Morticoles* il fallait continuer. Hélas ! ce furent *les Kamtchatka*. Ah ! c'était clair et c'était lisse et c'était bâclé. Rien, rien du tout. Un sujet perdu — et un livre qui restait à faire... »

Mais Léon l'entendait sans amour parler des *Kamtchatka*. Il eut un geste d'impatience qui fut un geste dolent, un geste de désespérance.

« Oh ! fit-il, si c'était seulement un devoir d'élève et un mauvais livre. Mais c'est plus et c'est pis : c'est un livre d'incompréhension.

Sourire qui vogue, qui va, qui court, un peu gêné et avec plus d'intention méchante à cause de cette gêne, et parce que gêné, avec plus d'impuissance, rire qui sonne faux et qui sonne le glas et qui n'est pas gai et qui n'est pas triste non plus, qui n'est pas, ah ! c'est un rire qui me coûte et que je ne pouvais pas éviter. Même — et c'est là mon malheur — je ne puis, malgré mes efforts, arriver à le regretter. Ah ! quelle chose superficielle !

quel vide ! quel pitoyable essai de méchanceté autour et envers des cas si disparates, des hommes si divers et si lointains qui sont réunis, dont les simulacres et les fantômes sont liés de ce leurre de lien qu'est un titre et une plaisanterie ! Et ce qui me peine et ce que je puis voir, vraiment, c'est la médiocrité de mes aspirations, de mon idéal, de mon horizon et de mon âme et de ma critique. Pas de distinction entre Moréas, ce bœuf qui aurait ruminé du Ronsard et la quintessence de nuées qu'est Mallarmé, entre ce pauvre homme d'un fiel involontaire et adventice, d'un illuminisme laborieux et touchant qui est Léon Bloy et tel autre catholique de moindre envergure. Et la massue en baudruche qui sous ma main se joue !... »

Et Alphonse Daudet, sans rien dire, songeait à cette myopie de famille qui jadis lui avait montré ce qu'il était honteux de voir, le ridicule de *Baghâvat* et de Leconte de Lisle, sans lui en révéler l'âpre somptuosité et la grandeur, et il revivait les sourires du *Parnassiculet contemporain*, les sourires qu'il n'avait pu réprimer envers Mommsen et sa

science, envers le pauvre Astier Réhu, envers tout, et il s'attristait et il lisait dans l'atmosphère les pages que lui avait consacrées Tourgueneff et d'autres pages moins indulgentes.

Et le petit avait maintenant réussi à se détester tout à fait. Il cria d'une voix misérable :

« Père, père, je crois que je n'ai pas une belle âme ! »

Alphonse Daudet devint plus triste et ne répondit pas.

Léon, qui y mettait de la bonne volonté, répéta, les yeux brouillés de sincérité :

« Père, père, je crois que je n'ai pas une belle âme ! »

Un flot d'humilité et d'ennui lui empourpra la joue. Suppliant, les yeux plongés dans les yeux de son père, il gémit : « Je crois que je n'ai pas une belle âme ! »

Alors Alphonse Daudet, comme un pontife indigent contraint de refuser une bénédiction, comme un Dieu qui ne peut donner la paix à un cœur, ouvrit ses mains, ses pauvres mains qui, pâles et longues, pâlirent longuement et, lentes, en-

trèrent dans l'ombre. Puis, sa face aux lèvres lasses se leva vers le soleil mourant. Les boucles lasses de ses cheveux et les pointes tombantes de sa barbe, tous les poils malades qui, en une même mélancolie, se courbaient en plaintes courbes, varièrent leur plainte sous le baiser fuyant du soleil. Et Alphonse Daudet se souleva un peu vers la lumière. Ses mains revenaient sans hâte aux bras du fauteuil et, sous la lumière, son corps et sa face se vêtirent de majesté. Sa face maintenant, en pleine lumière, étalait ses plis, sa fatigue et sa douleur. Il semblait que toute la fatigue et toute la douleur du monde et toute sa résignation aussi étaient venues en cette face. Et cette face était sans reproche, la tache de ses yeux allait infinie sous l'arc de souffrance des sourcils, et l'on eût cru que c'était non du soleil, en sa mort, mais de la douleur et de la résignation de cet homme toute résignation et toute douleur que venait l'éclair pâle et la flamme qui éclairait sa face pâle et pure. Et l'on sentait sous ces yeux, sous la chair, l'âme de cet homme qui rayonnait en sa douleur. Et le souffle de son fils jetait toujours vers lui : « Père,

père, je crois que je n'ai pas une belle âme ! » Alors tout blanc et de grisaille noble, tandis que sa main montait vers le ciel et qu'il semblait y être appendu, le père, apôtre et martyr, ferma les yeux et sa bouche frémit dans l'ombre ; puis, d'une voix qui sortait des au-delà les plus subtils, d'une voix qui sortait de l'ancre des Vertus, d'une voix de limbes, d'une voix de séraphin en exil, Alphonse Daudet, parmi des souvenirs, gémit :

« Et moi ? »

L'APOLOGIE D'ÉMILE ZOLA



L'APOLOGIE DE M. ÉMILE ZOLA

Sans le regarder, sans le voir, M. Émile Zola se tourna vers son visiteur et, tout de suite, sans arrêt, sans hésitation, sans malice, sans réflexion, sans effort, sans pensée, comme s'il écrivait — il parla : « Ah ! ah ! fit-il, encore une interview, encore un interviewer ? Mais que me voulez-vous ? Et pourquoi une interview ? Est-ce que mes interviews ont jamais appris quelque chose ? Et pourquoi vous acharner sur un pauvre homme ? Parce que je suis doux, parce que je parle ! Belle affaire ! Et vous pourriez si bien, mon ami, faire autre chose, un livre, que sais-je ? Oui, je parle. Et je parle pour ne pas vous faire de peine et aussi pour me reposer. Ne m'interrogez pas sur *Rome*,

ne m'interrogez pas sur *Lourdes*, ne m'interrogez pas sur *Paris*. Lisez-le; qu'on les lise, et je n'en demande pas plus. Je suis un pauvre homme, je suis un brave homme. J'ai écrit des livres. J'ai dit à vos aînés comment je les écrivais, à quelle heure, à combien de ligne par heure et à combien de ratures par ligne, à combien d'idées par hectomètre et à combien d'encre par métaphore. Je ne vous répéterai pas ces détails; ils appartiennent à l'histoire. J'ai, si vous voulez, des confidences plus étranges à vous faire. Je vous dirai donc — sans plus — *pourquoi j'ai écrit des livres*. — Mon enfance? Vous la connaissez, tout le monde la connaît, et ma jeunesse et mon bachot et mon huile et ma misère. — Eh bien! *tout cela n'est pas vrai*: ce sont inventions, et ce sont sourires, et — retenez bien ceci, Monsieur — j'aurais eu une enfance, j'aurais eu une jeunesse, jamais je n'aurais publié une ligne. Je suis donc né à vingt-cinq ans peut-être ou à trente, à Nîmes, à Saint-Denis ou à Gênes — peu importe. — Et qu'on ne me reproche pas d'être né tantôt à Nîmes, tantôt à Saint-Denis, et tantôt à Gênes; je ne sais

pas, vraiment je ne sais pas. Mon état civil est faux, et qu'on ne me jette pas à la face les articles ou les livres qui parurent sous mon nom il y a vingt-six ans ou il y a trente-et-un ans : ce sont choses que mon amie la Force des choses fit après coup, en passant, pour me rendre service. L'important, n'est-ce pas (il baissa la voix comme s'il parlait de l'Académie), était de ne pas effaroucher les hommes, de leur faire croire que j'avais préparé mes succès, que j'avais échoué, travaillé, peiné comme un autre homme. Or, je ne suis pas un homme. Que suis-je ? Un Dieu sans doute ou — cela est certain — une Puissance extra-terrestre. Et je vins sur la terre quand ça vous fera plaisir, en 1867 si vous êtes impressionniste, ou en 1876 si vous êtes naturaliste. Et je ne vins pas sur la terre : j'y fus lâché, comme ça, tout d'un coup : le char du soleil, ou la barque de Lohengrin, ou un flot de lave, me plaqua, mal éveillé dans une rue, et s'en fut. Je m'éveillai, je m'étonnai. C'est le secret de ma fortune et de mon génie. J'en sais plus d'un qui pose « pour celui qui ne s'épate pas ». Je suis, moi, *Celui qui s'épate*. Et j'ai toujours été

celui-là. Songez. Longtemps, longtemps — combien de temps ? — je m'attarde parmi les cieux, parmi la mer ou parmi les toiles de Cézanne, et, sans en avoir vu même en des kaléidoscopes, je vois des formes qui marchent, qui crient, qui titubent — des hommes, enfin. Des lignes qui serpentent, des masses qui s'écrasent, de la sottise, de la méchanceté, de la raillerie, ce sont des nez ou c'est une bouche ou c'est un œil, et des crins ou de la soie, de la blancheur, des roses, de l'ocre, du vert; ce sont des joues, ce sont des cheveux, ce sont des gens. Ah ! ce n'est pas du mystère pour vous, et vous ignorez l'étrangeté du dessin, la fantaisie du geste, l'horreur de l'être. Vous vous en moquez, vous passez au travers, sous prétexte que, vous aussi, vous êtes comme ça et que ça a toujours été comme ça. Mais, moi, je ne savais pas. Et je regardai. Oh ! la stupeur ! oh ! ces hommes qui passaient parmi les caprices des nuages et parmi le caprice du crépuscule, hommes aux pommettes changeantes et dont les paupières frémissaient et dont la bouche tremblait, et ces étoffes qui s'agitaient sur eux et les sourires et le timbre des voix

et autour d'eux, en eux, par tourbillons, par jets ou par théories pauvres et honteuses et fuyantes, des angoisses et des passions, des bruits, et c'étaient des bruits de voitures et des bruits de meurtres et du vacarme et du chaos et des lueurs et du silence : je ne compris pas, je portai mes mains à mon front, j'écoutai, je contemplai, je marchai.

Ce fut un jour, ce fut une nuit, ce furent des pas, et le même spectacle me suivit, me domina, me prit. Et je fus la chose de ce bruit, de ce monde. Au bout de quelques mois j'avais découvert, *j'avais inventé les hommes.* »

Il s'arrêta comme aux moments où son asthme le gêne — sur le Pont des Arts. Puis :

« Oui, je les avais inventés, reprit-il. Et je les avais inventés comme j'inventai plus tard l'ivrognerie, la bourgeoisie, les Halles, la peinture, la Bourse, les Églises et la science. Qui, avant moi, s'était avisé de l'existence des hommes ? Qui avait soupçonné leur mystère et leur force, et leurs vices et leur simplicité et leur misère ? Qui les avait étudiés avec une égale bonne foi, avec une égale passion, avec le même tremblement ? On les avait laissés

passer parmi les pages et parmi les lignes ; on les avait regardés de haut, de loin, sans ardeur. Moi, je me haussai, je me raidis vers eux, béant, et les clous de leurs souliers, la masse de leurs pieds, les varices de leurs jambes, tout attira, par delà mon lorgnon, la flamme de mes yeux. Ah ! j'avais bien à me soucier du ciel peut-être ou du reste que je connaissais, d'où je venais, mais ces hommes qui se jetaient tout d'un coup devant moi, parmi moi ! Et je les décrivis, je les chantai, je les criai. Pour qui ? pour moi — en ma langue. Cette langue, c'était celle où les lions de l'Inde jadis et les tigres auraient conté les premiers hommes et celle où les bêtes d'Égypte auraient conté Moïse et les ermites et les chrétiens, et c'était une langue de lyrisme et de naïveté, noueuse, forte et d'odeur forte, une langue de fatigue, une langue d'images et de brisures, massive, avec des efforts et des ahans et des élans, et qui s'essouffle et qui s'altère, mais qui résiste, qui va à son but, qui dit tout ce qu'elle veut dire, tout ce qu'elle a à dire. Et c'étaient, je le répète, des livres pour moi. Ce monde était si extraordinaire ! Sans doute ça ne durerait pas toujours, ça ne durerait

pas ; il allait disparaître, s'abîmer dans un praticable comme une mauvaise féerie, et je resterais seul avec mon étonnement, avec le souvenir de mon étonnement. Ça dure encore ! j'attends encore ! Et à cette époque où je croyais que je n'aurais pas le temps de finir mon premier livre ! »

Il eut un rire de capitaliste qui parle de sa deuxième pièce de cent sous.

Il continua : « Le livre se termina. Comment se trouva-t-il un jour édité, imprimé, publié ? C'est toujours la Force des choses. Et les hommes le lurent, et les hommes s'étonnèrent. Ils n'avaient pas tort. Le feu de ma gorge les prenait à la gorge, et vous n'attendez pas de moi, n'est-ce pas, une suite d'épithètes et de métaphores à cette fin de rappeler mon succès ? Il me vint des admirateurs, il me vint des disciples. Quels ! Et notez bien l'irréalité de ces hommes. Qui a connu un Hennique ? qui a connu ce falot Margueritte, ce cauchemar pour nourrices bretonnes, Maupassant, Céard, météore pour pièces du pape, Huysmans, ce soupir de sacristain un peu sorcier ou Rosny ou Guiches ? Ce furent fantômes dont on vous trompa. Et ces fantômes dispa-

rurent peu à peu, tandis que mes étonnements s'obstinaient. Et c'étaient de nouveaux chefs-d'œuvre.

Et c'était et c'est un œuvre.

Monuments sur lesquels passe, comme une éponge d'or subtil, la caresse du soleil, piliers autour desquels se noue le collier de l'or du soleil, masures lézardées parmi les lézardes desquelles s'enfonce pour amuser les derniers instants d'un vieillard le rayon pâli du soleil, et la lune sur des têtes rousses de femmes et sur des agonies d'enfants — et, parmi des hoquets et des plaintes, la tache glacée de la lune, — et — comme jetée au ciel par des jets de fumée et par l'âme des locomotives, l'âme pâle de la lune — et des fleuves et des mers et du fiel et du dégoût et des vices et l'immense ondulement des champs et des bruits, et du bruit, et tous les bruits et les caresses et des soupirs et toutes les nuances de l'angoisse et des coups de feu et des cupidités, et toute notre époque et tous les vomissements et toutes les flaques de boue, d'argent et de sang, tout, tout, le blanc ruage de la foi et les râles de la faim et les bancs

des cabarets et les bancs de la Chambre des députés et les maladies et les chaises des églises, j'ai tout vu, j'ai tout regardé, j'ai tout dit ! »

Il devenait frénétique.

« Qu'on prenne mes chapitres, qu'on les tâte, qu'on les pèse : ça a du relief, ça a du nerf, ça a de la chair ; c'est de la virilité, c'est de l'énergie et c'est de la candeur, ça tient debout, c'est d'attaque, ça vit, ça grouille, et c'est du labeur et c'est, n'est-ce pas ? de l'émotion. Oui, ça grouille et ça marche et ça vit et c'est loyal. Des trucs ? Mais des trucs si modestes et si proches ! Ah ! ce n'est pas moi qui vais chercher des hallucinations dans de l'opium ou dans de l'éther ! Non, non, je ne suis pas un farceur. J'écris : c'est tout mon secret. Et ça existe, et c'est de mes pages que sortent toutes les pages d'aujourd'hui : c'est à moi qu'on prend tout et je laisse faire ; je suis riche. Et je ne me soucie pas des éreintements, des dénigrement, des railleries et des injures : ce sont des jeux d'enfants, d'enfants dont je suis le Père. »

Il répéta : « *Je suis le Père.* »

Il avait des gestes de gros homme qui se baise

pour chercher du poids, de l'importance, pour chercher sa graisse, et il semblait gêné de se trouver étique et hâve devant quelque chose de touffu, de moussu, de bouillonnant : on eût dit M. Jules Renard à la porte du Paradou.

Il se tut un instant, se calma et sourit.

« Ai-je été assez humble ! me suis-je assez retiré de la vie ! Ai-je assez vécu dans l'ombre de mes livres ! Du travail et de la foi ! Et ce n'était pas ma faute. C'était ma destinée qui me faisait humble, qui faisait de moi le prisonnier de mes mots : *J'étais venu, je suis venu ici pour écrire des livres, pour écrire des livres — uniquement, sans plus !* Longtemps, longtemps ça dura : je ne me doutais pas de la chose. Et, quand je m'en aperçus, je voulus faire joujou avec ma destinée. Alors ce furent des articles, des voyages, des interviews et des phrases de brave homme, de pauvre homme, mais d'*homme*. Et vous comprenez combien ça m'amuse de parler, de me promener, de présider la Société des Gens de Lettres, de me présenter à l'Académie. Ce que je fais ne vaut pas grand'chose et, évadé de ma page, je parais plus ou moins ri-

dicule, mais peu importe : ce sont des farces : je mystifie la Nature, les Dieux, le Ciel, tout, — et je cesse d'être la formidable machine à écrire que je dois être et je m'amuse, je m'amuse et quelle volupté ! »

Il s'arrêta avant de lancer à son malheureux visiteur d'autres plaisanteries et commença à le regarder. Il remarqua d'abord qu'il n'avait pas pris de notes, et il remarqua ensuite qu'un malaise le prenait. Et le visiteur indiqua d'un geste la masse des volumes et la masse des locomotives, des cabarets, des canons, des pelles et des charrues qui y sommeillaient, puis d'une voix tranquille :

« Tu ne me reconnais pas, fit-il. C'est moi qui, il y a onze lustres peut-être ou vingt siècles — ai acheté ton âme — au poids. »



INTÉRIEUR

(TROPES, TROPHÉES, SITES ET FLUTES)



A Tristan Bernard.

INTÉRIEUR

(TROPES, TROPHÉES, SITES ET FLUTES)

Par un ciel souriant d'un sourire d'automne,
Le poète José-Maria maria
Son enfant à l'enfant qui, grave, séria
Des vers d'hysope et d'or, de fièvre et d'anémone.

Et ce furent des jours de beauté monotone,
Des poèmes que le poète dédia
A celle qui, sans que rien n'y remédiât,
Sœur de songe, songeait sur du papier d'Essonne.

Or, tandis que le ciel, pourpre de pourpre émue,
Alanguissait son rêve et, tandis que la mue
Des poissons s'épandait sur les pois de Poissy,

Hérédia, dressant sa barbe de stratège
Vers la lune hésitante et son pâle cortège,
Dit : « J'ai fait un sonnet superbe. Le voici :

J

Ils fuyaient leur horreur. La nuit, d'une horreur
[moindre,
S'entr'ouvrait devant eux, frémissante : leurs yeux
Dans l'ombre épouvantaient des démons envieux,
Et leurs mains — vers quel Dieu? — semblaient se
[vouloir joindre,

Mains de fiel et de sang, de sang qui sut les oindre
Et de fiel qui, fécond, jaillit jusques aux Cieux!...
Haletants, ils fuyaient vers le jour oublieux,
Jour de paix, jour lointain qui refusait de poindre...

Sachant que tout s'était passé suivant les règles,
Le proconsul, tremblant de voir trembler les aigles,
En ses vasques de marbre et ses amphores d'or

Recrachait, éternel, le fiel qu'on LUI fit boire...
Une mère pleurait sans fin son enfant mort
Et calme, entre deux croix, La Croix saignait sa gloire.

II

Les étoiles coulaient plus lentes : fiel épars
Et le tragique épars et la douceur éparse,
Tout paraissait à Jéhovah meilleure farce
Que les concertos de divers Jesse Sheppards ¹.

Et la lune faisait jouer de toutes parts,
Sur le front de José, ses lèvres et son tarse,
La caresse de sa tristesse. Lasse et marse,
Une branche de lys pleurait, comme aux départs.

Et c'étaient des senteurs d'élégie et d'avoine...
D'obier, de liseron, d'urgèle et de querdoine
(Fleurs que Mendès cultive en ses jardins d'hiver).

Un bouquet frémissait près d'un pantalon vert
Et de la pourpre d'un antique angusticlave.
Mais Monsieur de Régnier restait correct et grave.

¹ Pour tous renseignements sur M. Jesse Sheppard et son secrétaire M. Tonner, s'adresser à M. Stéphane Mallarmé qui conte ces concertos — tels et tel!

III

Chanson de Henri de Régnier.

« Sur la route

(Pleure lentement, fleuve, ton eau t'écoute,
Et les nymphes, au fond, s'endorment, l'œil ouvert
Sur les plis de leur corps à l'eau berceuse offert)

Sur la route

(Pourquoi courir, fleuve, la mer est douce
Et t'attend, si patiente et si languissante,
Dans le golfe que hante
Le souvenir de la détresse de Sappho,
De son baiser suprême et du spasme que l'eau
Subit sans le savoir désirer,)

Sur la route,

(Ah ! pourquoi te perpétuer en ta déroute,
Fleuve, et perpétuer ta fuyance du lieu
Où tu vis parmi ses chèvres et ses génisses
Lycoris aux yeux purs, svelte, à la blondeur lisse,
Farouche, comme un faon blessé par un épieu ?)
Sur la route.

(Fleuve, tu la verras toujours, belle et farouche ;
 Peut-être (espère !) un lys qu'aura mordu sa bouche
 Tombera de sa bouche en ta bouche infinie,
 Et roulera, parmi le thrène et la nénie
 Que va chantant ton eau qui, funèbre se voûte

Sur la route)

Sur la route qui se rouille et s'endeuille toute,
 Tous les lys sont penchés,
 Tous les lys sont lassés ;
 Ah ! pauvres lys, — sous on ne sait quel vent de doute, —
 Ils se courbent et s'apeurent et se vident,
 Balbutiant des lieds,
 Et lèvent vers le reproche des astres proches
 Leurs tiges de reproche :
 Le temps de lys est passé
 Sur la route...

Mais puisque tu veux rester triste, fleuve triste,
 Fleuve de rouille et de lointain et d'améthyste,
 Fleuve à l'eau de passé, de penser, à l'eau pure,
 Coule et meurs parmi les pleurs et laisse mourir
 La chanson faite pour cadencer tes soupirs
 Et pour mettre des mots humbles sur ton murmure. »

IV

Une stupeur clouait au ciel les astres pers,
Et la lune, en son azur'las, se sentait molle ;
Les astres et Séléné cherchaient le symbole
Que cachait la ténèbre lisse de ces vers.

Le symbole ! Le vrai ! Le seul !.. hélas ! divers
Symboles paraissaient très plausibles : plus gnolle,
La lune parlait de retourner à l'école
Et les astres disaient : « Tu parles ! » Les enfers

— Supplice plus affreux que le gril, la nécrose, —
Demandaient le symbole aux âmes des maudits...
« Ah ! vers au fond desquels se trouve quelque chose !

Vers qu'on propose en vain à tous les Inaudis,
Je vous hais ! — fit José parmi les orchidées :
Je suis Celui-Qui-Met-En-Fuite-Les-Idees !

V

Je suis Celui-*Qui-Met-En-Fuite-Les-Idées*,
Et quand vers elles je m'avance d'un pas lourd,
Du pas dont vers *Arz-Roum* marchait le beigh *Timour*
— Mais ses manœuvres sont-elles élucidées ? —

Elles s'envolent, si légères ; évidées !
Hautaines comme des flots de dentelle à jour,
Et douces et moqueuses et fuyant autour
De ce pauvre homme que je suis, aux mains ridées !

Elles me frôlent, me soufflettent de leurs ailes ;
Impuissant, je soupire en les voyant si belles,
Si lointaines et si proches ; — c'est un record !

Mais pour me consoler de leur fuite sereine,
Pour oublier leur haine et ma chaîne et ma peine,
J'ai l'admiration de *Monsieur Melchior* !

VI

Ah ! j'ai dit les consuls et les pierres tombales¹,
Les amours des bergers et Lucullus, les soirs
Que le mauve d'un golfe avait teinté d'espoirs
Et les sourires des reines et leurs opales.

J'ai dit Hercule triomphant, j'ai dit les dalles
Qui pleurent sous les pieds nus des pénitents noirs,
Les ergastules et les rostres, les manoirs,
Et leurs candeurs et leurs potences amicales.

Et j'ai dit l'Illissos et le Mississipi,
Les vierges que peignit Fra Filippo Lippi,
Les pourceaux et les conquistadors des Pizarres,

Les boucliers ouvrés et les présents offerts —
Oui, j'ai souffert ces jeux et ces leurres bizarres!.....
Ah ! faire de l'éternité quatorze vers !

¹ Il y a ici des inexactitudes à admirer parce qu'elles synthétisent — oh ! sans en avoir l'air.

VII

Dire en quatorze vers les juges, les prophètes,
La harpe de David et Paphos et Pathmos,
Le Jourdain, le Léthé, Jérusalem, *ut mos*,
Versailles et l'horreur de la salle des Fêtes,

Dire les au-delà, l'au-delà, les Hymettes,
L'au-delà d'Esau, celui de Charles Cros,
L'infini qui s'épand au-dessus de nos los,
Les Edens de Jean-Jacque en aval des Charmettes!...

Hélas ! ce n'est pas moi qui ferai ce sonnet :
Pour moi Dieu n'est jamais que trois piliers de temple,
Deux cierges, un bedeau, le chantre et son bonnet,

Et l'azur des vitraux, l'orgue, le surpris ample :
Je peins ce qui se voit, ric et rac, flic et floc :
Je suis l'Homme des blocs et des rocs et du toc. »

VIII

Il avait dit. Et des sanglots vers sa paupière
Laisaient monter l'argent des attendrissements,
Des larmes serpentaient avec des glissements
De boas, parmi son gosier, comme l'hierre.

Mais Monsieur de Régnier — tel un homme de pierre, —
De son monocle menaçait les firmaments
D'hier et de demain, tandis que les amants
Les fleuves et les Dieux et leur tristesse fière

S'en venaient longuement baiser ses longues mains.
Hérédia, stoïque à le voir héroïque,
Ne pleura point et but, sous la lune pudique,

Parmi des gons captifs, des grogs américains...
Et par la ville, insoucieuse de ces choses,
Les femmes, en leurs lits profonds, lisaient des proses.



PAROLES DANS LA NUIT



PAROLES DANS LA NUIT

30 *Juillet* 1895.

Dans la salle où l'on venait de fêter ses éternels cheveux blonds et son tardif ruban rouge, il ne restait que des roses effeuillées, des assiettes mélancoliques, des verres brisés et des bouteilles vides. Il s'en était allé glorieux, souriant, jeune et beau et, parmi les acclamations et les applaudissements, en un respect, en une émotion affectueuse et fervente, nous l'avions accompagné jusqu'à son logis, d'ailleurs proche. Et lorsque, en un triomphe presque espiègle, il avait échappé, un peu railleur, à notre enthousiasme, à nos étreintes, au brouhaha de notre admiration lan-

guissante, il avait bondi légèrement parmi les marches de son escalier, plein de vie, plein d'ardeur, vers des œuvres nouvelles, vers de nouveaux chefs-d'œuvre...

J'avais accompagné un instant des amis qui parlèrent de tout et même du « Maître », et je revenais seul dans la rue maintenant déserte, lorsque, de la maison que nous avions tout à l'heure dévotement, indiscretement saluée, une ombre sortit, furtive et lente.

C'était le poète.

Las, triste sans doute de cette joie qu'il lui avait fallu subir autour de lui et en lui, silencieux à cause de tant de paroles qu'il avait dû approuver, qu'il avait dû prononcer, il marchait d'un pas lourd, la tête basse, l'œil vide, les paupières gonflées, écrasé sous les fleurs, sous les toasts, sous les mots de naguère, sous sa renommée et sous son néant. Des rides se dessinaient, s'accroissaient sur sa face de Dieu, un pli bridait sa bouche et ses épaules se voûtaient. Automatique, fantomatique, la barbe en désordre, les cheveux moins blonds, voilant moins délicieusement un commen-

cement de calvitie qui, suivant toutes probabilités, comme l'homme, comme son génie, comme son lustre, devait éternellement rester hésitante, il vaguait gauche, sans but, l'habit entr'ouvert, la chemise fripée, par la nuit pâlisante. Pas de filles errantes, pas de rôdeurs, pas même de hâtes inquiètes. La ville s'étendait, en un calme alan-guissement, sous le halètement des globes électriques ; elle se prêtait toute à la misère du poète, et il semblait que cette misère dût être solitaire, que rien pût la nuancer : une chaleur courait, non la chaleur de la mer d'Ionie, la chaleur de Judée et la chaleur des Élysées païens qui se joue parmi les jeux de ses contes mais une chaleur incertaine et ridée, une chaleur hostile, et ce Paris n'était pas le Paris qu'il avait vu par delà Cythère, Sion et Ecbatane, par delà Hugo, Banville et Villiers, ce n'était pas même le Paris qu'il avait trouvé, au sortir d'autres salles de banquet et des salles de spectacle : c'était un Paris sans majesté et un Paris sans horreur, ni splendide, ni lugubre, d'un gris où ne s'attardait ni bleu ni rose, d'un gris où ne menaçait pas du noir, d'un bon gris,

d'un gris bourgeois, d'un gris odieux. Et, qu'on le désirât ou non, il était impossible de déchaîner parmi l'espace des épopées et des élégies : c'était du silence et du silence sans mystère : le ciel était si serein et si terne qu'il paraissait bâiller, et l'on n'imaginait pas de remords derrière les persiennes éparses. Et pour la première fois M. Mendès soupçonna qu'on pouvait dormir, comme ça, pour le plaisir. Et il devenait plus triste. Ah ! il aurait dû dormir, lui aussi, mais il n'avait pas même osé regarder le grand lit blanc, bridé et grave comme un cheval de bataille, près duquel il s'était arrêté un instant ; il avait presque eu peur de lui et quelque chose comme une pudeur, comme un souvenir trouble l'avait rejeté à la rue, la bouche sèche, la gorge molle et âpre, avec la nausée du vomissement. Plus de lumière, plus d'acclamations, plus de toasts, plus de brouhaha amical et, parmi l'obscurité, les mots de glorification et les cris d'enthousiasme lui revenaient, assourdis, amers, lancinants, comme des injures, et il lui semblait qu'il les mâchait, qu'il mâchait du reproche. Le décor s'aiguissait : plus sourds, les globes voulaient

s'éteindre, et le sommeil des gens devenait plus pur : M. Mendès sentit qu'il était tout à fait seul et qu'il n'avait pas les sympathies du décor, et, héroïquement, il résolut de s'en passer. Mais sa sensibilité et sa sensualité le tourmentèrent ; personne n'était là pour l'aimer, rien n'était là pour le plaindre, et des chiens galeux, aux yeux d'infini, ne sortaient pas de légendes scandinaves ou du Cantique des Cantiques pour lécher ses pieds souffrants, pour lécher les plaies de son âme — et M. Mendès, tombant du haut de sa douleur jusqu'à lui-même, condescendit à se plaindre et à l'aimer. Comme un violon faussé, comme l'ulcère immense du corps de Job, sa gorge se râcla de soupirs rauques et des mots vinrent qui gémissaient : « Ville, dit-il, sur laquelle pèsent, si proches et si bas, des voiles de torpeur et d'hypocrisie, je te reconnais pour t'avoir déjà vue. Et tu te nommes Sodome et tu te nommes Gomorrhe. Ah ! tu dors et tu es sereine et tu es vertueuse. Sodome dormait aussi et Gomorrhe se faisait sereine, tandis que pesait sur elles la malédiction de Dieu, car elles sentaient

peser sur elles la malédiction de Dieu, et elles croyaient pouvoir l'éviter. Et la Mer Morte était morte avant d'être frappée par Dieu ; tout était mort, tout était calme, et c'est parmi ton silence, ville, c'est parmi ton sommeil que Loth s'en fut, mélancolique, et ses pas résonnaient seuls, s'attardant lourdement sur cette cité qui allait redevenir néant. Et le rut de Sodome ne revécut que dans son cri d'agonie, dans son cri de bête trompée, dans son rire de défi où le souvenir des voluptés d'hier narguait la mesquine béatitude des cieux, la mesquinerie du châtement et des châtements éternels. Ah ! ville, tu es Gomorrhe et tu seras cendre et, comme Loth, je vais parmi ton vice. Ville, ville, tu te fais plus grise et plus pâle : déjà des blancheurs s'éveillent en toi et passent fugaces sous les étoiles défuntes, et tu te fais plus pure : dérision ! je connais tes péchés, ville, et je sais que tu seras punie. Et, moi, pauvre pèlerin, je te quitte et je me retire de toi, parce que je ne suis pas d'ici. Je suis né, comme ma Pantéléia, de l'écume du ciel, et le ciel m'a donné à toi comme il te donne

le sourire du soleil, le sourire des lys et le sourire des roses. Mais tu deviens trop vieille, ville, et tu deviens trop grise. »

Il s'arrêta. Du mauve courait maintenant parmi des coulées d'un blanc livide. Et c'étaient des aspirations et des inquiétudes de femmes et de poètes qui mouraient dans le ciel incertain. Il continua :

« Je ne suis pas Loth et je suis un pauvre joueur de flûte. Non, je ne suis pas de ce monde-ci et je ne sais vraiment pas, pour être sincère, si je suis né de l'écume du ciel. Je vins en ce monde et ce monde vint à moi. Et, parce que ce monde me trouva joli et m'admira, j'admira ce monde et je le trouvai joli. Et parce que ce monde me mit un luth entre les mains et des chansons parmi les lèvres, le luth devint plus beau entre mes mains, les chansons devinrent plus belles parmi mes lèvres et le monde s'étonna des sons que je tirai du luth qu'il m'avait donné des sonorités, des caresses, du mystère des chansons que je tenais de lui.

C'est que c'étaient des traductions. Et, ingénieuses, ingénues, consciencieuses, ornées, c'étaient

taient de doubles traductions. C'était Éloa, et c'était Jocelyn et c'était *la Légende des Siècles* et c'étaient *les Contemplations* et c'étaient les chansons de Thérèse et les refrains de la Belle Hélène, l'érotisme de Musset et l'érotisme d'Offenbach qui, en un rapide voyage, empruntaient de la langueur, de la profondeur, une obscurité lancinante et rauque et des manteaux chantants de mélopées, de métaphores, des ors de sable et du rose de ciel à la Galilée, à l'Arabie et à la Terre promise, puis, qui, avec des accords et des échos de harpes, avec un accent de là-bas et un accent d'au-delà revenaient frémir et sourire en la langue soudain plus ample, plus grave et plus légère de cette ville et de ce siècle. Et les gens ne virent pas que c'étaient des traductions, que mon inspiration, que ma Muse, c'était leur néant, c'était le néant et le souffle de cette ville, et ils se laissèrent stupéfier et charmer. Mais mon malheur fut de m'abandonner peu à peu — et bientôt — à la douceur de la ville et à la douceur de mes chansons. Et tout me grisa. J'oubliai les paysages du ciel et j'oubliai les étoiles et j'oubliai les Dieux. Hélas ! j'aurais pu, sans fatigue, poursuivre ma carrière de joueur de

flûte et de traducteur. Des romances passaient qu'il s'agissait seulement de mettre en vers — et en français, des femmes passaient qu'il s'agissait seulement de voir à travers des fleuves grecs et des fleuves hébreux, des aventures passaient qu'il s'agissait seulement d'orner de fleurs, de sang et de sourires. Et je me pris à aimer mes airs de flûte et ma flûte : je crus que les sanglots qui me venaient de la ville et des livres étaient mes sanglots, je crus que je faisais parler et prier mon âme et le leurre me posséda. Et maintenant je suis depuis longtemps *un homme*, un vieux homme, et je cherche en vain mes ailes et je cherche en vain mon âme et je ne suis même plus un joueur de flûte, je suis une misérable flûte usée, esseulée et veule. »

La ville devenait plus blanche. Les teintes blêmes perdaient de leur misère et de leur crudité ; c'était bien du blanc qui venait, et un blanc conquérant, un blanc lustral. C'était une parure de fiancée que se permettait la ville, sous les nuages de tendresse et d'espérance, et M. Mendès fut plus triste. C'était le petit jour bientôt, et déjà des ombres allaient,

encore vagues. Et — par hasard, n'est-ce pas? — ce n'étaient point des fétards fuyant d'une orgie obstinée, ce n'étaient pas des créatures retour de débauche et laissant pleurer en glouglous, à cause de leur lassitude, la boue de leur cœur vers le firmament. C'étaient des ouvriers en route vers le labeur, des femmes en marche vers la peine, de braves gens qui allaient, sans regret du lit, sans lectures, sans réflexion, vers la souffrance féconde : un air plus âcre surprenait Paris, un souffle de travail, d'honnêteté et de résignation, — et le ruban rouge du poète saigna plus douloureusement. M. Mendès sentait quelque chose entre son être, cet air et ce peuple, une atmosphère d'étuve ottomane et de légende allemande. Il se lamenta :

« Jo, Lo, Zo, vous qui, fuyantes et toujours présentes, me persécutez de votre perversité, vous qui, sinueuses, interposez votre courbe entre la vie et moi et qui tout doucement me poussez vers je ne sais quel Barathre, Jo, Lo, Zo, qui sans cesse murmurez à mon oreille des mots que j'écrivis sans oser les prononcer et que je voudrais oublier, je vous hais, poupées d'irréel et de scandale. Mais c'est là

une haine vaine. Et vous persistez, autour de moi, à bruire et à rire. Et c'est un autre rire encore que j'entends et qui m'accompagne partout, le rire de Méphistophéla, le rire du démon satisfait, du tortionnaire éternel qui rit de ce que je fus, de ce que je pus être et de ce que je suis ! Et ce sont d'insaisissables seins et des hanches savantes et des yeux qui tantôt sont vides, délicieusement, ardemment vides, tantôt s'aiguisent, et ce sont des verbes et des vices, des désirs et des voluptés falotes qui m'étreignent et m'oppressent ! Ah ! que je voudrais en un effort, en un essor, échapper à ce hideux cortège, échapper à cette terre de bassesse et de pauvreté et m'élancer jusqu'à la splendeur, jusqu'à la calme et loyale nudité des cieux..... »

— « *Tu parles !* » fit une voix imprévue. C'était Georges Courteline. Musant, baguenaudant, flirtant avec l'agonie de la nuit et les vagissements de l'aurore, embarrassé, par delà un rempart d'éperons, de musettes et de ronds de cuir, de rêves et d'éclats de rire impatients, le poète de *Lidoire* restait sous le charme. Et les paroles de M. Mendès lui avaient arraché cette éclatante approbation.

M. Mendès se retourna, béant, vers le secours qui survenait. Sans congratulations, sans formules, il saisit le bras de Courteline, s'agrippa, s'agrippa à la manche, nerveusement, d'un geste de vieillard, d'un geste de mourant, pour ne pas choir en une fissure avide du sol, et il tendit, et il jeta vers lui la détresse de sa face creusée, de ses paupières, de sa bouche :

« Ah ! râla-t-il, le ciel, le ciel ! Ah ! ces hommes qui vont, et ces narines de femmes et cette vie de plaisir qui déjà se rue sur Paris et sur le monde ! Le ciel ! Le ciel ! Et les rimes de Michel Ange et Pétrarque et Virgile et Éloa et Pantéléia et le regard de Jésus ! Lys lointains, songes lointains, fleurs de lointain et fleurs de lune, sourires de vierges martyres, toi, or impalpable du croissant d'Artémis, et toi, lait des vers de Théocrite, lait de la chèvre Amalthée, lait de la mère de Marie-Magdeleine, lait que but Jésus et que but sainte Cécile, et toi, sang du chêne de Dodone, sang de Sirius et sang de Phébé, vous, raisins de la Terre promise, toi, onde âcre du Jourdain, onde du fleuve d'Andromaque, vous, roses d'Élisabeth de Hongrie, vous, cheveux de la

tête décollée de saint Jean Baptiste et les pleurs d'Hérodiade, je vous veux, je veux votre saveur et votre fraîcheur et votre pitié pour calmer et purifier ma fièvre, pour me faire oublier ce monde, pour me rendre mon cœur et mon âme et mes larmes ! Et vous, soupirs de Bérénice, et vous, soupirs de Chimène, soupirs de Cordelia, et soupirs de Portia et soupirs de Desdémone, il vous faut autour de moi pour que j'aie de l'innocence et de la douleur à respirer, et toi, mauve de la robe d'Iphigénie et de la robe de Fénelon, pourpre du manteau de Marc Aurèle et du manteau de Louis de Bavière, vert de la vallée de Tempé et du lac de Starnberg, et toi, blancheur du cygne de Lohengrin, ah ! frémissez là, tout près, et limitez de votre éclat lassé mon horizon et que des harpes me content Cybèle et me content Parsifal et me fassent monter lentement, parmi des lys et des ailes d'anges, vers les portes pâles du ciel. Ah ! des lys ! et du ciel ! et de la clarté ! et de la candeur et des élohims et du soleil et de l'éternité ! »

Il n'appartenait plus à ce monde : ses prunelles reflétaient, en leur pâleur, la pâleur des au-delà

et la pâleur des saintes et les plus suprêmes béatitudes. Et toute sa face resplendissait des voluptés d'en haut : la tête renversée, mirant dans le miroir du firmament sa gloire, son bonheur et sa beauté, il semblait maintenant que, si de ses doigts il pinçait l'étoffe du vêtement de son ami, c'était pour ne pas s'envoler en plein jour. Et, en un enthousiasme goûtant ces béatitudes, ivre de l'azur du ciel et des sonneries de clairon des Kheroubims, de la blondeur des étoiles et de la blondeur des chevaux du soleil, grave, respectueux, majestueux, inspiré, divinisé, extatique.

« *Ben ! mon cochon !* » fit Courteline :

LE RÉCITATIF DE FRANÇOIS COPPÉE



LE RÉCITATIF DE FRANÇOIS COPPÉE

I

Le long des parapets tranquilles de la Seine,
Je me promenais en pleurant sur Paul Verlaine
Et Monsieur G. Ohnet. Un cochon au poil roux
(Ne croyez pas que je l'avais au nez : je vous
Affirme que j'étais à vingt pas de la bête)
Hurlait — tel un Mauclair — et se payait ma tête.
Et je ne pouvais pas, poète aux cheveux gris,
L'éventrer : je devais subir ses mornes cris,
Comme j'aurais subi — dût-il beaucoup m'en cuire ! —
Les vers de sir Francis Vielé Griffin, esquire.
Mais le Dieu d'Abraham et celui d'Escobar
Veillait : parmi des fûts, la terrasse d'un bar
M'offrit, asile sûr, un bitter salulaire
Et je me rappelai les temps du ministère,

Ma jeunesse effeuillée et mes amis vieillis.
Deux militaires en pantalons de treillis
Trottinaient sur le seuil avec un œil d'envie.
Alors — oh ! je m'en souviendrai toute ma vie ! —
Je commandai deux hocks et je les leur offris.
Ils burent. Puis, vantant les vertus des aulx frits
(Car le soldat français aime l'ail), le plus jeune,
Pâle, les yeux hagards — sortait-il d'un long jeûne ? —
Prit ma rosette rouge et l'avalait : l'effroi
Me ployait, mais je digérais un poulet froid
Et la digestion redoute la colère.
Le macaron s'était broyé sous la molaire
Du soldat et sa face était calme et ses dents
Blanches comme les plus blancs des vers décadents.
Et je parlai, tremblant, ne pouvant plus me taire :
« La consommation la plus élémentaire
Me semble un bock plutôt qu'une rosette : ainsi
Que votre teint le dit, vous êtes du Raincy.
Je connais le Raincy. Le Raincy, ville fruste,
Ne donna point naissance à l'infâme Locuste
Et les Aïssaouas ne sont pas du Raincy.
Lavoisier, Orfila, Léonard de Vinci,
Tous les empoisonneurs, les peintres et Madame
Gyp vous diront que la pourpre fait mal à l'âme

Et qu'il n'est rien d'aussi mauvais pour la santé.
Ah ! de quel noir démon êtes-vous donc hanté,
Jeune homme ! j'ai chanté vos amours, vos jacinthes,
Vos bouquets de deux sous et vos tristesses saintes,
Le mystère des promenades à Chatou,
Le frisson des cœurs sur les bateaux mouches, tout
Ce qu'on peut éprouver de rancœur et de fièvre
Quand on retrouve un de ses sonnets dans la Bièvre,
Et j'ai dit, les héros, aussi ; je les ai dits
Très haut, en un fracas de glaives et d'édits,
De siècles et de rouille éparse d'épopée :
Vous êtes du Raincy : je suis François Coppée ! »
Les deux individus, alors, du même pas
S'en furent : oh ! les jeunes gens ne m'aiment pas !
Je sens autour de moi leur haine qui se traîne,
Hagarde et torve, — et ça me fait bien de la peine !

II

Je rencontrai Bourget, boulevard de Clichy :
Les ondes de Vichy n'avaient point enrichi
Sa moustache, et ses yeux de ténèbre un peu lasse
S'usaient à suivre leur reflet parmi la glace

Éparse des marchands de vins et de rubans.
Des couples attendaient mollement sur des bancs
Le rayon de l'Amour ou de sa sœur la Grâce
Et des filles passaient avec des mains de châsse
Et des chatons très peu liturgiques d'anneaux.
Sur la place d'Anvers sans Belges, sans canaux,
Parmi les omnibus de la place Pigalle,
Des voyous, de lividité pontificale,
Nous offrirent en vain les nouvelles du soir.
Et des hanches, avec des langueurs d'encensoir
Ondulant à travers des ciels rauques, des hanches
Ne nous troublèrent pas, cependant qu'Arromanches
Par ses séductions captait Jules Renard,
Que Catulle évoquait vos parfums, myrrhe, nard,
Iris, thym, maréchale — et ton goût de verveine,
O lèvre de Cléopâtra, défunte reine !
Ou le cheval que Na Barrison enfourchait.
Et ma grave parole alla trouver Bourget :
« Je suis. Autour de moi glissent quelques sourires,
Et les temps ne sont plus des lacustres Elvires
Et les Elmires ont cherché d'autres destins.
Il paraît qu'aux toasts de ces étranges festins
Que s'offrent tous les jours les jeunes gens de trente-
Neuf ans, on tâchera de m'assurer la rente

De trois injures et de sept ricanements.
Peu m'importe. Je suis. Parmi les Allemands
Et les Groënlandais on lit *Pour la couronne*,
Et la *Grève des Forgerons* vibre et ronronne
Sous la tente des négus les plus abyssins.
Je suis. Individus de tout acabit, saints
Prêtres et les vendeurs des magasins du Louvre
Me lisent, et leur cœur divers, de par moi, s'ouvre
A des pensers de tolérance et de douceur.
Mallarmé, qui chanta les taches de rousseur
Et l'automne, n'a pas mes radieux dimanches
Où des barbussiements, des naïvetés franches
Défilent devant moi parmi des jeunes gens.
On m'aime. Ce sont tous enfants intelligents
De famille honorable et de ferveur discrète.
Enfin, je ne suis pas le monsieur qui s'embête.
J'élude le gêneur de Paris ou cubain :
« Vendredi ? c'est le jour où je suis suburbain ! »
Ou « Mercredi ? non : c'est le jour de mon dentiste. »
Philosophe, bénisseur, rêveur, artiste,
J'ai des sérénités et des félicités
Et des récitateurs et des bons mots cités... »
— « Au lieu de disputer bientôt sur notre éthique,
Regardons l'heure à cette horloge pneumatique,

Dit Bourget : il est tard et le fleuve est très loin
Qu'il nous faut traverser pour trouver notre coin
D'ombre et notre souffrance et cet obscur fantôme
D'amertume et d'horreur que nous aimons *at home*. »
Et vers les ponts branlants, tous deux, silencieux,
Nous descendîmes sous le lent essor des cieux
Et parmi la lenteur d'ombres de crépuscule.
Eh bien ! — vous me direz que c'est fort ridicule
Et que c'est bon pour les rapins adolescents,
Que les rêves de Paul étaient intéressants
Et que vous vous pâmez quand il est taciturne,
Que gentiment il me conduisait à ma turne,
Tout ce que vous voudrez enfin, — je ne sais pas ;
Pourquoi, de plus en plus, j'alentissais le pas ;
Puis, soudain, je plaquai Bourget peu mariolle,
Et, triomphant, je remontai vers Batignolle.....

L'AME DE J.-K. HUÏSMANS



L'AME DE JORIS-KARL HUÏSMANS

M. Joris-Karl Huysmans s'assit en face de son âme et la contempla face à face. Dans quoi la lui avait-on apportée ? Était-ce un calice ou une demi-pinte ? Et qui la lui avait portée ? Un archange ou un bar-man ? Et il ne se rappelait même pas si on lui avait dit : « Voilà, Monsieur », ou : « Voici, Pécheur. » Ah ! le ton du messager ! Timbre d'au-delà ou accent d'Outre-Manche ? Il ne savait pas, il savait seulement que son âme était là.

Et encore, était-ce son âme ?

Quelque chose de lourd, d'informe, de bouillonnant, avec un jet qui s'arrêtait en boursouffure écumante, [un suintement gras qui pouvait être de l'huile sainte et qui pouvait être autre chose,

avec des rides et des creux d'humilité et des valonnements de lassitude, et des plaies qui pouvaient être des plaies de prières et des plaies de clous consacrés, et des plaques qui pouvaient être des plaques de remords, et des taches de péchés qui voulaient rester pour être pleurés, et des brûlures de flamme mystique, des froncements de dégoût, d'horreur, et des fossés de fureur pieuse et des frissons de ferveur amère et des tons changeants, brouillés ici de bile humaine, là souriant d'extase et d'une extase méchante, bleus ici et d'un bleu souillé de ciel souillé, vert là et d'un vert sombre d'espoir sombre et vieux rose d'un rose de jeunesse lointaine et gris d'une candeur diverse et mauve d'un ancien violet archiépiscopal et sang de bœuf d'un ci-devant rouge cardinalice, c'était une âme grandiloquente et affaissée, d'une sérénité batailleuse et d'une laborieuse inquiétude, c'était une âme d'effort, d'effort vers le paradis et d'effort vers l'enfer, c'était une grosse âme tourmentée et débile, l'âme massive d'un matérialiste hésitant, l'âme nuancée d'un bedeau byzantin ou d'un ermite capripède. Et c'était aussi;

si on le voulait, une masse de n'importe quoi, — de n'importe quoi qui n'eût pas été léger, clair et souple.

I

Joris-Karl Huysmans contempla cette masse patiemment : ça avait, à travers le vase, des reflets et des fluences : il y brillait des larmes et des pierres liturgiques et des bandelettes chrétiennes s'y amincissaient, puis ça redevenait obscur comme le péché. Joris parla :

« C'est laid, dit-il, c'est sale et ça tient de la place, c'est glaireux, ça a des glandes et des goîtres, on croirait des abcès d'intestins et des tumeurs et des varices : c'est horrible, c'est bien mon âme. »

Il se tut un instant et jouit de son horreur.

Puis : « Est-ce horrible, dit-il ? Pourquoi ? Non, c'est drôle et ce n'est pas attirant. Et on voit bien cependant que c'est une brave âme triste, une âme pesante, mais c'est une âme sans vocation. Elle n'était pas née pour la vertu, et elle n'était

pas née non plus pour la faute. Pauvre âme qui as erré parmi le monde et parmi les mondes, qui as été ramasser partout, dans les fanges les plus parfumées et dans les fanges les plus simples, des répugnances et des dégoûts, pauvre âme qui t'es attardée, parmi l'odeur des gares, l'odeur des boudoirs et l'odeur des cabarets, à chercher l'odeur qui fait vomir, pauvre âme qui, parmi le vertige des cloches et le vertige des messes noires, as cherché le vertige qui fait le plus trembler, te voilà maintenant qui, molle et désireuse des pires soumissions devant Dieu, te cabres et qui retournes à tes vomissements, à tes vertiges et à tes dégoûts. Et je te plains, mon âme, quoique tu sois mon âme, je te plains en tes sursauts, en tes prostrations et en tes agenouillements, et je plains le pauvre homme qui est en moi, qui a souffert et qui souffre. »

Il savoura sa souffrance un moment, puis :

« La vérité, dit-il, c'est que mon âme est une âme avec des narines, des lèvres, une gorge et un ventre. Narines un peu insensibilisées par trop de senteurs, lèvres usées, gorge usée, palais perdu et ventre un peu vide.

Et c'est avec tout cela, avec tous ces restes qu'elle se rue en un appétit vers Dieu. Ah ! Dieu, chair fraîche que mes lèvres n'ont pas encore baisée, chair fraîche dont la fraîcheur ravivera, mes dents, troublera mon palais, mouillera ma gorge et donnera à mon ventre la plus rare indigestion ! Et que ce soit un éclair et une ivresse de tout mon être, qu'est-ce que ça peut faire aux gens ? »

Il réfléchit et s'attrista.

II

« Mais ça me fait, à moi. Être catholique et ne pouvoir offrir à Dieu que l'émoi de sa salive, de ses orteils et de son derme ! Se sentir pour cœur un muscle malade, racorni, fiévreux et toussotant, et ne pas se sentir d'âme ! Oui, mon âme, je la vois, elle est là et elle est toute gonflée, énorme, eh bien ! je ne sais pas si elle existe, si ce n'est pas une chose toute physique, si ce n'est pas tout simplement un amas d'ulcères et d'ulcères modestes. Âme venue sur le tard, âme jaillie de mes malaises, de mes aigreurs, de mes vomissements. Agglomé-

ration de mes désillusions, de mes désespérances et de mes écœurements. Et combien factice, mon âme ! combien factices, mes écœurements et mon dégoût ! Mon malheur, c'est de ne pouvoir ni me détester ni me cracher. Je me sens trop évidemment un brave homme. Quand il me faut de la boue, il me faut aller la trouver très loin de chez moi, loin de la rue de Sèvres, à cette douteuse Bièvre — et, quand je veux de la foi, il me faut aller la trouver à Saint-Sulpice. Ce n'est pas loin de chez moi, mais, tout de même, je demeure plus près du *Bon Marché* que de Saint-Sulpice et de Saint-Germain-des-Prés. Et il y a entre nous tant de tramways à traction électrique et tant de bureaux téléphoniques ! Non, je ne puis pas me détester et si j'ai pour moi de l'admiration, ce n'est qu'une admiration laborieuse et pénible. Je n'ai pas assez vécu en dehors de moi et je n'ai pas assez vécu en moi. Je crois bien que je n'ai jamais été plus loin que l'épiderme des autres et que mon épiderme. Et mon âme m'est aussi étrangère que l'âme de mes contemporains et que l'âme des gens d'antan. Et pourtant je me suis promené, j'ai

fait effort pour me promener dans les temps, dans l'espace et dans mes pires dédales intimes que, au besoin, j'inventerais. J'ai été et je suis le touriste taciturne et mélancolique qui ne s'ennuie pas tout à fait et qui voudrait bien s'ennuyer et qui voudrait bien s'amuser aussi, mâchant des mots du guide Joanne et tâchant à s'enthousiasmer dessus et à trouver autre chose, par eux, pour s'amuser mieux ou pour s'embêter plus. Et j'ai balancé en moi un éternel mal de mer à vide et hésitant. »

Il le balançâ et reprit :

III

« Au fond, j'aurais bien pu rester chez moi ou à mon bureau. Je n'y aurais pas été plus malheureux qu'ailleurs, mon âme y aurait été aussi trouble et aussi pauvre, mais c'était trop bête d'avoir le mal de mer sans voir la mer. J'allai la chercher. Je fis des voyages à travers les tableaux et les mystères. Il me fallait des notes et des impressions et des causes à mettre sur mon mal de mer. Et c'est là toute mon histoire.

Je n'avais pas de dispositions. Je n'étais pas fatal. C'étaient là vertus dont il me fallait profiter. J'en profitai. Ma mauvaise humeur s'aventura à travers des parfums, des étrangetés et des misères d'estomac. Ce n'était pas le rêve et le « ailleurs » de Baudelaire. Et j'allais, maussade et précis, parmi ces choses. Des enthousiasmes de ci, de là, mais des enthousiasmes un peu truqués, documentés d'ailleurs et de belle tenue, enthousiasmes dosés, progressifs, mathématiques, ne s'échevelant que suivant les règles et les proportions, après descriptions et exposés des motifs. Et des paradoxes un peu ennuyés, soutenus : c'était beau. Je n'étais pas un révolté : irrésolu et d'un mécontentement nomade et ce mal de mer s'adaptant à tout, se rythmant sur tout, je pouvais aller où je voulais et toujours avec le même bonheur, le même ton, la même grimace s'alanguissant et se perpétuant. »

Il regarda son âme d'un air hargneux, il la fixa et sembla la palper, la renifler, la peser en silence ; puis il continua :

IV

« Ah ! cette âme ! penser qu'elle resta même à travers tant de spectacles, tant d'hésitations, tant de désirs. Elle ne devint ni plus pâle, ni plus crevassée, ni plus légère. Et, en les endroits les plus divers, elle ne s'est pas guérie et elle n'est pas devenue plus malade. Elle n'a changé ni de couleur, ni d'odeur parmi toutes les harmonies de parfums, parmi tous les mélanges d'essences et d'alcools, parmi tous les tableaux et tous les encens, parmi les plus noires magies et les plus intimes sanctuaires : rien n'a mordu sur elle, ni la messe noire, ni la messe de la Trappe, rien ne l'a vieillie, rien ne l'a rajeunie : elle reste grognonne et de teinte indécise et elle attend. Ah ! j'ai épuisé maintenant toutes les étapes, j'ai été partout où les hommes peuvent chercher des sensations, des idées, des larmes et des élans, j'ai été au fond des pires gouffres et j'ai tâché à m'envoler sur les cloches et à peindre les anges — et j'ai été partout sans émotion. *Ésotérique et vulgarisateur*, j'ai

fait des variations sur Gilles de Rais après que Hennique eut fait les mêmes variations sur le duc de Beaufort et sur d'autres évocations, et j'ai entr'ouvert pesamment la porte du Mystère et, derrière moi, des gens sont venus qui, sans entrer, ont vendu le Mystère en des bazars à treize à peine neufs, j'ai rendu accessible à tous la simonie, le sacrilège, l'hérésie — et ça ne m'a pas amusé. J'ai offert le comte de Montesquiou à la curiosité des masses, j'ai chanté l'essence de bergamottes et les viandes cuites au four — et ça ne m'a pas amusé. J'ai inventé une façon de voir et dire les choses que d'autres après moi ont sottement exploitée, j'ai inventé Wisthler en une orthographe qui n'a pas prévalu — et ça ne m'a pas amusé. J'ai été à la Trappe, j'en ai rapporté les impressions du *Désespéré* de Léon Bloy — et ça ne m'a pas amusé, j'ai inventé une manière d'avoir mal à l'estomac et la manière de s'en servir ; j'ai fait les pires combinaisons de dyspepsie et de foi, d'art et de dysenterie, tout ça avec la même impassibilité, le même souci monotone de composition et d'écriture, et mon âme n'a pas bronché. J'aurai été

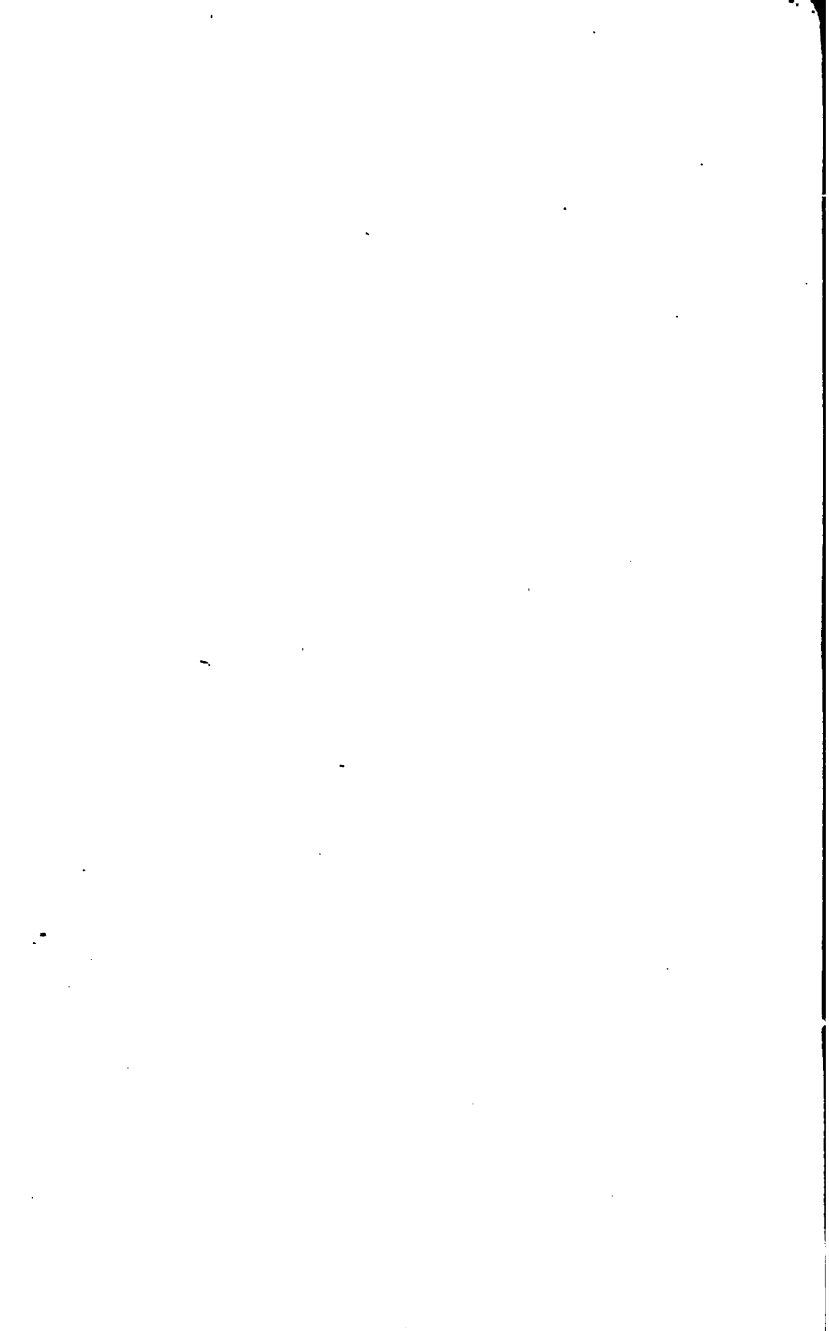
celui des gens de ce temps qui aura eu le plus d'influence sur ceux de ce temps et les disciples les plus attentifs et les plus directs, j'aurai créé des passions nouvelles, des maladies nouvelles, une nouvelle esthétique et un nouvel ennui ; j'aurai eu les évolutions les plus intéressantes, les plus poignantes désillusions, les plus heureuses audaces, j'aurai été celui qui sait tout mettre en valeur, qui sait donner le ton, qui sait peindre, qui sait sentir, j'aurai dressé le plus parfait répertoire, le plus copieux catalogue d'inquiétudes, d'hésitations, de tentatives et de dégoûts, j'aurai été démon, ange et homme — sans m'en apercevoir. Et je me serai à peine aperçu que j'étais un pauvre homme et que j'avais une pauvre âme. Et, en résumé, j'ai promené des dons de style et une humeur âpre à travers des spectacles et des questions pour qui je n'étais pas fait du tout. Mais de quoi me serais-je occupé si je ne m'étais pas occupé de ça ? Et mon âme n'était pas faite pour cette vie. Mais pour qui mon âme était-elle faite et pour quelle vie étais-je fait ? »

Après cette ratiocination, le visage de J.-K. Huys-

mans gardait les plis de toujours. Il n'était ni plus ni moins amer, ni plus mécontent, ni plus radieux. Et les tableaux, les Vierges et la brocante d'alentour n'avaient pas plus de grâce et pas plus de méchanceté.

Et J.-K. Huysmans promit à son âme de nouvelles promenades, de nouveaux paysages et de nouveaux avatars, puis, maugréant et éternel, se reprit à considérer son âme.

PAUL HERVIEU ET SON IMAGE



M. PAUL HERVIEU ET SON IMAGE

Avec rage, comme si elle venait d'être blessée par une pierre anarchiste, la glace d'une devanture jeta dans les yeux de M. Paul Hervieu l'image de M. Paul Hervieu — qui, doucement, accepta cette image. Il passait, un chapeau léger légèrement incliné sur ses paupières, et de démarche un peu molle. Mais l'image reparut, plus agressive. C'était une boutique pour gens du monde, naturellement, chocolats, éventails, fleurs ou parapluies. M. Paul Hervieu sentit que la glace et l'image étaient hostiles. Il les jugea :

« J'ai l'air d'un voyou, » dit-il.

Il avait, à la vérité, la distinction assez spéciale

d'un capitaine d'infanterie de marine, décoré jeune, dont les moustaches s'amincirent et pâlirent et dont les yeux se décolorèrent sous le soleil du Soudan, et à qui la solitude parmi les déserts et la fièvre en des ambulances enseignèrent le désenchantement, la mansuétude et la philosophie. Le veston flottait et le nez s'affilait sous l'ombre du chapeau, des dents se devinaient sous la moustache, et c'était pour humilier l'image que M. Hervieu avait dit : « J'ai l'air d'un voyou. » Mais, comme l'image suivait, lente en des glaces sans fin, M. Hervieu s'obstina dans son propos. Il le répéta d'une voix ténue qui offrait aux vents toutes les syllabes comme les pétales d'une pauvre fleur et, lorsqu'il eut dit, sa bouche se trouva vide et son cœur fut délivré de cette plaisanterie. Mais, fidèle, l'image suivait. M. Hervieu lui devint plus tendre et sourit.

« Je ressemble, murmura-t-il, à un gamin qui tâche à ne pas rire et qui s'amuse de réussir et de paraître grave et qui va, arrêtant ses cabrioles et ses gambades et les ramenant à des pas austères et à des gestes corrects, muant — au moment le

plus strict — ses grimaces en demi-approbations et demi-salutations, qui traduit les outrances en demi-teintes. Et je suis un fumiste qui joue et qui se joue la comédie, qui se déguise en philosophe et qui est un grand philosophe parce qu'il n'est philosophe que par boutades, je suis un fantaisiste qui est le plus exact observateur parce qu'il se contraint, malgré toutes ses révoltes, à observer, et je suis âpre parce que j'aiguise, par farce, mon âme douce et un peu veule. Et je suis le peintre du monde et de l'époque le plus profond, le plus cruel, le plus qualifié parce que je n'étais pas né pour être de l'époque, « du monde » et pour être peintre : j'aurais été — mais je ne m'en doutais pas en mon adolescence — un parfait diplomate, j'aurais été aussi un excellent général, tout simplement parce que ces fonctions étaient celles pour lesquelles je n'étais pas fait : mon secret aurait été, comme il est, de faire effort et de railler discrètement mes efforts et de m'enivrer en dedans de l'ironie des choses et de ma victoire sur les choses. »

I

Il rencontra encore sa fidèle image et se planta devant elle, en veine de combativité et de sincérité. Il la toisa et la détailla d'un œil de pitié, se complut à sa maigreur, fit saillir ses arêtes un peu vives, ses cassures et ses angles qu'il n'arrondissait pas, qu'il n'harmonisait pas, se dressa et élargit son sourire.

Il se révéla presque élastique, presque désossé et presque voltaïque et d'une aérostatique inconsistance.

« C'est bien cela, dit-il. J'aurais dû être pître, et humblement, sur des tréteaux, en poète, inventer les bouffonneries les plus étranges, les plus gratuites, les plus lointaines, toutes d'imagination et de rêverie, des bouffonneries shakspeariennes, tissées d'azur et de grossièreté extra-terrestre.

Mais j'aurais dû être pître au temps où l'on pouvait être vraiment, honorablement et sincèrement pître sans arrière-pensée, sans ambitions bourgeoises, pître dans la vie privée comme dans

la vie publique et laisser trainer sur toutes les contingences, sur la foule et sur soi la même fantaisie et le même dédain, où l'on pouvait faire en tout bien, tout honneur, la cour à Madame la Lune et à Mesdemoiselles les Étoiles.

Temps méchant, temps froid, temps gris, notre temps n'était pas ce temps. De plus Nicolet était mort et le clown de Banville aussi, et par comble de malheur j'avais des rentes : je ne pensais pas à ma vocation. Ma fantaisie dut sommeiller parmi des classiques et des livres de droit : j'eus toutefois la chance d'avoir, pour encadrer et féconder mon enfance et ma fantaisie, cette admirable fin du second empire, son admirable esprit, son sourire exquis, fuyant, divers, infini, si las et si triste ; oh ! les beaux livres que je lus à mes dix ans, les livres de Comerson, de Touchatout, de Scholl, que sais-je ? et je ne sais pas même si je les lus, mais quelle influence ils ont sur moi ! et combien reste autour de moi l'atmosphère de 1868 et de 1869, toute de chaleur, mais de chaleur de bon ton et de vapeurs et d'une légèreté si continue et si drue qu'elle devient entêtante — et lourde. Oui, j'ai gardé une

âme « second empire », et il ne faut qu'un peu de goût et de bonnes « mauvaises lectures » et une grâce facile pour faire de cette âme une âme « dix-huitième siècle ». Qu'on demande plutôt à Tarsul ! »

II

Le sourire de l'image était le sourire d'un philosophe indulgent et un peu mélancolique. M. Paul Hervieu l'aima et, non sans fierté, se rappela le sourire de ses débuts et ses débuts : « Ah ! dit-il, je n'étais pas arrivé alors à me vaincre comme aujourd'hui. En vain je m'imposais des thèmes : « Malbrouck s'en va-t'en guerre », ou la vie de Diogène ; en vain je conduisais, pour l'assagir, ma fantaisie à des spectacles, chez des empailleurs ou au Conseil municipal, à des crises ministérielles ou au bal de l'Opéra, pfft!... elle fusait, planait et flottait sur les gens et les choses, dansait autour, au lieu de les enserrer, s'amusant à des échos, à des reflets, un peu ennuyée d'avoir à s'exercer non

pas même *sur* ces objets, mais à l'occasion de ces objets, et elle virait, montait, tournoyait, s'envolait, un peu mièvre, mais si franche ! Et c'étaient des calembours trop heureux : « Le jeu n'en vaut pas la *Channel* (Tunnel Company) », à propos du tunnel de la Manche ; et c'était cette fameuse description du tramway et le célèbre portrait du bandagiste.

Et c'était de la jolie et de la moins insupportable sentimentalité.

Ça charmait les vieux, ça charmait les jeunes ; il n'y a que moi que ça ne charmait pas. Je menai ma fantaisie dans le monde : il ne s'agissait plus d'être le gamin qui regarde, qui s'ébahit et qui raille, qui gambade autour des sottises et des ridicules : on avait — déjà — Bob et Gyp. Il s'agissait seulement de mettre ma fantaisie en pénitence et, ensuite, de déchiffrer les âmes les plus indéchiffrables, d'aller au fond des secrets les plus obscurs et des pires mystères, pour faire la nique et des niches à cette fantaisie, tout simplement. Ah ! elle voulait aller le long des mers, sur les mers et au bord du ciel comme la fantaisie de Renan et de France, se divertir aux contes de Per-

rault et aux contes de fées de Robert de Bonnières : pauvre petite ! il lui fallut rentrer ses ailes de papillon et prendre l'habit de George Brummel. Et des éventails frémirent dont j'avais scruté la fièvre, et rien ne m'échappa des intrigues les plus ténébreuses et des passions les plus ténues. Car, si je n'étais pas né pour être du monde, j'étais né du moins dans le monde et j'en avais la pratique et l'habitude : ça me préserva des étonnements devant tel geste et tel pantalon, du snobisme et de l'émoi des pauvres hommes de lettres qui, par grâce d'état et d'état-civil, tremblent plus lorsqu'ils pénètrent dans le salon du baron de X... que lorsqu'ils visitent, à Jérusalem, le tombeau du Christ — car le Christ, comme le savent Loti et Bourget, ne fut pas du Jockey-Club. — Et puis je me complaisais à ce jeu délicieux de ne pas s'amuser, je faisais pièce à ma fantaisie qui se vengeait en aiguisant mon regard et qui, prenant galamment son parti de sa défaite, exagérait ma gravité. De plus, comme je n'aimais pas cette époque et comme je regrettais sans trop me l'avouer le XVIII^e siècle et le deuxième empire, j'observai cette

époque et ce monde avec plus d'acuité : ma fantaisie, en son loisir, les compara au temps et au monde de Laclos, à ceux de Meilhac et à ceux des contes de fées — et ça ne les rendit pas plus beaux. Ce furent donc des nouvelles et des romans d'une piquante robustesse et d'une finesse solide, d'une sobre saveur et d'un charme divers, et je le dis non pour me vanter, non pas même parce que c'est la vérité, mais pour faire entendre raison à cette image silencieuse qui me suit avec de mauvais desseins. »

III

Il imagina alors que cette image était le reflet d'une partie de son être, de sa fantaisie, de sa sensibilité, de sa rêverie — et il lui devint très doux : « Ah ! ma chère amie, dit-il, nous avons passé de bonnes heures ensemble. Lustres éteints et le coupé dans la remise et les invités seuls avec leurs soucis et leur néant, nous avons ri tous deux des coupés, des lustres et des invités. Et je n'ai jamais été méchant avec toi : quand je te contenais,

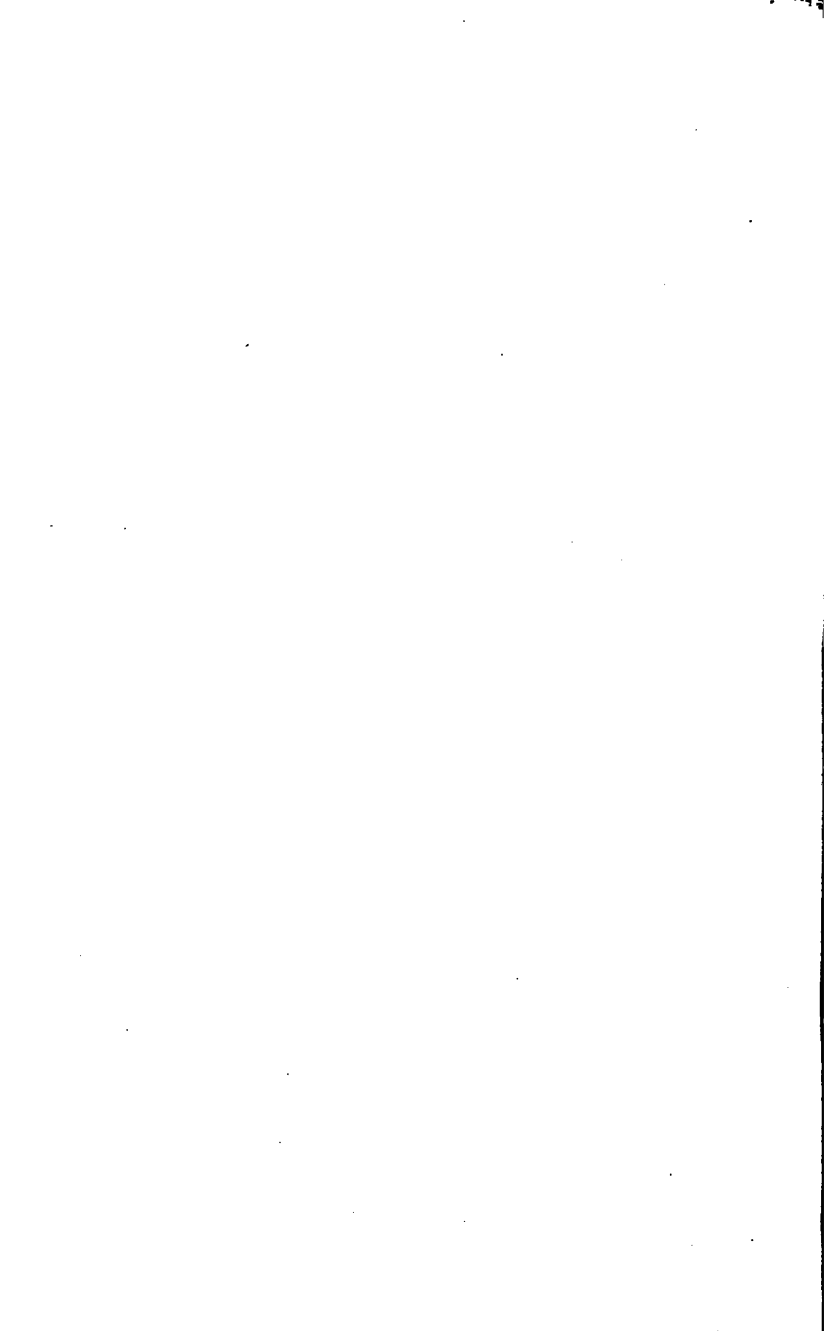
quand je t'arrêtais en ton essor, c'était une farce et une farce qui t'amusait autant que moi — et c'était encore de la fantaisie ! Nous avons toujours été camarades, collaborateurs et complices : tu me fus secourable, tu me fus la plus sévère des Muses et le plus souriant des professeurs. Et nous eûmes les joies les plus rares : ah ! le temps où nous composâmes cette équation, ce paradoxe d'équilibre, ce jeu de bascule (de précision) que sont *les Tenailles* ! Tu m'épargnas les fadeurs et les jolinesses qui auraient affaibli et ruiné ma pièce et, par amour du tour de force, tu en fis cette chose d'émotion si lointaine, si serrée et d'une telle angoisse ! tu lui donnas cette apparence de sécheresse et d'ardeur glacée.

Ah ! ma fantaisie, ma fantaisie ! je te laisse, par contre, glisser, sinueuse et harmonieuse, en mes pages, et te varier parmi mes études et mes nouvelles, parmi mes réflexions et mes portraits. N'est-ce pas toi qui, aujourd'hui, emplis — oh ! discrète ! — mon *Petit Duc*, mes *Figures falotes* et *Figures sombres* ?

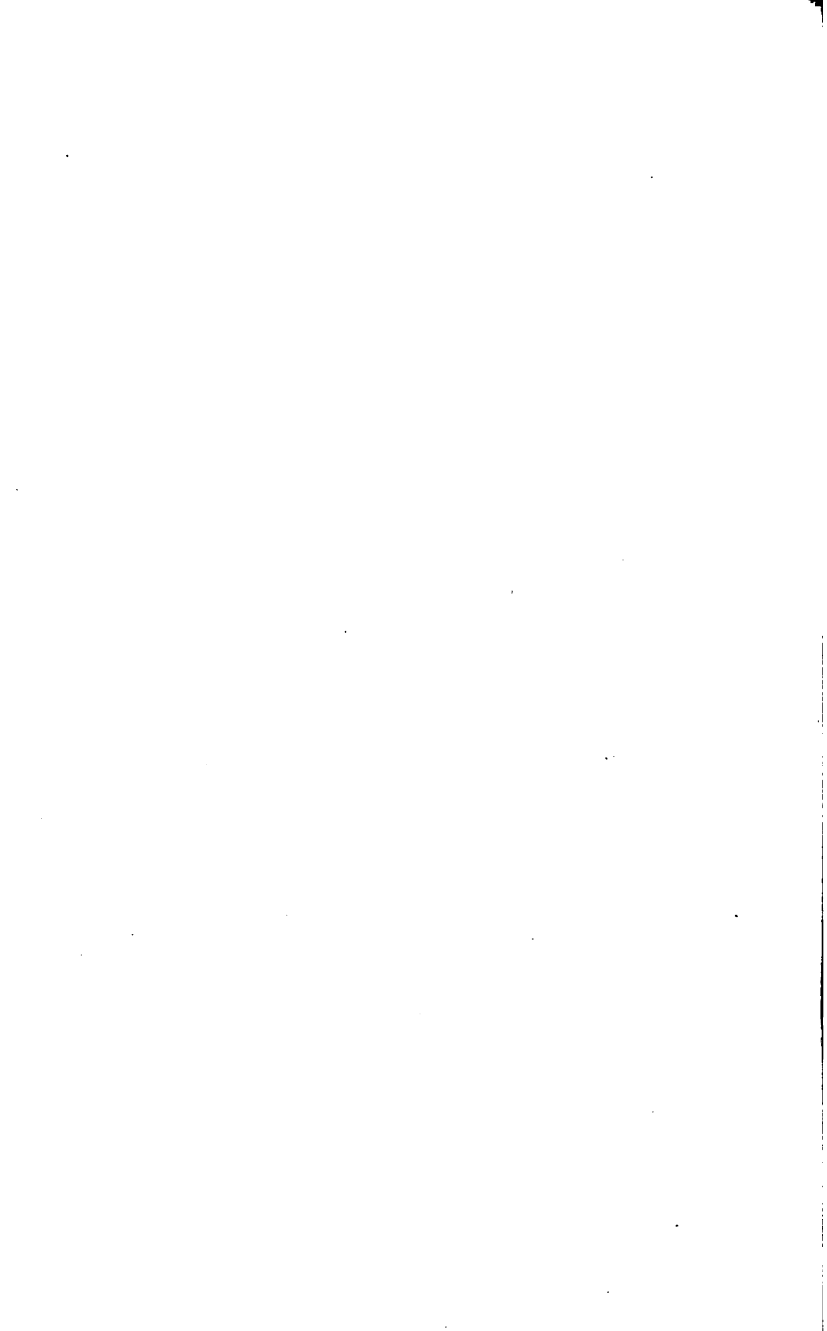
Ah ! fantaisie ! tu es tout moi-même. Et c'est

pour cela, parce que je suis tout fantaisie que ma volupté sera si profonde lorsque je ne me sentirai plus fantaisiste, lorsque je serai grave, très grave, toute gravité aux yeux du monde et à mes yeux. »

Et, ayant dit, avec complaisance, sans trop attendre ce jour, M. Paul Hervieu sourit à son image.



ÉLOI



LE CHAPITRE DE JULES RENARD

ÉLOI

A Léon Blum.

I

Vais-je lui dire qu'il a du talent? Et a-t-il du talent? Oui, mais ce n'est pas la question. L'important, c'est de lui dire qu'il a du talent. Comment ferai-je? Il va sourire, il me dira doucement: « Oui, oui, et parlons d'autre chose. » Il faut pourtant se décider. Je me décide. J'irai vers lui et, poliment, négligemment, comme on offre des cigarettes, je lui offrirai du talent. « Vous avez bien du talent. » C'est trop: il m'arrête, n'est-ce pas? et ses lèvres s'ouvrent, les dents un peu serrées sur

ma sottise qu'il casse et qu'il mâche? Non. Il a entendu, il a écouté et il écoute, il attend. Est-ce que, de moi, il souffrirait un discours? Maintenant il exige des mots. Il les a. Ils montent autour de lui, et le caressent: c'est embarrassé, c'est lourd: il s'en contente. Et bientôt il fait plus: il me cueille, m'enlève, ne me lâche que lorsqu'il s'est accoté à la cheminée, dans une pose pas si différente de la pose de Chateaubriand. Et il m'écoute toujours. Je cherche de l'ironie en ses yeux, mais il est sincère: il ne prétend pas me faire marcher. Même il se sent pour moi de l'estime et il ne me dira pas que j'ai du talent. Il garde ça pour les gens qu'il méprise. Et je trouve des louanges éperdues et — Dieu me pardonne — des épithètes. Le supplice ne finit pas: il me semblera tout à l'heure que je suis retranché du monde. Derrière mon dos glissent des robes, des rires et des rafraîchissements. Et je reste là, devant cette idole muette, avec des éloges qui halettent, qui tremblent et qui suent.

Éloi ne se fatigue pas, jouit, écoute, écoute, écoute.

Et quand je me tais enfin, à bout de forces, il faut que je balance mon claque comme un encensoir.

II

On étouffe dans cette salle de rédaction : pour rafraîchir l'air, il n'y a que des scandales, des complots et des calomnies. Et l'on s'embête : il n'y a là que des auteurs gais. Mais voici Éloi : nous allons rire.

Nous nous préparons déjà : nous nous tenons la bouche de côté, sèche, pour avaler quelque chose ou quelqu'un — en travers. Il vient, il serre des mains, accepte de nos nouvelles et, sans phrases, sans un mot, tout entier, il s'offre.

Nous béons : il va parler. Non, il ne parle pas.

Il aiguise notre impatience à sa froideur et à son mutisme. Aidons-le. Poussons-le. Arrachons-lui un chef-d'œuvre.

« Vous avez une bien belle chemise. »

Ça, c'est envoyé : il ne peut pas se dérober : la chemise ! que ne nous dira-t-il pas sur la chemise ?

Et plus nous imaginons de fantaisie, de rosserie, de sagacité et de poésie, plus nous imaginons que ça sera plus poétique, plus sagace, plus fantaisiste et plus rosse.

Ça sera *définitif*.

Mais ne faisons plus d'efforts : Éloi parle. « Oui, fait-il. Je les achète au *Bon Marché*. Je les fais faire. » Et il continue : c'est lui maintenant qui fait des efforts et quels efforts ! et il réussit : il cause comme tout le monde, aussi bêtement que tout le monde. Quel homme !

Et une ride verrouille son front, sa pomme d'Adam se promène, saute en sa gorge, comme une boule sur un jet d'eau : c'est la fantaisie qui voudrait sortir.

Mais Éloi ne veut pas : qu'est-ce qui lui resterait après, à lui ?

Et c'est une conversation sur la vélocipédie militaire, sur le temps, sur les chapeaux. Mais il n'est plus maître de lui : il va être intéressant, il va être drôle, il va être génial, et sa verve va s'épandre sur nous. Pas de ça ! Bonsoir !

Et, résolument, héroïque, comme vous partiriez

vous-même ou comme je partirais, Éloi va partir ; il part ; il est parti.

III

« Je ne puis pas, dit Éloi, souffrir l'écriture de Léon Abel. C'est plein d'épithètes : ça n'a ni nerfs, ni muscles, ni moelle : chaque substantif arrive avec son adjectif qui le tient, qui le tire, qui le prend par la gorge, qui l'étrangle, et ça fait des phrases qui ne finissent pas, qui s'allongent comme de la pâte de guimauve, qui montent, qui descendent, qui font le plongeon et qui se mouillent. Et la précision ? on n'y pense pas, c'est bon pour les chiens. Et la langue, n'est-ce pas ? Abel la donne au chat. »

— « Vous n'aimez pas Abel », fait quelqu'un.

Un silence.

Éloi fait attendre sa réponse, juste le temps qu'il faut pour la faire désirer et pour se laisser venir de l'héroïsme. Puis, héroïque : « Je serai franc, dit-il. Non je ne l'aime pas. » Il donne des raisons, reçoit en pleine poitrine des raisons con-

traîres, essaie des moues, hoche la tête à petits coups prudents et, au moment où il a fait bien sentir, où il sent bien qu'il déteste Abel, voici — vous l'auriez parié — Abel qui vient lui-même, la moustache au vent, l'œil clair d'éther, le chapeau en coquetterie, comme s'il avait le mal de mer. Abel a des sourires, de petits rires et de petits cris pour tout le monde et, quand il a fini de déballer et d'essaimer sa courtoisie, c'est un silence. Nous faisons tout pour rendre ce silence gêné : nous regardons le sol comme pour en faire sortir le démon de discorde, nous faisons monter en en notre gorge de petits hem ! hem ! qui s'enrouent — trois mesures pour rien, — qui cherchent de la fermeté, du courage, des appels du pied. Abel s'étonne, agite son chapeau, se secoue dans cette atmosphère d'enterrement et de combat de coqs, roule des yeux de jeune chat, puis, après avoir flairé une piste, s'avance sur Éloi qui s'y attendait. « Ah ! s'extasie-t-il, vous publiez ces temps de choses merveilleuses, délicieuses, exquisés ! »

Il détaille et Éloi tourne vers nous son œil qui serait un œil de lynx, s'il n'était un œil de taupe.

« Hein ! semble-t-il dire, avais-je pas raison ! N'est-ce pas là de l'adjectif ? »

Mais les épithètes s'obstinent.

Éloi fronce et pince son nez, hermétise sa bouche, serre les oreilles pour que ces épithètes n'entrent pas en lui, ne le charment pas, ne le troublent pas.

Il faut pourtant donner un reçu.

Loyalement, Éloi le donne. « Oui », fait-il, simple.

C'est un « Oui » qui est un « Ouais » et, plus strictement, un « *Ouais... quelque sot...* »

C'est cela : il joue du Molière. Tout à l'heure, il fera sa Célimène et offrira à la galerie le plaisir — escompté — de l'entendre louer ce qu'il a déchiré.

Ça, non ! Il n'est pas Célimène, il est Éloi. Et il ne joue pas les classiques, il ne se joue même pas lui-même.

Maintenant Léon Abel s'impatiente, son sourire se glace, devient un sourire byzantin, biseauté, et son chapeau s'élançe, cavalcade, retombe pour rappeler à Éloi qu'il y a quelque part, sous un

bandeau lourd, un crâne bouillonnant d'où jaillirent, frémissantes, des phrases, des créatures, des hallucinations — et des idées.

Mais Éloi a les pieds nickelés. Éloi nous contemple d'un œil calme qui triomphe — en dedans : il n'a pas loué Abel et il ne le louera pas et — il en est sûr — il ne lui dira même pas : « Eh bien ! moi, je n'aime pas du tout ce que vous faites, etc. » Il est un homme supérieur : il se taira et il aura un mutisme pas étudié, sans intention blessante, sans intention : il se taira — comme il parlerait.

Il se tait.

Abel s'obstine.

Éloi s'obstine.

Nous faisons notre deuil de la petite scène. Éloi, en une sérénité, tire sa montre et tire sa révérence et se tire des pieds, en les traînant un peu par coquetterie.

Abel reste là, piaffe, rit, de plus en plus amical avec les amis que nous sommes, et nous lui en voulons de n'avoir pas eu le scandale auquel nous avons droit, et il se dit et nous nous

disons qu'on ne le reverra plus dans cette boîte où Éloi a su se payer un triomphe, dans les prix doux, au-dessous du cours. Et nous ne pouvons plus lui affirmer avec force qu'il a du talent, notre effort s'est usé tout à l'heure contre Éloi, et Dieu sait si c'était le moment d'être généreux et d'être sincères ! — ce pauvre Abel n'était pas là !

I V

C'est sale, mais ça ne tient pas de place. Ça s'emporte en voyage, aux champs, à la mer. Ce sont les mesquineries de la vague, les taches du soleil, l'étroitesse du geste du semeur, les ridicules de la lune et l'infini aperçu par le petit bout de la lorgnette. C'est l'inventaire de ce que Poil trouve dans son nez, dans ses oreilles, dans ses fesses, au petit bonheur, patiemment, avec un génie d'explorateur que l'Érythrée nous enviera. Et c'est aussi ce qu'il trouve dans son âme, en la vidant — dans quoi ? à petits coups, à petits hoquets, à petites nausées, à petites aspirations de pompe qui ne se foule pas, à petites aspirations d'azur. C'est une dragueuse,

c'est une boîte à ordures, c'est un fumier méticuleux, grêle, tout de perles, car ce n'est pas le fumier d'Ennius : c'est le fumier d'Éloi. Et ça chatouille, ça râcle la gorge, ça râcle les entrailles. Et ça se lit très bien — aux cabinets.

Mais quoi ? Ça reste ? j'en ai de petits morceaux qui me collent aux dents, qui me collent au cœur, qui me collent à la gorge, qui me collent aux yeux ? Oh ! oh ! j'en emporte, je l'emporte en mes méditations, en mes observations, en mes songes !

C'est donc bien ? c'est donc un chef-d'œuvre ?

On en parle, on y pense, on le cote à la Bourse et ça monte à la cote ? C'est mal : je trouvais ça charmant, je m'en grisais et voilà que je ne puis plus l'aimer, que je ne puis plus le supporter : ça tient de la place !

V

Au loin, c'est la Méditerranée, belle à persuader M. Rebell d'y mourir, et, si vous voulez, c'est le plus bleu des lacs d'Italie et, si ça vous gêne, ce n'est rien du tout.

Mais je tiens au ciel : immense comme tes yeux, ma chère, et large comme mon front de penseur et souriant et grave, et plissé de rose comme une bouche qui embrasse et d'un azur qui s'amollit et qui caresse, enfin le ciel le plus noble, le plus loyal et le plus consciencieux qui soit. Et des nuages qui se joueraient seulement pour nuancer la gravité du ciel et lui piquer des mouches et du blanc, sans menaces, des nuages galants, jolis comme des soubrettes, des nuages Watteau.

Et quel paysage !

Des arbres si hauts, si moussus, si empanachés de feuillages et si pensifs, que les oiseaux n'osent y risquer leur fantaisie et leurs crissements, des herbes et des fleurs d'harmonie. Des papillons tracent dans les airs d'immatérielles arabesques, et ce sont des papillons recueillis, qui sont des signatures de Whistler ou des âmes de vierges d'Athènes et des vierges de Burne Jones. C'est un paysage de mélancolie et de rêverie, qui permettrait du génie à M. Saint-Georges de Bouhélier, et l'on sent qu'il y court des soupirs et des âmes ; on y réciterait du Théocrite sans en savoir,

ou du Lamartine ; on y évoquerait pour pas cher l'âme de Virgile et l'âme d'André de Chénier.

Mais Éloi ne perd pas son temps à vouloir des Elohims et des Eloas, et, puisqu'il faut absolument évoquer (ohé ! ohé !) quelque chose, il évoque, il rauque,

l'âme de feu J.-J. Grandville qui imposa des pantalons aux éléphants, des guimpes aux roses et des tabliers aux vaches.

VI

Un œil qui bouge à peine, qui ne se précipite pas sur les êtres et les objets, mais qui les attire à lui, lentement et qui, comme l'œil d'un aveugle d'hier, nie la distance et le relief et fait des choses ce qu'il veut, un œil glacé, pénible, à peine ouvert et pas assez ouvert : œil de crapaud, œil de vautour.

Des oreilles qui se dressent, pointues, et qui s'écartent, des oreilles insidieuses, pointilleuses comme une balance de précision, qui ne négligent pas les lapsus et les intentions : oreilles de tyran

que Denys oublia dans son mur et que Lafontaine cacha dans des oreilles de lièvre. Quelque chose de glacé et de morne, une bouche qui abrite ses coins sous des poils qui remuent comme des moustaches de cochon d'Inde ou de sauterelle et tout à coup une ombre qui court sur les joues et s'y joue comme du soleil sur une feuille de vigne : c'est de la poésie qui vient ; une ligne qui se brise sur le front comme une ligne dans l'eau, c'est une pensée qui marche ; un geste, et c'est du style ; une paupière qui se ferme, et c'est de la bonté.

Et c'est à la fois tout cela et rien de cela : ce n'est pas un vautour, ce n'est pas un aveugle, ce n'est pas un crapaud, ce n'est pas Denys, ce n'est pas une sauterelle, ce n'est pas un poète, ce n'est pas un philosophe, ce n'est pas un écrivain : c'est Éloi.

VII

Éloi appelle ses enfants.

« Approchez, mes enfants, dit-il. Je suis votre père, et je suis Éloi. Je donne à manger à vos

poules et à vos poupées et je vous empêche de ronger vos ongles et j'empêche les gens de danser en rond, et à coups d'ongles, je jongle avec leur foie et je le ronge. Vous m'aimez bien et je vous aime bien et je suis un bon père de famille, mais ce n'est pas le père de famille qu'apprécie Sarah Bernhardt, qu'estiment les confrères et que rétribuent les directeurs de journaux. Et si la gloire me vient visiter, avec des politesses, et reste chez moi comme une vieille tante de province, ce n'est pas parce que, sans parler et sans en penser moins, j'ai serré la main d'un moissonneur ou parce que, dans ma main, du geste dont on tend des clous à un tapissier ou un écrin à sa maîtresse, j'ai offert quelque nourriture au bec inquiet d'une oie. Et je suis bon, je suis un brave homme, mais c'est là une chose que je n'avoue qu'entre dix et onze, quand je suis seul, ma page finie, et quand, l'aveu entendu, lourdement je puis dormir dessus. Allons, embrassez-moi, mes enfants, et je vous embrasserai et n'en parlons plus. Car, n'est-ce pas ? comment pourrais-je souffrir d'avoir le cœur débordant, tel un marais, à petits coups, à petites

lèches de baves, de vertu, d'héroïsme, de lyrisme, de générosité et d'amour comme celui peut-être qui ne sut pas peindre un semeur ou comme — que Dieu ait pitié de mon âme ! — ce vieux misérable de Coppée ?

VIII

Éloi admire Victor Hugo.

Vraiment.

Et il l'aime.

Et il le lit.

Il ouvre le livre avec un respect, avec une terreur — en tremblant. Et les vers se précipitent, jaillissent, glougloutent. Éloi s'en pâme et s'en gargarise et s'en nettoie. Les images volent autour de lui et s'écartèlent et craquent et des ors éclatent et des cathédrales bondissent : c'est comme s'il recevait un coup de poing sur l'œil. Et c'est un accès : le magique vomitif avalé, il pourra en termes adéquats peindre un parapluie et un asticot. Et il a de la reconnaissance pour son médicament. Il le vante volontiers avec des hoche-

ments de tête et des froissements de moustaches. On l'écoute. On admire avec lui, mais avec moins de gestes rentrés et avec un moindre éploi d'ailes intimes.

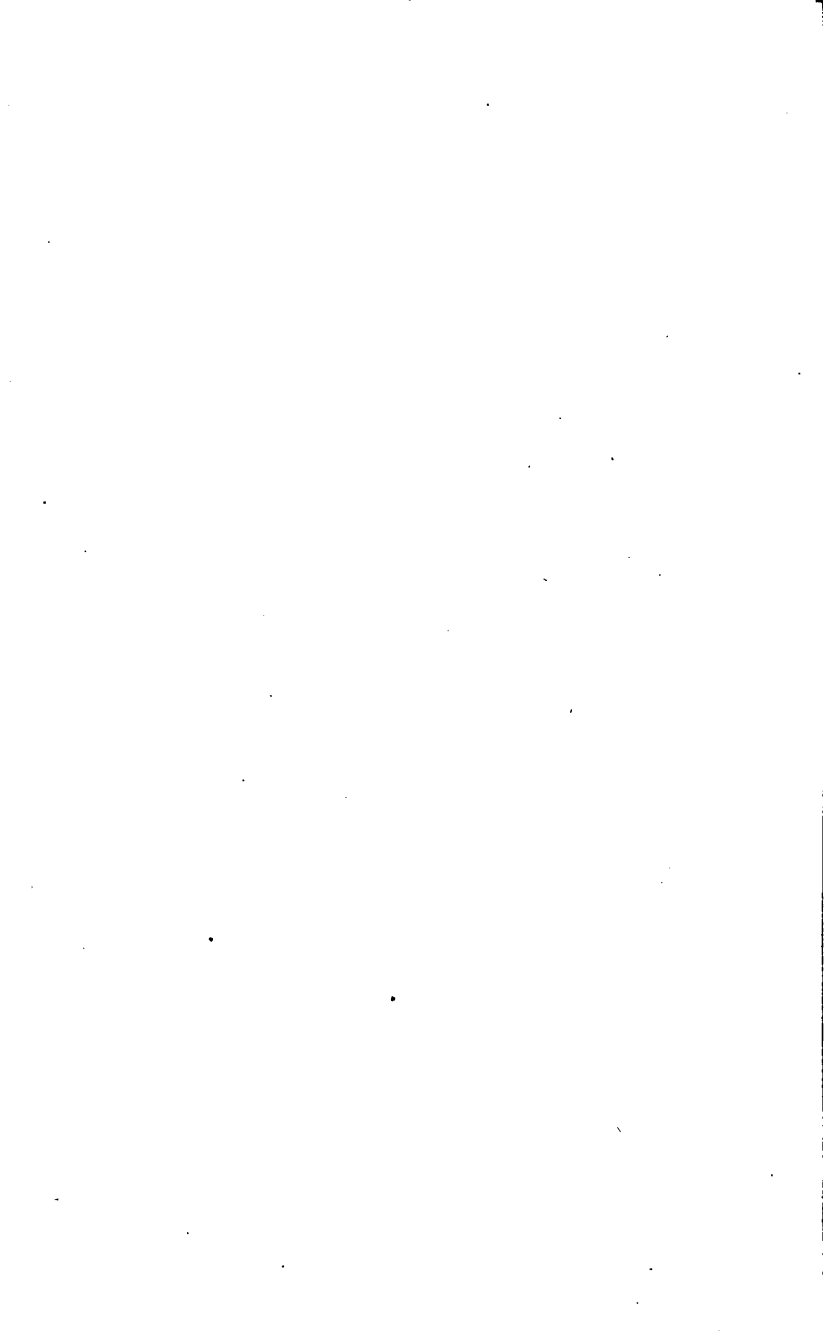
Et Éloi s'en revient à sa maison et à son Hugo.

Il le reprend.

Et ce sont les mêmes chevelures et les mêmes polkas d'Océans et les mêmes fantômes d'Ossa, d'Ossian, les mêmes élans d'étoiles, les mêmes essors, les mêmes églises. Et les mots se gaufrent plus, se cabrent plus, c'est une splendeur plus haute.

Et Éloi ne tremble plus. Bientôt il s'enivre tout à fait : il a compris que la beauté du verbe et son horreur, c'est LUI qui la lui donne, et que le verbe frémit, vibre, vit, exulte, parce que, nonchalamment et pour s'instruire et pour se charmer, sans vouloir faire honneur au père Hugo, IL lit la *Légende des Siècles*, lui, ÉLOI.

LES AVENTURES DE M. ROCHEFORT



LES AVENTURES DE M. ROCHEFORT

En donnant à ses Mémoires ce titre : *les Aventures de ma vie*, M. Rochefort a présumé à ses ironies les plus légères et les plus sanglantes par une ironie pire, par l'ironie la plus jolie et la plus piquante : avant de railler sur nouveaux frais ses contemporains qu'il a déjà tant raillés, il a jugé bon de se railler lui-même, de railler d'un mot sa vie et sa destinée. Nous ne pouvons l'en blâmer et, depuis longtemps, nous croyons, nous savons que l'article le plus amusant, le plus profond, le plus méchant et le moins injuste de M. Rochefort serait celui qu'il écrirait sur et contre M. Rochefort. En attendant ce plaisir qui nous sera peut-être, — pourquoi non ? — donné un jour, nous avons un titre

admirable : *les Aventures de M. Rochefort*. Quelqu'un nous avait livré jadis : *l'Histoire d'un Monsieur à qui il n'est jamais rien arrivé*. C'était, sous une autre forme, à peu près la même chose, mais au premier abord on n'en croit rien. Le nom de M. Rochefort évoque des événements surprenants, des coups de feu, des chaînes, des éclats de voix et des éclats de rire, des cris et des malices chuchotées, les voyages les plus involontaires et l'audace la plus rare. Il lui est échu des triomphes, des malheurs, des proscriptions et des évasions miraculeuses, mais ce n'est pas sa faute : il subit ses triomphes autant que ses malheurs et tout, en son existence, son génie même, si changeant et si pareil, fut un accident, — un accident qui dure.

Il a, dans sa préface, avec son habituel bonheur d'expression, parlé des montagnes russes, et la comparaison est parfaitement juste, plus saisissante que M. Rochefort peut le supposer. On ne naît pas pour les montagnes russes : on y grimpe une fois en passant par là et, comme on s'y amuse, on continue : c'est la séduction du vertige, de la secousse et de l'engourdissement, puis c'est une habitude.

Toute la carrière de M. Rochefort est là.

Et il faudrait se demander, lui demander si, de temps en temps, il n'a pas eu la tentation d'échapper aux montagnes russes, d'échapper surtout à la curiosité bruyante des badauds.

Cet « homme des foules » n'aime pas les foules.

C'est comme une peur (et il est brave), une répulsion, un recul.

Par cette belle journée d'hiver où, sans motif, cent mille personnes, en une frénésie, en un enthousiasme incompréhensible, s'étaient portées à la gare du Nord et s'étouffaient pour voir l'exilé, le pamphlétaire vieilli, malgré deux hommes qui tenaient aux mors les chevaux de son landau, marchait sur la foule qui pouvait à peine s'entr'ouvrir devant lui. Et, l'œil mobile et mauvais, la peau grise, il ricanait, grimaçait, et son toupet blanc s'agitait furieux, comme une mousseuse bulle de savon qui crève, au-dessus de ces acclamations, au-dessus de ce peuple gênant. Mais qui se rappelait une autre journée plus sombre et une autre voiture, fermée celle-là, d'où se penchaient la tête livide et le toupet noir du rédacteur

de *La Lanterne* ? C'étaient les obsèques de Victor Noir, au milieu de soldats en armes, en un silence effrayant. Et M. Rochefort n'était pas blême de terreur et, si ses yeux étaient fiévreux, ce n'était pas l'inquiétude qui les enfiévrerait : il était ennuyé tout simplement. Qui sait ? Il y avait peut-être ce jour-là à l'hôtel Drouot des occasions extraordinaires !

*
* *

Car M. Henri Rochefort est, avant tout, un excellent collectionneur. Il a des tableaux, des fauteuils, des statuettes, des commodes et des timbres-poste. Et rien n'est plus divin que le regard qu'il laissa tomber sur l'ameublement des Tuileries, au 4 septembre. « J'ai mieux que ça chez moi ! » dit-il. Et c'était toute la philosophie de l'époque, de la Révolution et de M. Rochefort. L'Empire venait de crouler parmi des boulets, de la boue et du sang, l'Empire que M. Rochefort avait achevé, car

Il est des morts qu'il faut qu'on tue,

et M. Rochefort tout en songeant au présent et à l'avenir, conservait assez de présence d'esprit pour pouvoir, d'un coup d'œil, dédaigner des barreaux de chaise et des pieds de table. C'est délicieux ! Et il ne convient pas ensuite de chercher le tribun en M. Rochefort : on ne le trouverait pas. Dès le début, on voit que ses Mémoires ne ressemblent nullement aux Mémoires des révolutionnaires, rien n'est plus différent des Mémoires de Billaud-Varenne ou du général Rossignol : ce ne sont pas, hélas ! les Mémoires d'Outre-Tombe et ce ne sont pas les Mémoires de Barras ; on peut y trouver des similitudes avec les Mémoires de Rigolboche, avec ceux de Bilboquet et ceux de Léotard, puisque, à défaut de trapèze, il y est parlé de montagnes russes, mais il y a un étrange air de famille avec ceux de M. Prudhomme. Ce n'est pas dire qu'ils sont niais ou ennuyeux, c'est dire qu'ils *datent*. Les articles au jour le jour de M. Rochefort sont meilleurs et divertissent plus : ce sont toujours les mêmes épithètes et les mêmes fantoches, mais accolés à des noms imprévus, à des noms nouveaux : c'est un procédé qui peut se varier et

qui se varie à l'infini et qui prête aux trouvailles les plus anciennes, aux injures les plus usées de M. Rochefort un charme éternel de fraîcheur : il semble que, dans ses Mémoires, ce procédé soit moins heureux : le nom de M. Jean Casimir Périer jure d'être dans le voisinage de celui de M^{lle} Fargueil, et Vallès s'accommode fort mal du bonnet de la Du Barry (et d'ailleurs c'est un épisode très agréable). Et tout cela est si loin de nous ! C'est un style (une absence de style) préhistorique : celui des vaudevilles de 1860 et de l'histoire de France tintamarresque, et l'esprit de M. Rochefort qui paraît d'ordinaire et si obstinément aigu semble ici aigret, mal à l'aise, éventé, et c'est, en fait d'aventures, une aventure déplorable et étrange ; on prend encore tant de plaisir aux mesures d'Offenbach !

Et ce sont des airs de flûte, des variations, des fantaisies, des pirouettes autour des petits faits et des grands événements : ce ne sont, comme toujours, que banderillas, des voltes, des petits sauts, un jeu de cirque, ce sont des passes et des pas de ballet autour des idées et des hommes : perpé-

tuelles boutades qui, avec la prétention de n'en pas avoir, se laissent avoir l'air d'être des jugements raisonnés et profonds, et ce sont des anecdotes et des contes : en somme, ce n'est pas et ce ne sera pas une lecture pénible, une lecture qui exige des efforts et qui provoque des maux de tête : rien ne fut jamais plus lisse, rien n'eut jamais moins d'intentions et de sous-entendus. Et ce sera bientôt une de ces histoires que le vulgaire encourage, avec un sourire, de la phrase bien connue : « Continue, vieillard, tu m'intéresses ! »



Et le vieillard continue : il sautille autour de ses phrases sautillantes, il s'amuse autour de ses « aventures ».

Et, à bien réfléchir, son malheur fut de n'être pas un aventurier et de n'avoir pas une âme d'aventurier.

Que n'aurait-il pas pu ?

Il n'avait qu'à vouloir et tout le peuple était derrière lui, admirant, criant, suivant, unissant

ses haines aux siennes, ses plaisanteries à ses plaisanteries, ses sarcasmes à ses sarcasmes, ses passions à sa passion. Qu'aurait été cette marche ? Aurait-elle semblé une sortie de démons de l'Enfer ou une descente de la Courtille gigantesque et belle d'horreur ? On imagine — avec un effort — la flamme des yeux de M. Rochefort et son rictus et le rictus de la foule : ç'aurait été un mouvement plus grave que celui du 31 octobre, une insurrection plus terrible que celle de la Commune à laquelle M. Rochefort ne prêta que ses moindres talents, à laquelle il ne collabora que mollement, dédaigneusement, en dilettante.

Mais il eut la volonté de ne pas vouloir, de rester à l'écart, en dehors.

Il sut mieux s'évader du pouvoir que de ses prisons, il s'évada de la Chambre en se précipitant à Sainte-Pélagie, il s'évada du Gouvernement provisoire et, après des années, se délivra définitivement vers 1886 du mandat de député que, d'ailleurs, les électeurs ne lui avaient confié que timidement, avec des excuses, en l'élisant bon dernier.

Et, depuis, c'est une vie calme, égayée de trouvailles, une promenade sereine et voluptueuse parmi des musées et des marchands de bric-à-brac. C'ont été des National Gallery et des Pinacothèques, des Kursaals même et des Kursaals tumultueux, mais ce fut toujours à Londres, à Bruxelles et à Ostende la belle vie régulière et parfaitement heureuse. Heureuse ?

M. Rochefort ne le croit pas.

Il a éprouvé de petites contrariétés (occasions qui lui ont glissé entre les mains) et les plus sauvages indignations : des enfants passèrent devant lui, que des domestiques laissaient marcher trop vite et son cœur de père ou, plutôt, son cœur d'antan, le cœur de l'enfant qu'il fut — jadis — a saigné : ce philosophe n'a pas médité les Parents martyrs de Tristan Bernard. Et nous ne pouvons le blâmer qu'à peine d'avoir fait châtier une femme de chambre trop pressée, nous ne pourrions que l'admirer d'aimer les enfants et d'avoir le cœur sensible, le cœur d'un berger de M. de Florian ; mais a-t-il le droit d'être tendre aux enfants et d'avoir un cœur de romance, des émotions de grisette et des colères

de maman ? Ne nous rappelle-t-il pas la dame dont parle Gilbert qui ne peut voir souffrir la moindre bestiole et qui va, joyeusement, se repaître du supplice de Lally-Tollendal, de son échafaud et de son bâillon ? Il n'a pas tenu à M. Rochefort que M. Constans n'eût, après avoir commandé en Indo-Chine, sinon aux Indes, la fin de Lally, et M. Rochefort n'aurait pas le moindre regret de la mise à mort d'une centaine de mille de citoyens français. Le D^r Cesare Lombroso, qui a durement reproché à Marie Bashkirtsef son affection des chats, ne manquera pas de tirer de la sollicitude de M. Rochefort pour les enfants bousculés les plus cruelles conclusions sur son cerveau, sur ses nerfs et sur sa digestion.

Il est des hommes qui doivent marcher sans fin dans la voie sombre et terrible où ils se sont engagés ; ils doivent vivre une vie sans plaisirs, ne pas s'arrêter pour cueillir des fleurs sur la route, pour rire aux étoiles ou pour dormir mollement, avec un sourire, sous la fraîcheur amicale des arbres : ils doivent aller, prisonniers de leur fièvre, sans même trouver un repos dans la mort. Et M. Rochefort s'est accordé

toute douceur : il ne s'est pas considéré comme le prêtre d'une religion de ténèbres et de sang et, s'il a célébré des sacrifices humains sur d'effroyables autels, c'est sans s'en apercevoir : n'aurait-il pas, s'il y avait fait attention, conservé les autels dans sa collection ? Pour lui, la Révolution n'est (quand il y songe) et ne serait qu'une ivresse, une farce dont les victimes devraient rire les premières — et pourquoi, d'ailleurs, s'embarrasser d'un improbable avenir ? N'est-il pas avant tout un brave homme, bien tranquille, qui, ponctuellement, bourgeoisement, héroïquement, fait tous les jours sa méthodique et éternelle besogne, son travail de bureau, qui remplit sa tâche de vieux petit employé sans désir d'avancement, qui termine — lentement — sa carrière, à recopier toujours la même page et à clamer, obstiné en sa vertu — étrange vertu, — tel Brutus autrefois, un Brutus de *la Belle Hélène*, qui parlerait la langue d'Hervé, de Clairville ou de Siraudin : « Ote-toi de là que je ne m'y mette pas ! »



N'y a-t-il pas cependant des jours ou des soirs où, las de s'éblouir de ses espiègleries, M. Rochefort se parle, où il écoute son âme qui tinte, qui accuse et qui pleure ? Ah ! ce doit être moins amusant que le moins amusant des articles de *l'Intransigeant* ! Ce doit être un sermon, un pauvre sermon simple, navré, et dont la douleur est toute l'éloquence. — « Qu'as-tu fait de ton esprit, de ta facilité, de ta vie ? Qu'as-tu fait de l'influence que ton extraordinaire fortune te donna sur un peuple ? Tu as semé parmi ce peuple des doutes, tu l'as fait douter de tout et de lui-même, tu lui as fait renier sa foi dans le désintéressement et le talent de ses gouvernants et de ses généraux, sa foi dans la générosité, le courage et toutes les vertus : tu lui as fait renier sa croyance en Dieu, tu l'as fait rire de la science. Et, à la place de ses enthousiasmes et de ses nobles sentiments, tu as glissé en lui la haine, toutes les haines les plus basses et les plus infécondes : tu as fait du peuple non un

instrument conscient, une arme robuste, une masse laborieuse, mais un je ne sais quoi sans forme qui grimace, qui grince, qui grouille et qui ricane, une chose sans amour, sans ardeur, toujours prête à penser qu'on la trompe, qu'on la trahit, qu'on veut se servir d'elle pour l'asservir ensuite. Et ces gens t'aiment comme ils aiment ce qui leur fait du mal. Ils ne disent jamais comme le Triboulet de ce Victor Hugo que tu cites sans cesse :

Bouffon, fais-moi donc rire ;

et pour eux tu n'es pas un bouffon. Ils te vénèrent. Ils t'aiment.

Est-ce que leur vénération, est-ce que leur respect ne t'est pas odieux ? Ne te tourneras-tu jamais vers eux pour leur dire : « Je vous ai trompé, je me suis trompé. Il ne faut pas détester. Il faut se résigner et s'efforcer vers le mieux et s'élever péniblement. Il faut croire. » Non, tu sais qu'ils ne t'écouteront pas, qu'ils ne reconnaîtraient plus en eux leur frère, leur maître, leur idole, et tu continues. Ah ! parfois, lorsque tu

faiblis, tu te réfugies en la splendeur de la *Légende des Siècles*, tu te déclames des vers d'épopée où l'on parle de grandeur et de vertu. Et cela te suffit pour rasséréner ton âme un instant troublée, pour te rendre le calme de ton front et le sourire de ta bouche. Pauvre homme ! »

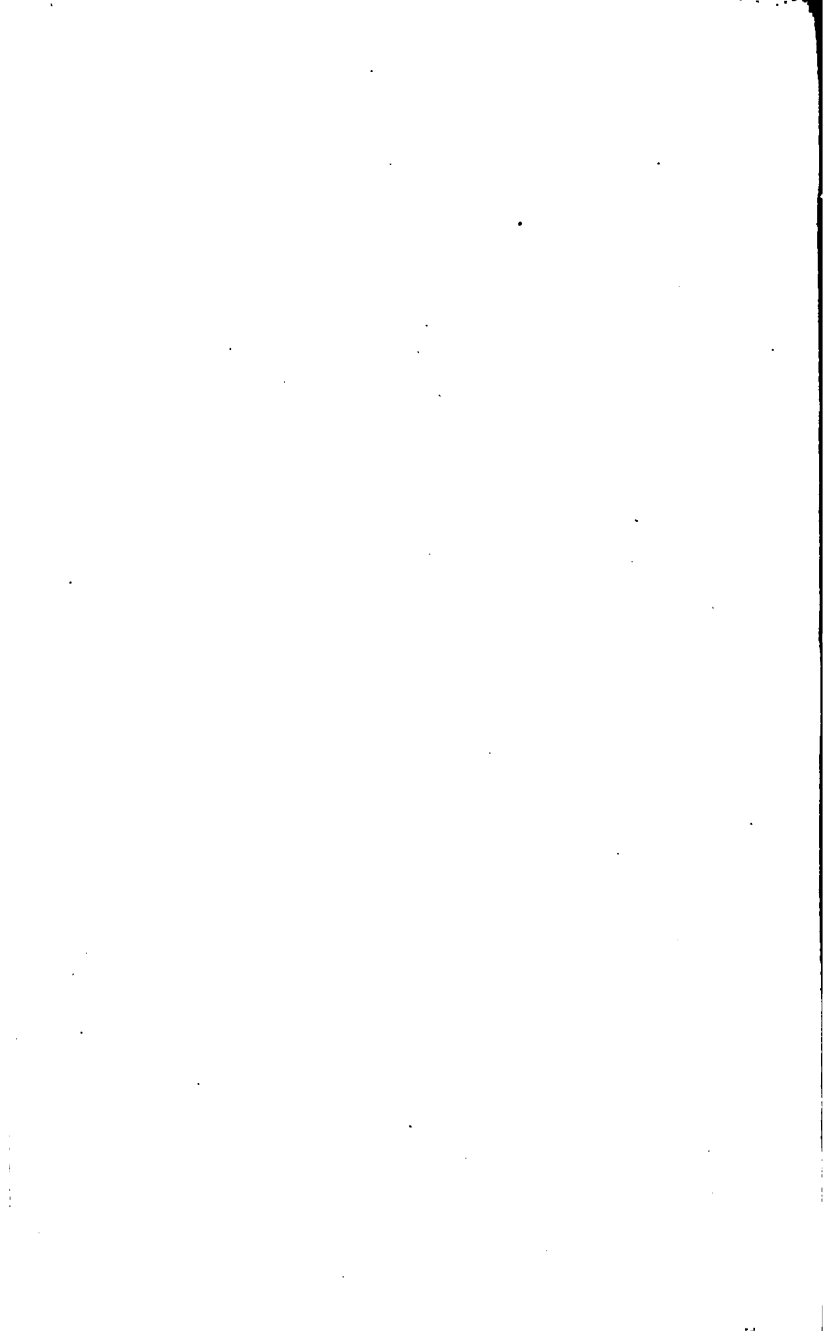
Et la torpeur, une lourde torpeur, une torpeur sans rêve ne descend-elle pas sur M. Rochefort comme elle descend sur la ville et sur les lecteurs de son journal ? L'horreur vide de leur âme ne leur apparaît-elle pas parmi le charme changeant de ses marbres et de ses émaux ? Et parmi l'éternelle nonchalance de ses figurines, parmi la grâce de ses porcelaines, parmi la paix que prête à son logis la paix de tant de visages et de cœurs de vierges qui y sont peintes, la paix de tant de bourgeois hollandais qui y disputent, n'entend-il pas parfois une longue plainte, une plainte voilée, la plainte de ceux dont il a détruit d'un mot, d'un bon mot, le repos, la gaité et l'espérance, la plainte de ceux qu'il a faits veules, aveugles et méchants ?

Mais son logis est serein et son âme est sereine.

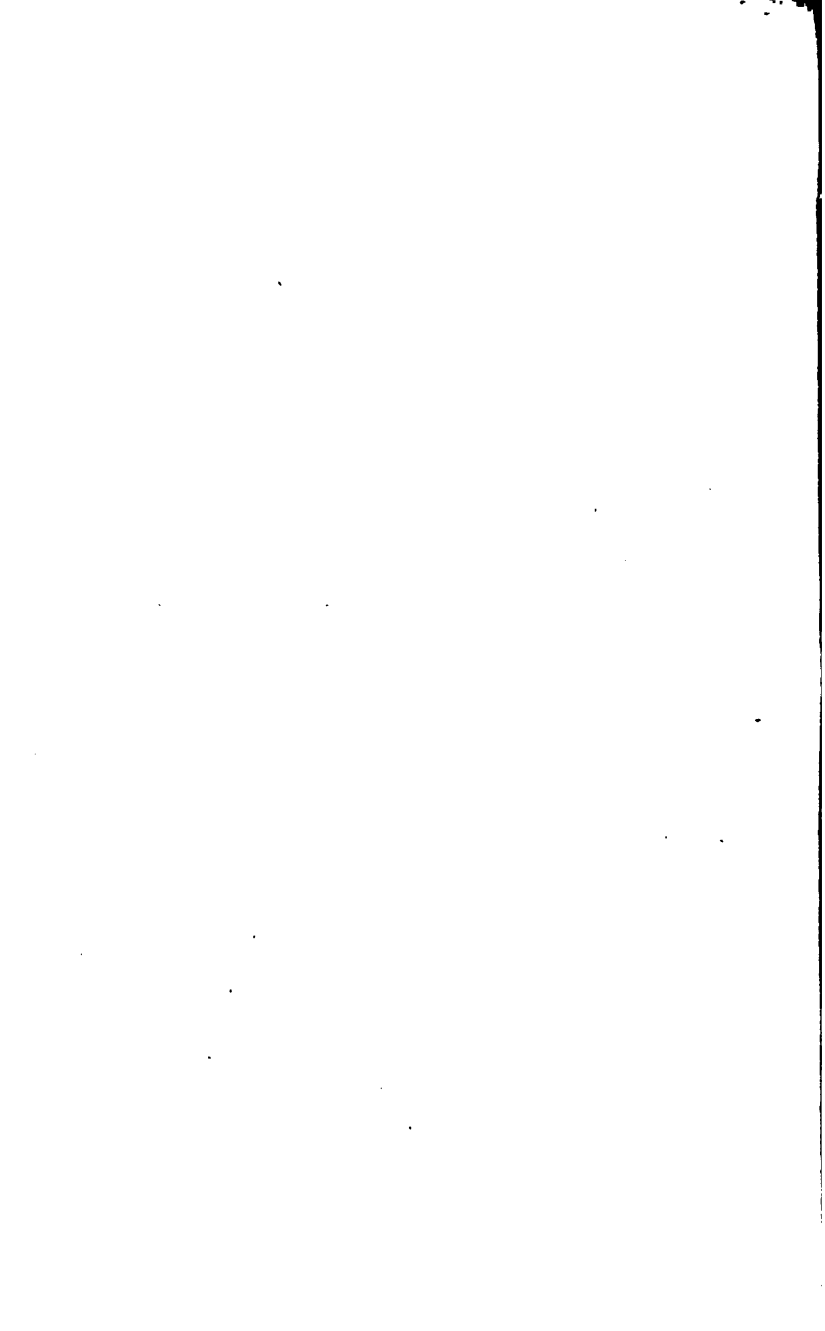
Les statuettes se contentent d'être délicieuses et les tableaux se contentent d'enchanter les yeux ; ce sont des tapis caressants et des fleurs innocentes ! Et M. Rochefort, au milieu de cette éparsé beauté, se sent parfaitement beau et a la conscience du devoir accompli. Il n'a jamais eu d'aventures et, s'il parle çà et là de cachots lointains, c'est pour avoir une occasion de se reprocher son mauvais goût. Mais il a cette vertu si rare, la vertu du Schmoll du *Lys rouge*, de n'en vouloir pas à ceux à qui il a fait du mal.

Qu'on lui demande ses souvenirs sur l'année 1889, qui fut assez agitée et qui s'égaya diversément. C'est très naturellement, de la voix la moins apprêtée et la plus sincère que, triomphant, M. Rochefort répondra :

« 1889 ? Oh ! une année admirable ! Celle où j'ai découvert, pour la somme indéterminée qu'on appelle un morceau de pain, deux Teniers, un Jordaens, douze bonbonnières et un petit meuble Louis XV !... »



LA PROMENADE DE MAURICE MÆTERLINCK



A Roger Marx.

LA PROMENADE DE MAURICE MÆTERLINCK

Ce ne sont pas de hautes fleurs qui croissent auprès du fleuve. Non, ce ne sont pas de hautes fleurs. Et ce n'est pas un grand fleuve qui court et qui coule auprès des petites fleurs qui se font plus petites et qui tremblent et qui se courbent et qui se couchent le long du fleuve maigre et mièvre, le long du fleuve qui hésite et qui, lent et trainant, semble vouloir aller jusqu'aux petites fleurs lasses et suppliantes et douces. Et ce n'est pas une grosse lune qui se mire dans la lassitude du fleuve et dans la douceur des fleurs, c'est une lune de mansuétude et de pauvreté, une lune pâle comme l'âme d'un arbre agonisant, et c'est une lune un peu fatiguée parce que c'est une très vieille lune, une

lune d'avant Jésus, la lune qui vit mourir le vieux Jupiter et le vieux Pan et qui vit mourir Hylas aussi, dans son reflet, parmi les Nymphes et la fontaine. Et ce n'est pas un large ciel, c'est un ciel troué comme un manteau de poète. Et M. Mæterlinck se sent petit près du petit fleuve, du petit ciel, des petites fleurs et de la petite lune. Il tremble parmi le tremblement de la lune, du fleuve, des fleurs et du ciel, et il écoute trembler les fleurs, la lune, le ciel et le fleuve, et il s'écoute trembler. Il n'y a pas d'oiseaux et il n'y a pas de papillons : il n'y a rien du tout dans ce paysage. Et M. Mæterlinck va, rêveur, et termine sa pièce. Il la termine vraiment, sa pièce. Et bientôt il l'aura terminée.

I

Elle se nomme *La Route*..... Une route, cette route avec cette lune et ce ciel et ces fleurs et ce fleuve. Sur cette route, des sièges qui sont des trônes et des sièges de vieillards indigents. Et sur ces sièges de vieillards indigents, des vieillards indigents, aveugles, sourds, paralytiques et dé-

ments. Il y a sept sièges et sept vieillards. La lune glisse lentement sur les fronts pâles des vieillards. Sous le baiser de la lune, chacun des sept vieillards paraît vouloir vivre un peu et parle un peu. La voix du premier monte, très lointaine : « La princesse est très capricieuse. Elle a des cheveux d'avril qui se jouent sur sa nuque et sur ses épaules et qui vont, jolis et nices, sur ses bras et parmi ses doigts. Elle sourit, la princesse capricieuse, et elle va, à pas qui dansent, sur la route de silence. » La voix du second vieillard monte, très lointaine : « La princesse est très grave. Elle a des cheveux d'octobre qui tombent d'un jet droit et qui restent immobiles sur son dos de mélancolie. Elle a les mains croisées sur ses seins de méditation et elle va, à pas glacés, parmi la route crevassée. » La voix du troisième monte, très lointaine : « La princesse est très sereine. Elle a des cheveux de juin qui, en deux ondes égales, coulent le long de ses joues. Elle a des yeux qui ne s'étonnent pas et qui n'interrogent pas. Et elle va à pas tranquilles parmi la route subtile. » Et les autres vieillards disent tour à tour d'une voix très lointaine que la prin-

cesse est très langoureuse et qu'elle a des cheveux d'août, qu'elle est très frissonnante et qu'elle a des cheveux de novembre, très douce et qu'elle a des cheveux de mai, très incertaine et qu'elle a des cheveux de mars. — Et la route est vide, vide éperdûment. Et chacun des sept vieillards voit passer sur la route des trésors qui se nuancent et s'accroissent sous la voix de chacun, des armées harmonieuses et fortes qui se dénombrent sept fois, des musiques et des harpes et des violes et des théorbes, des voiles qui flottent et des nuages et des soleils et des herbes et des âmes. Et la route est nue, nue éperdûment. Alors, quand les vieillards se sont tus, voici venir sur la route des princesses et des trésors et des armées et des musiques. Ce sont apothéoses et enchantements, c'est miracle, c'est beauté, c'est douceur. Et, scandant le cortège, parmi les vierges et les ors, la voix des sept vieillards monte et chevrote, désespérée : « Oh ! il n'y a plus rien sur la route ! il n'y a plus rien du tout sur la route ! » Et le cortège va, toujours plus riche, et la plainte des vieillards monte, plus angoissée et plus désolée.

II

M. Mæterlinck a maintenant terminé sa pièce. Il songe. Une songerie où l'on ne songe à rien et où des images, paresseuses, ne s'évoquent pas. Une songerie où l'on songe qu'il y a des images, quelque part, dans sa tête ou dans son âme, des images et des souvenirs mollement couchées les unes sur les autres, en un silence et un murmure ouatés, une songerie où l'on ne perçoit ni son ni couleur et où l'on sent qu'on songe à quelque chose parce qu'on a la tête un peu lourde, un peu vague et d'une telle inconsistance ! Donc M. Mæterlinck songe et il se chante : « Hou ! Hou ! » et il se rappelle une chanson de jadis : « Quand j'étais petit, je n'étais pas grand. »

Bientôt cette chanson le prend tout entier. Il s'en enveloppe, il s'en berce.

« Quand j'étais petit..... » Il n'y a pas très longtemps..... Il n'y a pas très longtemps, en vérité. Voici bien plus de mois et bien plus d'années que, pour illustrer des revues jeunes, il s'appelait

Mooris. Mais il n'y a pas tant de nuits qu'il était petit. Et il peut retourner à ces temps. Cette petite lune, ce petit bois, ce petit fleuve, ce sont accessoires de contes de nourrices. Et M. Mæterlinck se souvient de contes dont il n'a jamais entendu la fin, contes dont la douceur et dont l'horreur le prenaient, traîtreusement et le livraient au sommeil, devant que le fils du roi eût épousé la fille du pêcheur. Oh ! les mièvres et indulgents cauchemars qui, sur les yeux éperdus, sur les yeux fous laissent tomber les lentes paupières comme le rideau de fer sur le dernier acte d'une tragédie classique. Et maintenant il se souvient bien que jamais il n'a entendu la fin des vieilles légendes de sa nourrice. Et ces légendes avaient-elles jamais eu une fin ? Et les vieilles légendes et les légendes et les histoires ont-elles jamais une fin ? Il ne sait pas ; non, il ne sait pas. Et il songe à ces histoires qui le berçèrent. Les entend-il jamais ? Il ne sait pas. Et quelles sont-elles ? Ah ! pourquoi le savoir ? Ce sont des cheveux de jeunes filles et des sourires de vierges et des épées floues de héros et des forêts floues et des monstres flous. C'est de la grâce et

c'est de l'héroïsme et des ors pâles et de pâles amours. « Quand j'étais petit..... » répète la chanson. Petit, tout petit. Oh ! si petit, avec des lunes dans les yeux et des lunes dans les cheveux et le reflet rose d'une rose aux lèvres et le reflet pâle d'une rose pâle aux joues et l'innocent reflet de cieux innocents à l'âme. Ah ! temps délicieux, temps infinis, temps lointains... Lointains ? Le refrain revient, ingénu : « Quand j'étais petit..... »

III

M. Mæterlinck songe. Quand, au juste, était-il petit ? Et quand a-t-il cessé de l'être ? Ça, c'est une chose qu'il ne sait pas du tout. Et a-t-il cessé d'être petit ? A-t-il atteint l'âge horrible où l'on devient homme, où, sous le poil brutal qui cache les reflets de rose rose que sont les lèvres et les reflets de rose pâle que sont les joues, poussent de la férocité et de la veulerie et de la torpeur ? Non, non, n'est-ce pas ? il est encore petit. Que sont ses paroles ? Des mots, des balbutiements qui vont, qui montent, qui se répercutent, qui se lassent,

qui, d'écho en écho, bondissent et se perdent peu à peu dans le gouffre de l'infini. Que veut-il, qu'offre-t-il aux hommes ? De la jeunesse, de la puérité, des marionnettes vêtues de nuit et d'effrois, des ogres mélancoliques et des ciels inconsistants où courent des frissons, et ce sont choses qui passent parmi les hommes et qui, doucement, tendrement, effacent leurs rides, et les hommes se laissent effacer leurs rides et retiennent leur souffle un moment afin de sentir l'âme de leurs cinq ans, l'âme de leurs six mois qui les effleure, qui les pénètre avec ses visions, ses éblouissements, ses apeurements et ses subtilités. Et ces hommes revivent leur vie d'hésitation et de fragilité, la vie où ils n'avaient pas toutes les débilites de la vigueur, où ils ne connaissaient pas le leurre de la raison, de la réflexion, de la vertu.

Et M. Mæterlinck va par la forêt. Elle se plisse de petits plis, se fait mièvre, se fait fluette ; elle se peuple de fantômes, de fantômes qui frémissent des frissons que leur imposa M. Mæterlinck, qui pleurent des larmes qu'il leur permit, qui bégaièrent des bégaiements qu'il leur inspira. Et ce sont fan-

tômes caducs qui, parmi les flots de leurs barbes blanches, cherchent les seins durs, les seins tendus de lait qu'ils mordirent voici des siècles, qui, parmi leur scepticisme et leur positivisme, cherchent les loups-garous et les démons que, jadis, ils redoutèrent, ce sont fantômes falots qui entourent M. Mæterlinck et qui le suivent et qui le remercient.

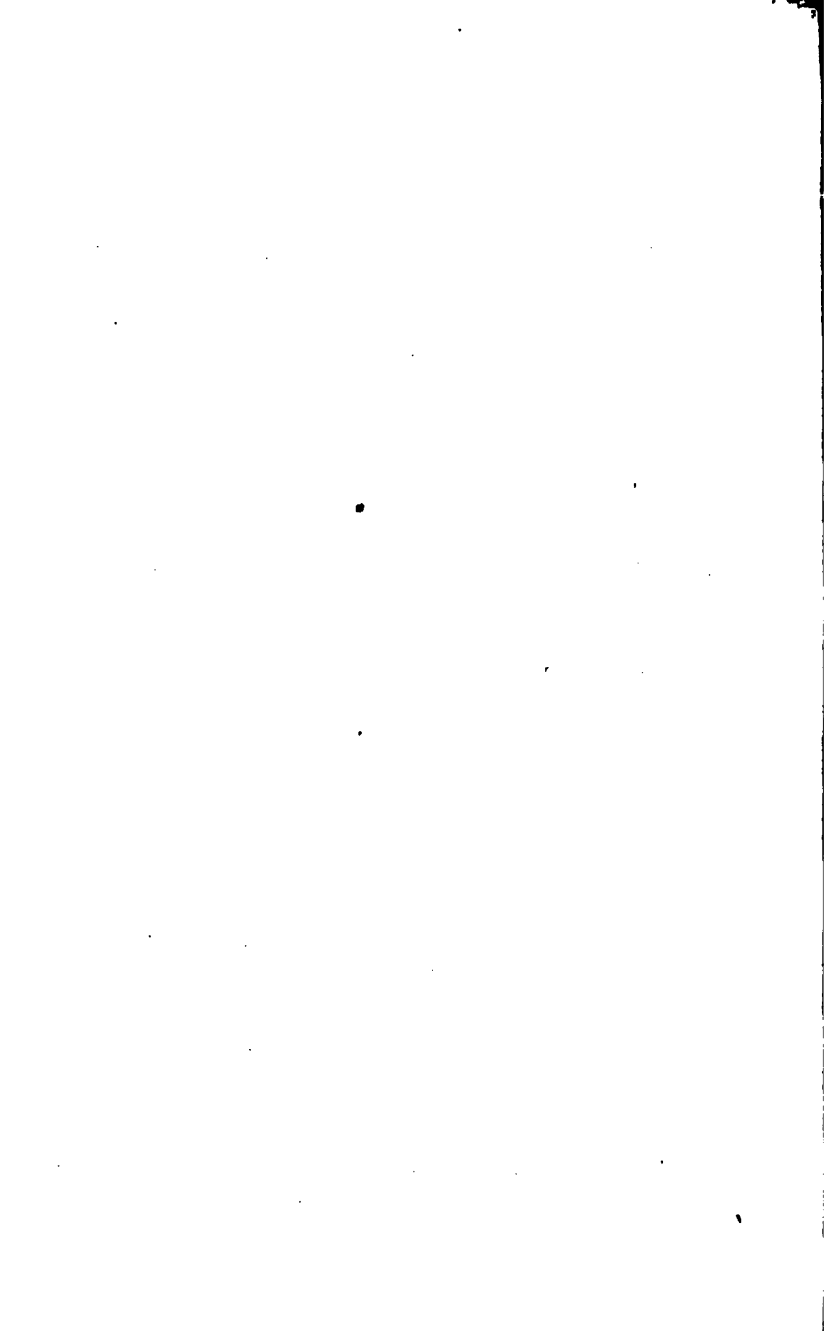
Poète, poète, naïf poète, il a créé des mondes où l'on peut trembler, aimer et mourir, et les passions existèrent par lui, les passions simples et troubles, passions de malheur et de mort et c'est gentil tout plein et c'est frais comme ces visages de petites filles qui ont l'air de petites vicilles. Et les fantômes le remercient et l'admirent d'être un petit garçon taciturne et doux, de rêve monotone et humble, d'âme lourde et d'yeux lents.

IV

Et M. Mæterlinck va, le long du fleuve. Il lui semble bien maintenant que le fleuve est puissant et torrentueux, que la lune est large et claire,

lune de labeur et de combat, que les fleurs, d'un jet fécond, montent et s'ébrouent, et il lui semble bien que les fleurs, la lune, le fleuve, le paysage et le monde vivent d'une vie réelle, brève, souple et un peu fiévreuse, d'une vie sans langueur et sans phrases. Il lui semble bien qu'il y a une autre souffrance que sa souffrance, une autre douleur que sa douleur et de la réalité et de l'ardeur et de l'ennui et des tourbillonnements de vertus, de vices, d'inquiétudes et de joie. Mais qu'importe? Et qu'est-ce que ça fait que son théâtre soit faux et ne soit pas et que sa philosophie erre et que ses mots planent d'un vol pesant? Il est celui qui rajeunit les hommes, il est celui qui dans ce monde compliqué crée un monde simple et qui, du monde qu'il a créé, cache un instant le monde qui est. Il est l'être du faux irréel, l'être qui, bien-faisant, fait oublier la vie et les songes par de faux petits songes et de faux petits drames, et il va, et il chante sa chanson : « Quand j'étais petit », et il se plaît et il s'aime tout à fait le long du fleuve, le long du ciel, en ce décor de leurre, dans le leurre de son génie, de son enfance et de son âme.

LA CONFESSION DE M. MARCEL PRÉVOST



LA CONFESSION

DE M. MARCEL PRÉVOST

Vide, et délivrée de la hantise des passions humaines, et du fardeau des terreurs humaines, délivrée de cette chose lourde et sombre et laide, la foi humaine, l'église, toute lumière et tout élan, peut — enfin ! — se prêter à Dieu. La flamme des lampes et des cierges et des tableaux et des statues s'épure et l'orgue est tacite et l'autel resplendit : c'est une hymne de partout — et tout est hymne.

Non. Une porte s'ouvre... Des pas... Et l'autel, une housse de je ne sais quel azur tombée sur sa splendeur, n'est plus qu'une armoire à glace (sans glace) et les tableaux deviennent chromos et les statues deviennent torchères de vestibule et l'église

devient hôtel meublé : c'est M. Marcel Prévost qui est entré.

I

Un rendez-vous, sans doute ? Il va, tapi dans l'ombre du porche, attendre l'ombre d'une femme et l'ombre du péché ? Il hésite comme s'il lui fallait enseigner l'amour à Longus ou à Stendhal, puis il s'avance droit à l'autel comme si c'était la caisse de son éditeur.

Dieu est très loin, très loin.

M. Prévost est arrivé à l'autel.

Et il reste tout bête. Ça n'est pas si facile que ça, de prier, de tomber à genoux : il se balance comme sur la corde raide de l'adultère, se penche et, dandy, se dandine comme une ourse « à qui on vient de poser un lapin ». Mais c'est là une occupation vaine et qui ne peut durer. Prier ! Et se laisser venir aux yeux les larmes qui montent, qui montent et qui obstruent la gorge, les douces larmes, les larmes de rachat et de gloire.

Mais on ne pleure pas comme ça. Et M. Prévost

ne sait plus ce qu'il est venu faire en cette église, il va s'en aller très vite comme quand il va au Louvre recevoir en plein dos le sourire de mépris et de pitié de la Joconde. Pourtant partir ainsi, c'est dur — pour un chrétien. Il ne s'agenouille pas : il sent que les dalles le jetteraient en l'air comme une balle élastique, qu'elles ne voudraient point laisser traîner sur leur ardeur glacée, sur leur ferveur lente ses genoux d'impureté et de vulgarité. L'église est mauvaise et dure : elle se ferait douce au démon, elle se fait hautaine à celui qui, pour les vendre, enveloppa des injecteurs dans des feuillets d'antiphonaires. M. Prévost hésite et s'obstine. Que veut-il ? Blasphémer, rire de Dieu et de l'église, qui sait ? célébrer une messe noire ? Non, il n'y a personne et ces impiétés sont choses qu'il réserve pour les thés de cinq heures.

Sa piété aussi, du reste. Il est là, comme il serait faubourg Saint-Germain, sans plus. Mais tout pèse sur lui, l'autel, les cierges, les chaises, le chœur et l'abside. Il lui faut chercher un refuge.

Et pour un peu, il sourirait : il a trouvé.

II

C'est le confessionnal, triste comme le péché. Et plus triste depuis que M. Prévost y est.

« Mon Père, dit-il, mon Père, je suis troublé. Non à cause de mes fautes, mais parce qu'il me semble que ce que je fais est de mauvais goût : je me plagie, c'est une parodie d'un de mes romans. Vous souvenez-vous, mon Père, de cette page du *Scorpion* où, tenaillé par le repentir, le défroqué vient chercher ici l'absolution et l'âpre volupté de la pénitence?... » — « Je n'ai pas lu *le Scorpion*, dit la voix grave du prêtre. »

M. Prévost reste un moment béant : la voilà, la vraie confession ! c'est celle du prêtre et elle est autrement grave que la sienne ! Et, comme le silence s'aiguise, le prêtre continue : « Toutefois souvenez-vous que Dieu est *Celui à qui on ne la fait pas*. Ce n'est pas ici le lieu des parodies et des comédies, et ce n'est ni votre cabinet de toilette, ni votre souffrir. » — « Je le sais, dit M. Prévost. Et je viens ici pour me

pleurer. J'ai péché, mon Père, j'ai péché. Et j'ai péché parce que j'ai peint le péché, parce que je me suis penché sur la faiblesse des hommes et des femmes et que je leur ai prêché tristement la tristesse et la vertu. J'ai voulu les amener sans hâte, avec art et avec fruit, de leur faute à la vertu et de leur inquiétude à la béatitude et, pour leur montrer que leurs plaisirs étaient de faux plaisirs, que leurs peines mêmes et leurs angoisses étaient de fausses angoisses, puisque ces peines venaient de leur sens et de ce néant qu'est le monde, je me suis complu à la description de leur misère et de leurs fausses joies et de leurs naïves subtilités et mes lecteurs se sont complus eux aussi à ces descriptions et comme mes réflexions morales, mes conseils et mes prêches étaient courts (car les livres sont courts), comme ça ne se trouvait qu'au bout du volume, on ne les trouva pas, on ne les chercha pas. Et on trouva ça très bien. Et je m'entêtai en mon apostolat. Ce furent d'autres conseils — et les mêmes conseils — à la fin d'autres livres. On lut les livres et on ne lut pas les conseils. Il me fallut continuer. Je continuai. Toujours

le même effort, vers la vertu et vers le bien et les mêmes chatouillements et la même tiédeur agaçante et la même atmosphère basse et lourde de salle de bain de courtisane et le même baiser en flèche et le même cerne des yeux. Des femmes se laissèrent charmer et des hommes aussi qui, dans leur enchantement, oubliaient la vertu, le bien et l'effort. Ces créatures m'étaient douces : il me fallait leur être doux. Je ne pouvais, parmi leur admiration, tourner vers eux une bouche de colère et la flamme de ma conscience et leur crier : « Repentez-vous et faites pénitence. » Oui, je sais, c'était beau, mais ça ne se fait pas à l'École des Mines. J'attendis, fécond, l'instant d'être compris — qui ne vint pas. Et voilà mon malheur : à force d'étiqueter des spasmes et d'emmailletter ou de démailletter des adultères, de déboucler la ceinture d'amitiés de couvents et de noter des hésitations de virginité, je sens que j'arrive à écrire ma page pour l'écrire, en soi, et que j'oublie mon but, que j'oublie ma morale et mon effort vers le bien. »

III

La voix du prêtre s'élève nette et cruelle : « Ce serait pour le mieux, dit-il. Et c'est une chose que j'espère sans y croire. Renoncerez-vous à cette apparence d'excuse qui ne se trompe même pas elle-même et que je croirais de la perversité si je vous permettais de la perversité? Mais vous êtes ingénu, et vous n'êtes qu'ingénuité. Ce sont les ingénus qui s'étonnent devant les ingénues et qui cherchent celles qui furent ingénues et qui parlent de perversité, de vice et de subtilité, qui parlent d' « oie blanche », lorsqu'ils ne peuvent parler — et à peine — que de « *la petite oie* ». Les autres, les malins, saluent et admirent la beauté et la vertu en fermant les yeux : ça leur caresse, ça leur rafraîchit, ça leur parfume l'âme en passant — et ils passent.

Étudier la jeune fille ! Un frisson, un désir et des ailes qui appréhendent leur éploi, et des larmes et une âme toute légère qui vient se jouer jusqu'aux lèvres et qui, peureuse, vient se blottir

tout de suite au creux du cœur, des soupirs et des regrets de ciel et des petits reculs devant la vie et des envies, par peur, de se jeter dans cette vie, les yeux clos, oh ! il faut aller vite devant les voiles qui flottent et les cheveux qui s'abandonnent, il faut se hâter pour ne pas les voir vieillir — même d'un instant et pour rêver à jamais de grâce et de jeunesse et d'innocence.

Vous fûtes assez humble et assez lourd pour « étudier » la jeune fille. Je n'en dirai pas plus : c'est là une médiocrité qui implique toutes les autres. Ah ! on aime votre livre ! Ah ! on dit : « Comme c'est ça ! » Malheureux ! Malheureux ! Vous fûtes l'élu, vous fûtes celui par qui deux cent mille êtres peut-être avouèrent et proclamèrent leur petitesse, leur cécité et leur bassesse, vous fûtes un instrument d'humilité et vous fûtes aussi le cloaque où les hommes et les femmes abandonnèrent et oublièrent leur vilénie, la boue menue de leurs cœurs, de leurs pensées, de leurs opinions sur le monde, sur leurs amis — sur eux-mêmes. C'est quelque chose, cela. Vous êtes l'esclave public qui passe

parmi par les cerveaux et les cœurs — et les ventres — et qui les lave avec une eau sale et vaseuse, puis qui s'en va — pour revenir.

Et ce n'est pas une fonction gratuite.

Mais je ne vous la reprocherai pas et je ne vous reprocherai pas non plus votre simonie de bazar à treize : il faut des hommes comme vous et des œuvres comme les vôtres. Mais ne venez pas chercher des absolutions et ne traînez pas du côté des églises. Qu'avez-vous à faire avec Dieu ? Vous devez ignorer les splendeurs du catholicisme et les splendeurs du paganisme : vous devez même ignorer les splendeurs de la chair : vous ne devez connaître que de petits et humbles sourires, d'humbles et de petites larmes. *Allez et péchez, Monsieur.* »

IV

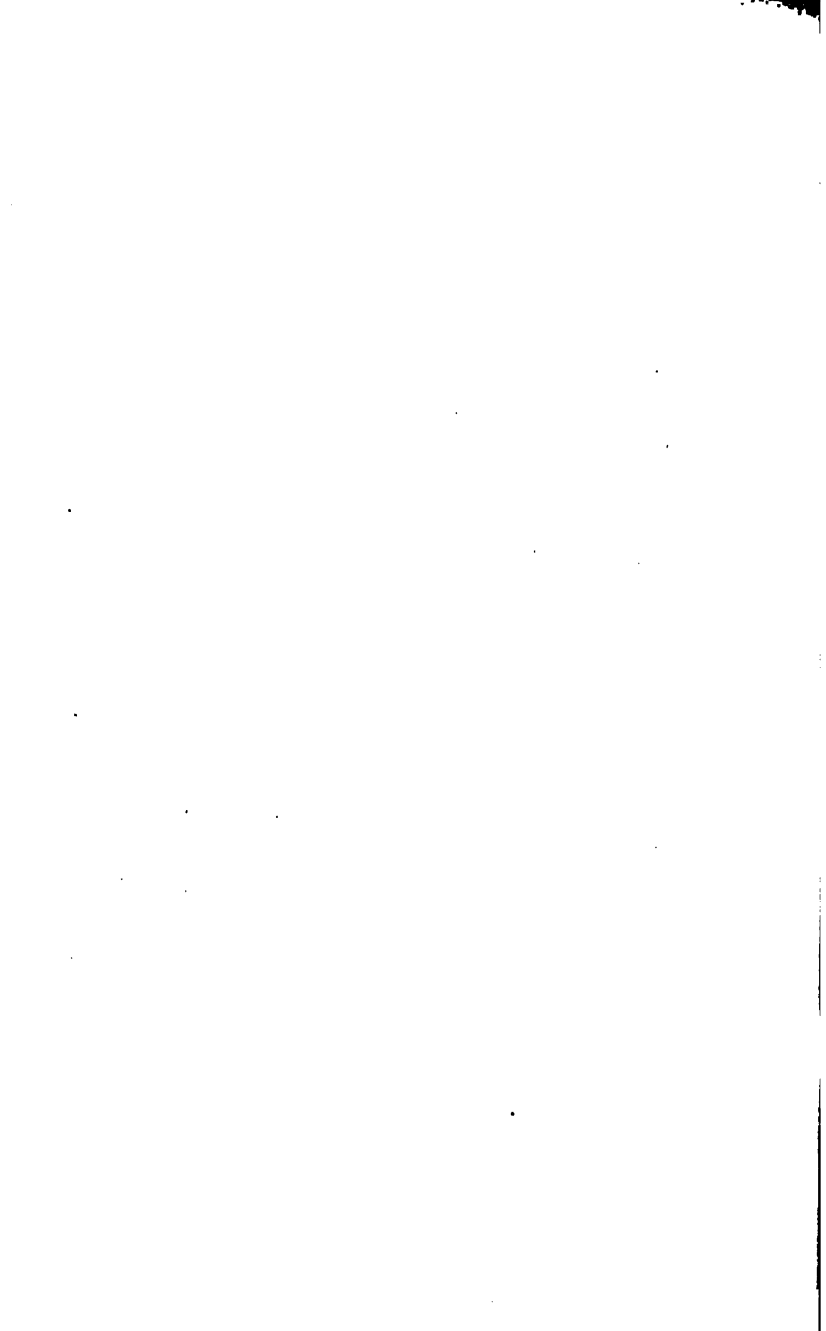
« Quel étrange prêtre, songe M. Prévost. Est-ce l'abbé Constantin, est-ce le chanoine Docre ? Ou plutôt ne sort-il pas de mes œuvres ? Et n'est-ce pas le prêtre qui est en moi qui vient de parler ?

Étrange ! Étrange ! | Et il a négligé ma tendresse, ma sensibilité, et ma belle santé physique et morale parmi mes subtilités et mes miévreries. Il n'a pas dit qu'avant tout je suis un heureux garçon. Bah ! on ne peut tout dire ! »

Et un sourire relève sur sa lourde mâchoire sa lourde moustache.

Pourtant il se trouble bientôt quand il voit, comme il le soupçonnait d'ailleurs, que ce n'est pas un confesseur vivant qui l'a confessé. Qui est-ce ? Mais M. Prévost n'a pas de goût pour le merveilleux et le mystère. Et, sans se signer, il se précipite hors de l'église qui redevient belle, pure. haute, se précipite vers des boudoirs et des bougeoirs et des urinoirs, comme s'il avait envie... d'écrire.

CHANDS D'CAUCHEMARS



CHANDS D'CAUCHEMARS

Parmi des arbres qui, sous la pluie, jetaient les pointes méchantes de leurs branches vers le ciel bas et las, parmi des larmes qui pendaient au bord des volets et la netteté saignante de rues toutes droites, M. Jean Lorrain descendit vers le fleuve. Sur les rives couraient de petits hommes maussades et des chiens envieux et, entre des remous mourants, des bateaux s'arrêtaient pour s'être élancés : c'était vers les ponts et vers les nuages un essor de leur masse béante, de leurs mâtures et de leurs cheminées. Et c'était une petite eau grise qui se dartrait de tourbillons verts, c'étaient de clairs frissons qui se jouaient comme à regret, sous la menace d'un Neptune ou d'un Éole garde-chiourme. Et c'étaient des anneaux et des chaînes,

des cordes qui s'étiraient pour pourrir et des berges qui se dressaient, hautaines et lisses, pour défier les mains grimaçantes et les agonies limonneuses des noyés. De petites filles allaient, et leurs yeux, brouillés d'un flot de cheveux, gardaient le vertige de l'eau et son reflet subtil qui devait s'enrichir de toutes leurs misères. Et l'eau les laissait fuir pour les posséder ensuite, plus belles et de douleur plus belle.

« C'est un paysage de Marcel Schwob, » se dit M. Jean Lorrain. Et des livres l'attirèrent qui, en des boîtes trop étroites, pressaient l'un contre l'autre, frileux, peureux et pauvres, au-dessus du rêve du fleuve, leurs rêves et leur mensonge. Son regard errait, rapide, sur des tomes qui louaient Dieu, sur des poèmes et des traités de métaphysique lorsque, à l'improviste, un volume se révéla captivant. M. Jean Lorrain le prit, le feuilleta avec une tendresse un peu distraite et admira sur la garde les trois lignes d'une dédicace humiliée. Le sourire de Raitif de la Bretonne distendit ses lèvres :

« Quand on songe aux amis... » murmura-t-il.

Et voici que d'un pays de songe, s'en venait

vers le fleuve morne un être de songe. Le poids des illusions perdues d'hier et de demain avait ployé ses épaules et les pleurs qui furent versés par les épouvantes des amantes bercées de contes de fées, les pleurs qui seront versés par les enfants à naître en les fossés des routes avaient vidé ses yeux : c'étaient de larges et lentes amandes d'un blanc dolent, et sur cette blancheur, des taches noires s'immobilisaient, qui étaient des prunelles. Sur une bouche gercée et glacée de fièvre, une moustache tombait en un dur navrement et une mèche ramenait sa mélancolie penchée sur un crâne en voûte de nécropole. Et toute cette face était maussade et unie comme un mur derrière lequel se passerait quelque chose — de l'Hugo peut-être. Tête de poupée, d'une cire loyale, masque égyptien peint par un scribe de loisir, c'était encore l'harmonie, sans pli adventice, d'un visage de fakir marchant, glorieux, parmi des fidèles ou, parmi des sabres raidis de gendarmes, d'un visage de guillotiné. En la ténèbre courbe du cheveu et de la barbe, en la courbe lasse des paupières, du menton, du nez et des joues, tout

n'était que paix, régularité et ordre, — l'ordre qui régna à Varsovie.

Lourd, les épaules plus hautes, il marcha vers M. Lorrain et le toucha du doigt : « Bonsoir, » lança M. Lorrain. « Bonsoir, » répondit l'autre gravement.

Et dans sa main glissante glissa la main de M. Jean Lorrain.

Puis il indiqua le livre que M. Jean Lorrain venait de découvrir : « Ah! fit-il, c'est votre *Petite Classe*. Je ne connais rien de délicieux comme ces pastels rehaussés d'eau-forte et de pointe sèche. Goya revu par Marillier, Watteau corrigé par Van Gogh. Et c'est la lecture de tous mes instants. »

« Non », dit M. Lorrain, en une calme certitude. Il ouvrit le livre. Sur la première page, des lettres inquiètes se chevauchaient : « *A Marcel Schwob, son ami Jean Lorrain.* » M. Schwob ne parut point fort soucieux de s'émouvoir : « Ah! » fit-il avec la superbe d'un monsieur qui vit dans les *Mille et une nuits* et en les traductions (par un Perrot d'Ablancourt persan) de

Pétrone, de Diogène Laërte, d'Apulée et de Gérard de Nerval.

« Oui, se piqua M. Lorrain. Et c'est sans doute une terrible histoire... Un soir, un homme entra dans la chambre. Il avait la peau grise et ses mains que des bagues cerclaient d'or faux frémissaient dans le vide et des rides aiguisaient ses yeux. Il erra parmi les tentures, sans bruit, pour ne pas troubler le trouble du poète. Et il négligea les objets précieux, hormis un seul qui était un livre et qu'il emporta. Et il courut par les lumières qui tremblaient sur le fleuve. » (*Vie de Marcel Schwob*, passim.)

Mais, dès qu'il eut fini de parler, il eut honte d'avoir parlé.

M. Schwob gardait sa face morte et ses yeux vagues. *M. Lorrain sentit qu'il le regardait.* Et il eut froid. Dans les yeux presque fermés de son compagnon il lui semblait qu'il voyait sa propre image, puis la face de M. Schwob lui parut devenir — toute — un miroir où se dessinaient des rides, des ravines, des cicatrices et des plaies qui étaient ses plaies, ses ravines, ses rides et ses cica-

trices. C'étaient des rictus et c'étaient des stupeurs, des frissons de souffrance — et M. Jean Lorrain fut triste. Qu'importaient dès lors des ironies et des reproches ? Qu'importaient des sourires courant autour des histoires qu'ils avaient chuchotées et des cauchemars qu'ils avaient vendus ? Baisers patients et d'une patience impatiente et lancinante, baisers fouillant et creusant la bouche, y gravant de profondes et cruelles arabesques, baisers qui aspirent lentement et avec une lenteur goulue l'âme et l'émoi des plus secrètes entrailles comme soulevées, spasmes pâles et si pâles qu'ils consomment tout l'être, et les caresses qui cassent et les respects qui brisent, les nuances les plus insaisissables et les plus éternelles, M. Lorrain avait tout chanté et tout décrit pour des sommes modestes. Et ça lui avait coûté encore moins. Et les chevaliers les plus rigides, les légendes les plus frigides, les paupières les plus vides, les allaitements sous les arbres nocturnes, les aigles blémissant en l'or blême des casques et le sang s'épandant parmi la rouille des routes et les cris de l'eau et des astres, les silences et les appels, les idylles et la pluie, les crapauds

et les licornes, ç'avait été de l'écriture et de l'encre tranquille. Et maintenant tout revenait, tout le marquait, tout l'avait marqué. Les baisers l'avaient mordu, et il sentait sur ses lèvres leurs traces et leur âpreté : spasmes, caresses, tout l'avait abattu, tout l'avait miné, tout le tuait sans que jamais il eût pu connaître la moindre volupté, sans que les plus sauvages enlacements l'eussent sanctifié de leur naïveté, sans que, parmi des ronces, de la verdure, du soleil mauve et de la candeur, il eût aperçu un peu de ton aile et de ton sourire, de l'ombre et du soupir de tes cils et du frisson de tes cheveux, Amour !

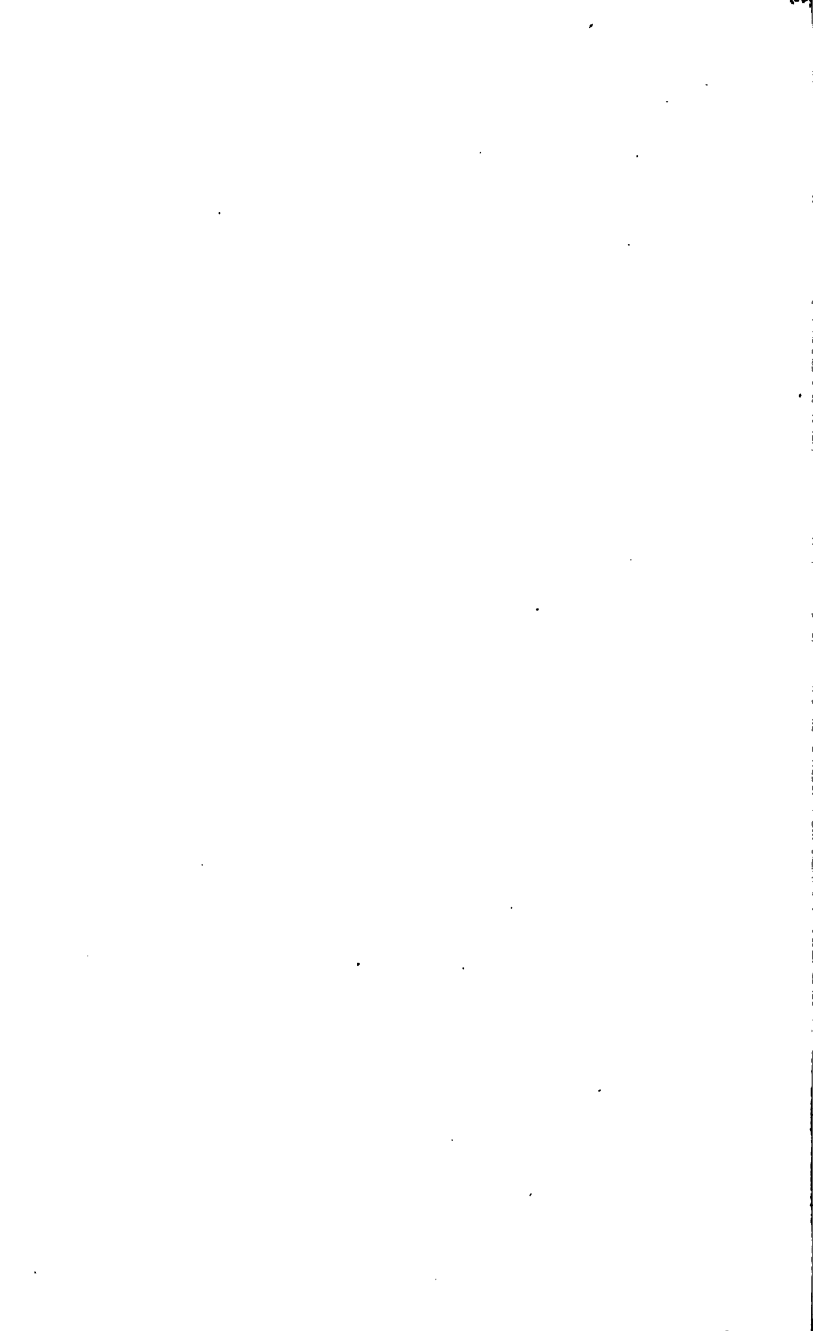
Des fièvres couraient sous sa peau, des fièvres de la Salpêtrière et des fièvres de l'Érèbe, des cancers qui rongèrent des cuirasses et des névroses qui froissèrent des robes crème, et sa face lui apparaissait pauvre, molle, couturée et terne. Mais il fut ennuyé de trouver en sa rêverie une ressemblance du *Portrait de Dorian Grey*. Et M. Schwob, plus sombre, la tête plus enfoncée, semblait se courber davantage sous l'élan haineux de mystères à demi-dévoilés, de fan-

tômes issus de leurs tombes à demi-violées, de mortes mi-dévoilées, de dieux tirés de leur ciel et de pirates arrachés à leurs potences. Les cauchemars étaient descendus sur ces deux hommes ; le cauchemar dont ils avaient fait la chose de tous, dont ils avaient défié la majesté et la puissance, s'était vengé, s'était emparé d'eux, ne les lâchait plus, et ils en teintaient maintenant tout ce qui les entourait, femmes, maisons et fleurs ; ils en saupoudraient, malgré eux, leurs aliments et leurs rires, ils le subissaient en leurs promenades et en leur couche.

Le soir tombait, plus dur et plus âpre. Le fleuve, plus taciturne, semblait mort et le ciel s'étendait, sans étoiles, comme sous les pattes d'une araignée peu artiste. Et le pont des Saints-Pères s'enfonçait sous les voûtes du Château de Passé dont les fenêtres grises demeuraient muettes. Les deux hommes n'osaient plus même souffler par peur de réveiller les âmes de Poë, de de Foë, de Swift et de Shakspeare qu'ils entendaient grincer et gronder dans les boîtes refermées des quais. L'absence des chauve-souris les inquiétait, et ils cherchaient,

parmi la ténèbre indécise, des flammes hurlantes d'incendie, des agonies et des abois de chien.

Et ils restaient là, à se regarder, comme deux culs-de-jatte de Jean Veber.



J.-H. ROSNY ET LE MASTODONTE



J.-H. ROSNY ET LE MASTODONTE

« J.-H. ! » cria J.-H., « J.-H. ». — « Me voici, J.-H. », dit quelqu'un de la pièce voisine. Mais ne pourrais-tu m'attendre un peu ? Je suis en train d'étiqueter et d'épingler des néologismes et, si nous voulons les risquer dans une dizaine d'années, il faut les ranger avec soin, en leur ordre et suivant leur ancienneté. » — « Il s'agit bien de néologismes et de leur ancienneté ! » gémit J.-H. d'une voix peu sûre. L'autre entendit que son frère était troublé et il tâcha à tarder. Il oubliait ses doigts en de la ferraille menue. Mais un cri éperdu l'appelait : « Viens, -oh ! viens ! » Et l'émotion éparse, bouillonnante et zigzagante de ses derniers romans le remua. En même temps un mugissement inhumain ébranlait les murs. « Tiens, dit le jeune J.-H., il y

a du monde. Je suis sûr que c'est Léon Daudet ! » Il alla et poussa la porte. Mais aussitôt une stupeur l'enserra. Il voyait son frère et il voyait une bête.

Qu'était-ce que cette bête-là ? Immense et lourde et ténébreuse et monstrueuse, de sa trompe, de ses yeux et du dédain de ses oreilles, de sa croupe et de sa queue, elle débordait le plafond, le regard et le génie des deux frères. Elle ne semblait d'ailleurs pas méchante. Immobile, elle attendait. Ç'aurait été très facilement un éléphant si la majesté du logis des Rosny n'avait pas commandé à tous les visiteurs d'être préhistoriques et antédiluviens. L'animal était évidemment antédiluvien et préhistorique. Il l'était avec grâce, sans morgue, sans pédanterie, simplement, comme on est Belge ou sourd. J.-H. l'ancien se tourna vers le jeune J.-H. qui baissa les yeux. Alors l'ancien tourna vers la bête sa face fatidique :

I

« Bête, dit-il, j'ai dit et j'ai chanté et je chante les bêtes qui, hors des brumes du mystère, en un

essor, chassèrent l'homme et furent chassées par lui, vécurent avec lui et le firent vivre de leur mort. Et je te connais, bête, car je t'ai dite. Mais, en ce moment je ne te reconnais pas. Tu n'es pas, puisque tu es sans crinière, le Felis Spelaea, et tu n'es pas l'Aurochs, puisque tu n'as pas de cornes, et tu n'es pas le Mammouth. »

La bête s'assit sur sa queue et remua sa trompe du geste d'Henri de Toulouse-Lautrec.

Les Rosny s'étonnaient déjà du son qui allait jaillir de la bête. Et J.-H. l'ancien continua :

« J'ai chanté le Felis Spelaea et j'ai chanté aussi l'Aurochs parmi des aurores... »

La bête l'interrompt : « Tu n'as pas la trouille, fit-elle sans pose, d'une voix douce, comme si, dès les temps, elle avait parlé cette langue. Tu me fais un cours d'histoire naturelle ! Et tu ne vois même pas qui je suis. Or je suis un mastodonte, un pauvre petit mastodonte. Ne fais pas de dissertation sur les mastodontes : accepte-moi comme ça. »

— « Nous t'acceptons, dirent les frères, et tu es notre hôte. »

— « Chouette ! s'extasia le mastodonte. Vous êtes des frères. Et je vous offrirais quelque chose si c'était la coutume pour les mastodontes de laisser errer sur le zinc des liquoristes leurs siècles et leur immémoriale immatérialité. Mais je suis venu seulement, en passant, pour vous saluer.

Vous avez été bien gentils d'aller me chercher et d'aller chercher mes tristes contemporains pour nous jeter, ornés de ces chaussettes russes que sont vos épithètes et vos barbarismes, parmi votre lyrique et touffu commentaire de l'heure qui fuit. Oui, c'est gentil à vous, à toi, reprit-il, en se tournant vers J.-H. le vieux. Et je ne déteste pas du tout tes romans modernes. La fièvre qui dévore et qui nourrit ton temps, fièvre d'avoir, fièvre de savoir, fièvre d'aimer, la fièvre qui pousse les ignorants vers la science, la science à avaler goulûment, avec ses noyaux et sa pelure et sa mousse et sa poussière, la fièvre qui lance les hommes vers la femme qui passe, la femme diverse et même en tant de femmes, et l'essai douloureux de la science et l'essai douloureux de l'amour, les haltes et les stagnations parmi la fièvre universelle et le désespoir qui

vient de l'injustice et qui vient de la misère des autres et de sa misère à soi, toute la frénésie de la foi à l'homme et de la foi à la science et de la foi à la vertu, et les mille facettes sentimentales et émues du cœur et la misère du verbe et de ceux qui vivent du verbe, en famille, le prestige des enfants, la grâce et l'horreur de la vie, le soleil parmi les arbres et la révolte dans les cœurs, tu as dit tout ça et tu as vibré et tu t'es écouté et ç'a été loyal et ç'a été bien et ç'a été beau. Mais je ne sais vraiment pas de quoi je me mêle (il eut, très strictement, le geste de Renan) : je suis, moi, un pauvre mastodonte et je vais faire du style, juger des œuvres d'aujourd'hui, que sais-je ? Ferais-je pas mieux de manger de la chair humaine ? »

Il se tut un moment ; puis, souriant du sourire d'Anatole France, il ajouta : « Mais je ne sais si Cuvier et consorts me permettent de manger de la chair humaine. Et vous, me le permettez-vous ? »

Fatidiques et encyclopédiques, les Rosny reculèrent d'un pas, levèrent la main et, d'une ardeur jumelle, professèrent.

« Bêtes, nous ne te le permettons pas. Les textes et les fossiles... »

Sans brutalité, avec une adresse toute parlementaire, la bête esquiva la dissertation : « Les fossiles, c'est vous, » gouailla-t-elle, « et, si j'avais de la malice, je vous mangerais pour vous prouver que vous vous trompez. »

II

Les Rosny sentirent leur âme se gonfler d'héroïsme. C'était l'âme de Vamireh qui leur venait et tant d'autres âmes silvestres et lacustres et des âmes de montagnes et des âmes sur pilotis. Ils cherchèrent des armes, ils cherchèrent — car c'est chose indispensable dans les combats préhistoriques — la faim féconde et farouche, mais ils avaient mangé et ils n'avaient pas d'armes. Et la bête était amicale. « Je n'ai pas de malice, dit-elle ; je suis un pauvre mastodonte. Et je ne profiterai même pas de l'occasion pour vous reprocher de sacrifier toujours l'animal à l'homme. J'ai lu La Fontaine et je ne le réédite pas. Pourquoi cepen-

dant faire reconnaître à la tigresse blessée perfidement la suprématie de son assassin? Est-ce que jamais les hommes furent aussi poètes dans les jungles et dans les moindres bois que les panthères, et les lièvres? Vous me direz que vous ne connaissez pas la poésie des lièvres et des panthères, que vous soupçonnez à peine le lyrisme des rossignols, ces Jean Rameau, et des fauvettes, ces Louise Colet, mais ce n'est pas notre affaire. Ah! pourquoi croire à l'homme? Parce que vous êtes homme : c'est un argument *ad hominem* (pas dans l'espèce, pourtant); eh bien! moi, qui suis un mastodonte et qui le suis depuis bien longtemps, je ne crois pas aux mastodontes! » Il secoua ses oreilles nihilistes et reprit :

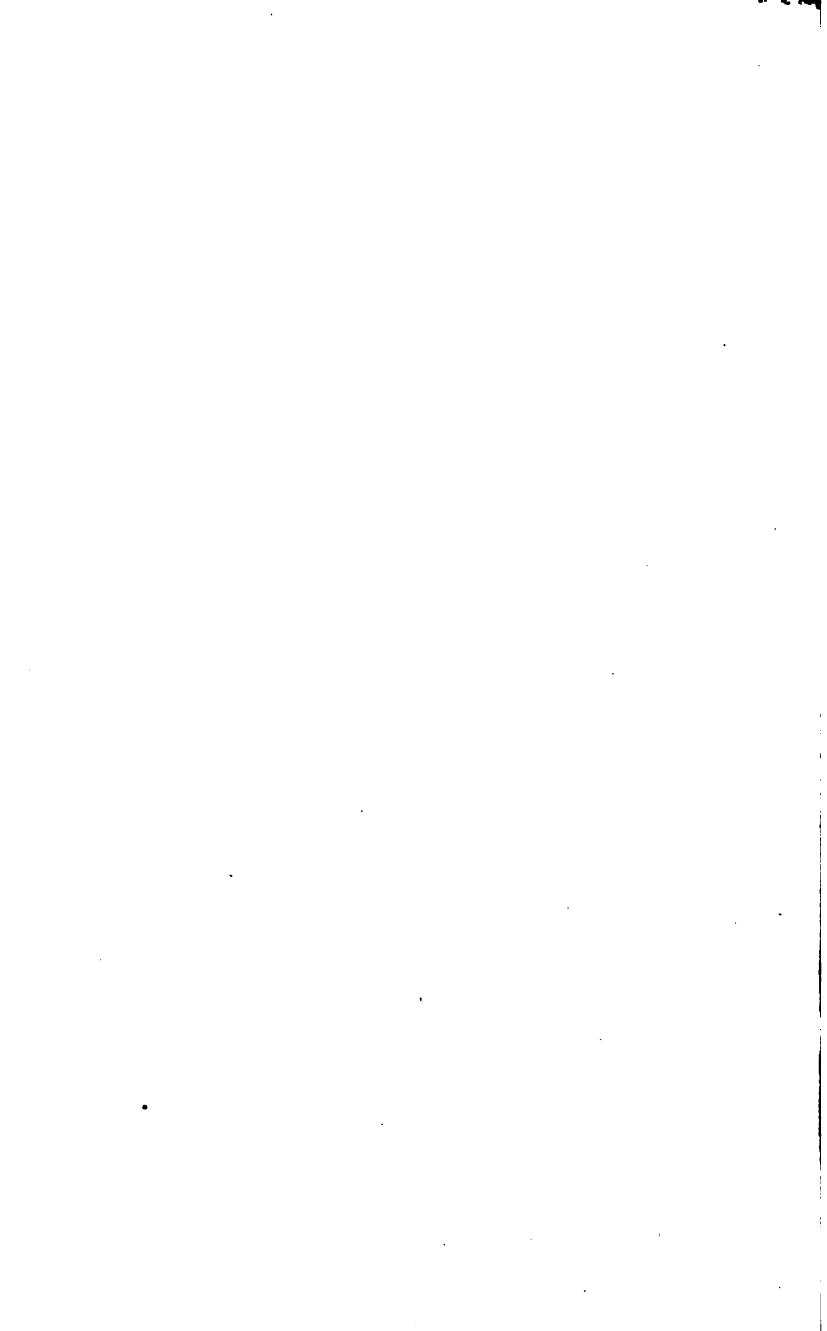
« Vous, vous y croyez; ah! vous êtes bien heureux d'être jeunes! Et, après avoir cru épuiser sous toi toute la misère du temps présent, tu l'es, toi, l'ainé, acheminé parmi une longue route de fantômes, vers la misère des temps, des temps! Et tu n'as pas vu cette misère. Tu étais parti chercher de la force et de la jeunesse et de la bonté et de l'effort souriant et tu as trouvé l'effort souriant, la

jeunesse, la force et la bonté. Tu es bien heureux. Mais nous avons les mêmes peines et les mêmes jalousies et les mêmes complications d'existence et la même simplicité de détresse. Enfin !... Et tu as fait du Jules Verne avec du cœur, du sentiment et de l'écriture : c'est quelque chose. Pourquoi maintenant rirais-je du roman préhistorique ? C'est ce que ferait Jean-Jacques aujourd'hui. Et si je pouvais désirer moins d'étrangeté et moins d'effets et des adjectifs plus nus pour parler de nudité, de candeur et de candide férocité, si je me suis amusé quand j'ai vu des dessins dix-huitième siècle illustrer l'âpreté des idylles lacustres, c'est sans doute goût de mastodonte (il eut le geste de Sarcey.) Et si je m'apeure un peu en voyant monter chaque jour le flot ému de vos volumes, leur lave généreuse et leur molle inquiétude, si je m'apeure devant cet incessant amas d'élégies et d'hymnes et de contes, c'est parce que, à mon âge, on ne lit plus, on relit. Vous êtes féconds, vous êtes jeunes, vous avez une âme ardente, vous avez la naïveté la plus ornée que je sache, vous avez de l'hallucination calme et les yeux toujours éblouis et toujours brillants de

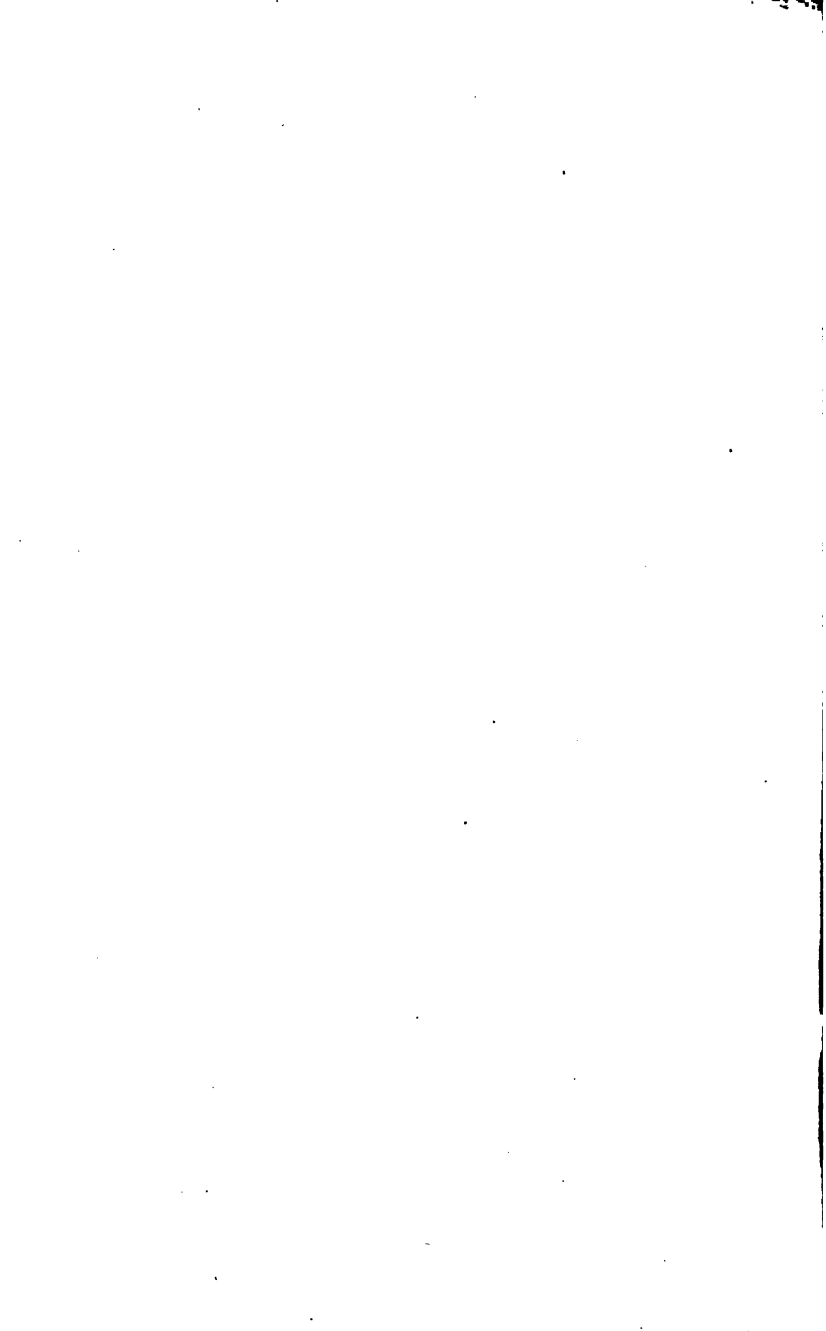
endresse et de tristesse sans amertume et votre poitrine se plisse d'espoir et votre esprit s'obstrue de larges rêves et de larges ailes et vous frémissez et vous pensez : continuez : le mastodonte est avec vous. »

Sa queue monta et zigzagua, en une bénédiction ondoyante : on eût dit le bras de Catulle Mendès alors que, en des banquets symbolistes, il impose aux jeunes hommes une protection compromettante.

Puis, après un salut constitutionnel, il partit et laissa les Rosny étiqueter des néologismes et souffler et s'essouffler et vaticiner, monotones.



LA MER PLEURE VERS RICHPIN



LA MER PLEURE VERS RICHEPIN

La mer pleure vers Richepin,
La mer pleure en mineur (ma sœur
A pas encor dix ans). C'est l'heure
Où, sur le chemin de demain,
Ne cheminent que des gamines
Et des douleurs et des rancœurs
Et des rancunes et des pleurs
Qui s'en vont pêcher la sardine
Aux mers de lointain, de chagrin.
La mer pleure vers Richepin.
La mer gronde et boude : la sonde
Ne sait plus son fond, son fond sombre
Et ses bancs où s'abandonnent les matelots.
Et c'est des frissons qui frissonnent parmi l'eau

Et des âmes qui s'amènent et qui se pâment
Et des colères qui se salèrent dans les lames,
Des colères qui se salèrent dans les mers.
Et des oiseaux par tourbillons — qui sont amers.
Jean Richepin s'en est allé voir Georges Berr...

La mer pleure vers Richepin.

C'est des hoquets et c'est des vagues qui sont lasses,
C'est des Ave, c'est des Jésus, c'est des hélas !
La mer s'en va, la mer se meurt : ça, c'est certain,
La mer pleure vers Richepin.

« Mon pauv'tit gas, mon bon p'tit fieu, quèq't'es d'venu ?
Un gros monsieur qui m'connait pus, que j'connais pus !
Quèqu'tu v'nais donc fair'parmi moi
Pendant des quarts, pendant des mois ?
Le long des phares, sans efforts
Trouver des métaphores,
Trouver des rimes
Parmi les morts et les solstices que nous vîmes,
Ou, longuement, laisser traîner sur l'eau blémie
Ta secrète anémie ?
J'croyais t'avoir et te r'tenir sous les étoiles,
Rêveur et sans écrire, en ton hamac de toile
Que tissèrent, en pleurs, des veuves de marins !... »
Jean Richepin s'fait inviter par un souv'rain...

La mer pleure vers Richepin
Et les flots mouillent le rivage, âpre en sa rouille.

II

Vers Richepin pleurent les gueux
Et c'est des gueux qu'a pas la trouille ;
Y pleur'nt c'pendant d'tous leurs pauv's yeux !
Y n'parlent pas, n'dis'nt rien du tout,
Mais y sanglot'nt et leurs sanglots, ça fait : « Hou, hou ! »
Quelqu'un vers eux était venu, fort de leur force,
Et leur révolte et leur fierté cambrait son torse ;
Leur reproche brillait, lueur sombre, en ses yeux
Et leur voix, sourde et rauque et vibrante et profonde,
Jaillissant de sa gorge, éclaboussa le monde,
De leur haine et de leur mépris gifla les Dieux.
Et cet adolescent — venu d'où ? — de leur ventre
Creux, né comme ça, à cette fin d'être chantre,
Chanta pour eux et les chanta : « Je suis leur roi ! »
Cria-t-il agitant la pourpre de sa bouche
Vers les pantés qui tâchaient à frémir d'effroi,
Et les gueux frémissaient aussi — frisson farouche ! —
« Leur roi ! leur roi ! leur pair ! celui par qui leurs mains
Connaîtraient les combats, les victoires, demains
Qui sont rouges et or d'espoirs et lourds de proie,

Les demains de richesse et les demains de joie
Où l'on triomphe, où l'on a chaud, où l'on sourit
Où l'on est bon, où le ciel est doux, où l'on mange,
Où vers soi s'en vient, les seins offerts, la hourri,
Courtisane d'un désir d'hier et qui est l'ange
Aussi qu'on vit pleurer vers ses hàillons un soir
Qu'on regardait là-haut — sans prier — pour y voir
Le grand lit où l'on peut dormir sans fin son somme,
Loin des agents, loin des prisons, loin des faims, comme
Un bourgeois, comme un Dieu ! Tu parles, vieux : ces
[chants

Étaient des chants de demoiselles, pas méchants,
Et c'était du chiqué : ce roi, comme un monarque
De droit divin, les avait plaqués, et, sa barque
Menée adroitement, yacht, oubliait les gueux.
Et les pauvres gueux trompés, de leurs pauvres yeux
D'où la flamme s'enfuit des espérances mortes,
Les pauvres gueux, hàves, tremblants devant les portes
Closes, l'âme torve et l'œil torve, le cœur mou
Vers Richepin insoucieux grognent : « Hou, hou ! »
Et regrettent pourtant l'homme aux poumons d'attaque,
Le gas solide qui les dit, puis qui les saque,
Et de leurs corps ivres de rage, ivres de faim,
Les gueux pleurent vers Richepin.

III

Une chambre où frissonne un frisson de verveine,
Un parfum de déveine aussi, des fleurs, des pleurs,
Et c'est l'âme apaisée — enfin ! — de Paul Verlaine.
Titillante candeur des draps et les langueurs
Où se complait l'âme des chambres veuves,
Du nu, de la misère et les tristesses neuves,
Les émotions de partout, de nulle part,
Qui s'en viennent et qui commentent le départ
Et — lointains — les chœurs d'anges qu'on entend à peine
Mais qu'on entend, et les Portia, les Chimènes,
Les âmes des vierges et leurs voiles de deuil
Et le deuil de la nuit et les plis du linceul
Qui sont courbes de nymphes et voûtes de temples
Et sourires de satyres aux hanches amples,
Et l'âme s'alanguit du poète défunt,
L'âme pleure vers Richepin :
« Poète mort, poète de naguère et des naguères
Dont nous ne nous souvenons guères,
Pourquoi t'attarder dans la vie
Et dans des proses sans cadence
Et dans des vers sans rythme et sans démençe

Ah ! malheureux ! envie

Ceux qui s'en sont allés, mollement, vers les ciels

De rêverie et sans brusquerie et sans fiel ! »

Mais Richepin n'a pas entendu cette plainte,

Et sans se soucier d'étreinte, de complainte,

De songe, il est allé — parce que ça l'amuse —

Visiter (c'est à lui que crie, âpre, la Muse

Dès qu'il écrit un vers : « Holà ! »)

Le poète Paul Vérola,

Et la prose peut pleurer vers lui, item son âme

Des vingt ans, vous aussi, moi aussi et la gamme

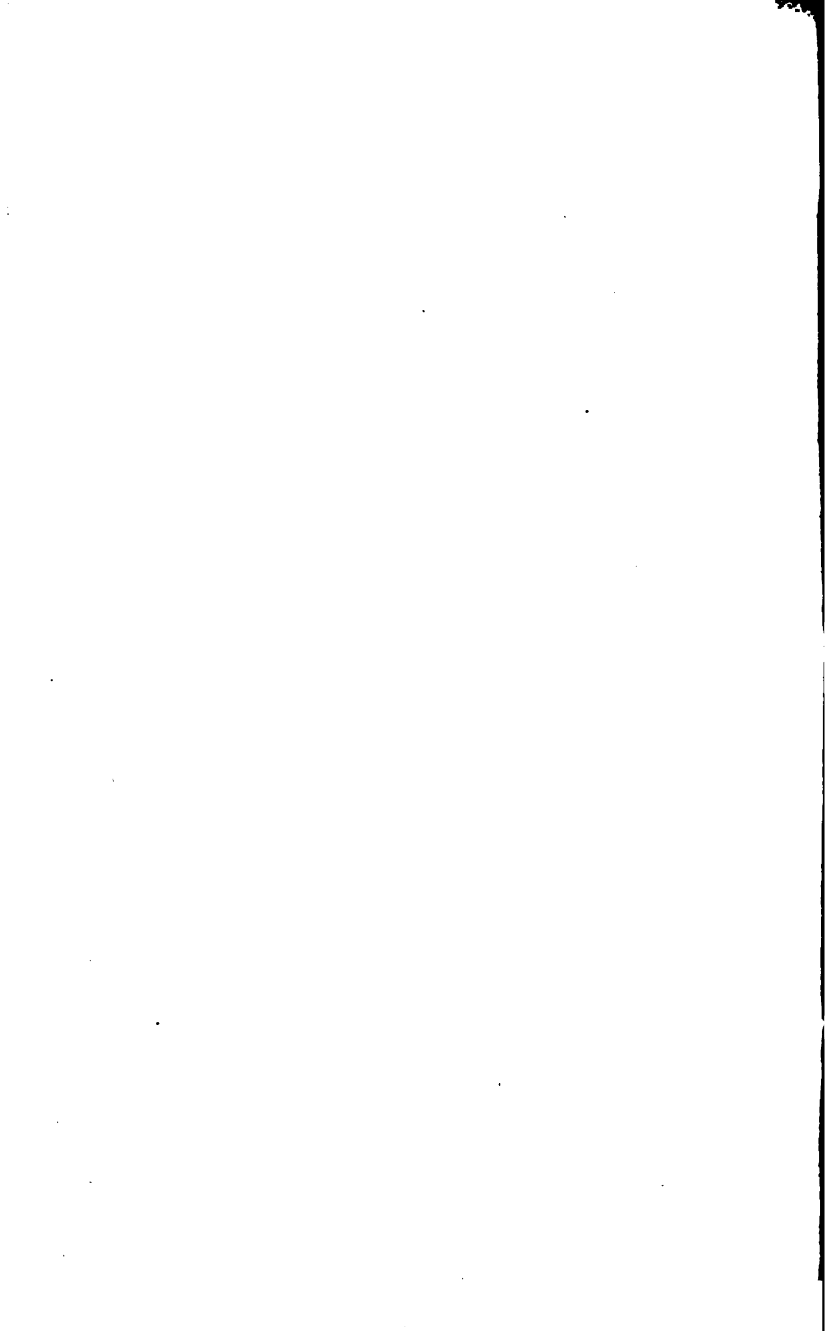
De toutes ses fiertés, le théâtre et la foi,

Et les Dieux le baisant au front « pour se distraire »,

Jean Richepin ne pleure point et se tient coi :

« Fait-il pas mieux que de se taire ?... »

M. GEORGES D'ESPARBÈS ET LA COLONNE



M. GEORGES D'ESPARBÈS
ET LA COLONNE

Un élan et l'envol dans l'air de la chanson d'Esterhazy et des Chamborans, de Lauzun et de Lassalle, et l'envol dans l'air des cœurs des Chamborans, de Lassalle, de Biron et d'Esterhazy, et le subit éploi de crinières vierges de casques et d'étendards tentaculaires et le galop de chabraques, de polaques, de sabretaches, de nattes de hussards, de lattes de dragons, de rates de tambours et des égrènements de fanfares et des halètements d'âmes de soldats, d'âmes d'enfants, d'âmes de femmes, d'âmes de vieux chevaux, de fleuves et de fleurs et un essorement d'héroïsme, de tendresse, d'inquiétude, de poésie, — M. Georges d'Esparbès fut devant la colonne. — Et, pour parler franc, ce fut

un petit voyage à travers la place Vendôme vide de souverains exotiques, de marmitons et de domestiques, ce fut un petit voyage à travers la place Vendôme si vide que M. de Broglie lui-même n'y passait plus ; et, tranquille, un peu essoufflé, M. d'Esparbès s'arrêta à trois pas de la grille et médita. La nuit était tombée et dans le soir la colonne paraissait blonde. C'étaient des tons discrets et de jolies boursouffures, c'étaient des lueurs et des luisances, des reflets et le relief estampé des uniformes ennemis et des bonnets de gloire. C'était un infini serpentement de victoires, de dévouement et de force : on eût dit, dans le vert du bronze, je ne sais quel lierre de féerie, d'au-delà, de passé, un lierre vivant et ému. et c'étaient des armées et c'était l'armée, fatale et sinieuse. Ça montait, ça montait dans la ténèbre, ça montait parmi la nuit comme tendue pour voir et pour entendre et tout à coup, après ce fourmillement de cohortes, de ce grouillement, de cette troupe ciselée et massive, jaillissait, tout en haut, dans le ciel et plus haut que le ciel, massif et ciselé et vert et bleu aussi d'un sourire du ciel et jaune

aussi d'un respect de la lune et pâle, de l'éternité suspendue sur lui et frémissante en lui, l'Homme qui alla et qui fit aller ces hommes, qui les conduisit vers la mort et qui leur donna toute la volupté, toute la douleur, la terre et le ciel.

M. d'Esparbès se raidit sur ses talons, recula, mit sa main sur la flamme de ses yeux, rabattit sa main sur l'orgueil de sa canne, essaya plusieurs froncements de sourcils et plusieurs froncements de nez, rajusta son bouton de plastron et son gilet de flanelle, tâta en sa poche ses dix-sept effigies de Napoléon, ouvrit la bouche et ne se trouva pas satisfait. Il leva son camp, sonna son boute-selle intime, tourna, retourna, se retâta, tapa sur sa canne, chercha des poses, se campa, et ça n'y fut pas encore.

Il ne pouvait apercevoir la face de l'Empereur.

Ah! apercevoir cette face et la contempler et s'assurer que l'Empereur le regardait. Oui, le regardait.

Le regard de l'Empereur! de l'amour et de la reconnaissance et du regret, le regret de n'avoir pas eu son chantre pour aide de camp, pour

ami, qui sait? pour rival ! Mais l'Empereur restait très haut, très haut, et son regard se perdait dans les nuages. Alors, comme M. d'Esparbès, par de petits bonds, cherchait le regard de Napoléon, il lui sembla voir briller dans l'obscurité des lettres de flamme qui étaient de son écriture à lui, à lui, Georges d'Esparbès : A MONSIEUR JOSEPH REINACH, SON ADMIRATEUR, G. D'ESPARBÈS.

Ah ! ah ! galops de dragons et galops de cuirassiers, ah ! ah ! larges frissons de drapeaux dans le frisson du soleil et vous, morts de Rivoli, et vous, morts de Waterloo, vous dont les cadavres sommeillent en la vieille terre d'Italie ou dont les cadavres se raidissent sous la raideur glacée des steppes de Russie, soldats d'Égypte ou d'Espagne, prisonniers de Baylen ou de Bautzen, vous ne vous élançiez plus, lanciers ou vélites, parmi la place Vendôme et vous ne parachiez plus devant le chasseur à cheval qui, virtuel et vertueux, apparaissait auprès de M. d'Esparbès ! Et M. d'Esparbès souffrit un peu de sa dédicace. Il ne cherchait plus la flamme des yeux de l'Empereur, il rôdait autour

de la colonne, dédaigneux, les épaules lourdes, les cheveux lourds, et il se sentait malheureux. Des pas, des pas, des souvenirs, des souvenirs de fautes et d'erreurs, de croix de la Légion d'Honneur distribuées à Lodi cinq ou six ans trop tôt, de *kilos* de poudre en avance sur le système métrique, découverts pendant la Guerre de sept ans et des hésitations de critique historique et une documentation lyrique un peu insuffisante. Mais il tâcha à se rasséréner et gémit vers la colonne : « Je suis un pauvre homme, dit-il. J'ai dit que je vivais avec douze sous par jour et c'est vrai. J'ai pour camarades d'école des conducteurs de tramway et des employés de banque et je leur serre la main. J'ai été caporal de chasseurs à pied et je suis humble, très humble. Or je suis venu vers toi, héros qui dors en haut en cette colonne et je suis venu vers vous, héros, qui dormez en valsant autour de la colonne et je vous ai tirés de la nuit et je vous ai installés parmi tous les esprits de mon époque : par moi vous avez hanté les rêves, troublé la sérénité des jours et vous avez habillé

de gloire les minutes les plus grises de l'existence des hommes. »

Il lui sembla que la colonne devenait joyeuse. « Oui, continua-t-il, je sais, d'autres avant moi avaient parlé de vous, Casimir Delavigne, Hugo, Heine, Rodolphe Salis, Caran d'Ache et Melchior de Vogüé, mais ça n'était pas la même chose. Moi, je vous ai pris par la main et je vous ai lâchés par la ville et par l'éternité. Et je n'en suis pas plus fier pour ça. Celui qui chanta le Petit Épiciier m'a appelé d'Esparbès-des-Batailles, et Léon Daudet m'a, un moment, préféré à Shakspeare, rapport à un tambour-major en or, eh bien ! je suis triste et je me sens seul et je me déteste si je n'entends pas tout de suite votre parole fraternelle. »

Il se tut pour mieux entendre et se convulsa, les yeux révoltés.

Le ciel était très pur et très large, un ciel d'idylle et d'apothéose. Lente, la lune errait comme par une nuit de bivouac.

Personne ne passait d'un pas pressé, d'un pas

peu militaire. Et, dans le lointain, des masses qui sonnaient sur le pavé faisaient songer à des prolonges d'artillerie. C'était une belle nuit, une nuit vide qui se pouvait parer du sourire de la Pompadour et des cheveux de Jeanne d'Arc, c'était une nuit calme qui se pouvait aiguïser de fièvres de guerriers et de fièvres d'amants, c'était une nuit silencieuse où pouvaient glisser des baisers, une nuit sans odeur où des roses de 1760 et des roses de 1829 pouvaient s'épanouir et s'évanouir, capricieuses. C'était une nuit un peu molle où l'on pouvait imaginer des soupirs et des rires de Funn et où des âmes, les âmes les plus ténues et les plus inattendues se pouvaient jouer vers les cieux. Nuit si claire, nuit si vide que les fleurs du Midi y pouvaient croître et des oliviers et des chansons de là-bas, nuit si vide, nuit si claire que toutes les bravoures et toutes les vertus s'y pouvaient promener en liberté et que les plus sublimes libertés s'y pouvaient guinder, vertueuses. Et M. d'Esparbès aima tout à fait cette nuit. Il la vit propice à des défilés et à des charges de cavalerie. Et il vit qu'il pouvait la gonfler de ses hallucinations faciles,

de sa folie alcooliquement épique, du grouillement incohérent de casques et de panaches, des masses sombres et un peu molles, des brutalités de couleur qui sont son esthétique, sa science et son éthique. Et son cœur cependant était un peu brouillé, un peu trouble parce qu'il sentait, d'une sensation profonde, que Napoléon ne devait pas aimer son œuvre. Il eut conscience de la prodigieuse lucidité de l'Empereur et de sa lente promenade parmi le monde et parmi les variations du sublime et de l'humanité. Il n'eut pas honte pourtant du travestissement qu'il imposa au mathématicien d'Arcole et à ses aides : il ne tâchait pas à se repentir et à réfléchir : tout entier, il se préparait à un spectacle.

La place Vendôme était toute prête à des cérémonies militaires. Tendue toute et comme angoissée par l'arrêt de masses d'armes, elle béait et des états-majors pouvaient aller et balancer leurs aiguillettes, leurs cordons et les souples dragonnes de leurs épées, et des houzards pouvaient y faire danser la flamme de leurs bonnets et les vaines manches de leurs manteaux et leurs souples tresses

et les crinières des casques de cuirassiers s'y pouvaient épandre, fatidiques. C'était pour bientôt, car M. d'Esparbès se sentait des remords. Oui, c'étaient presque de bonnes résolutions, de reprendre son œuvre, de ne plus admirer M. Joseph Reinach, qui sait ? de ne plus écrire. Ah ! ça ne pouvait pas durer. Et le poète épique en vingt contes fit signe à ses escadrons et les lâcha dans la nuit.

Ah ! ce fut beau. Ce n'étaient pas les soldats de Raffet et ce n'étaient pas les soldats de Caran d'Ache et ce n'étaient pas les soldats de Gautier. Lourds, ventres de plomb sur des chevaux de plomb et des bottes de théâtre, et des sabres de théâtre et des âmes de théâtre, yeux fardés et mâchoires de musée Grévin et éperons du musée de Cluny, ils allaient en des à peu près de galops et en des trots de cirques suburbains et c'étaient de faux clowns anglais qui étaient les lanciers de Pologne et c'étaient des échassiers landais qui étaient les voltigeurs saxons. Il ne manquait que des singes et des chiens savants, il ne manquait que le bouclier de Don Quichotte, d'un Don Quichotte qui aurait été en même temps son Sancho,

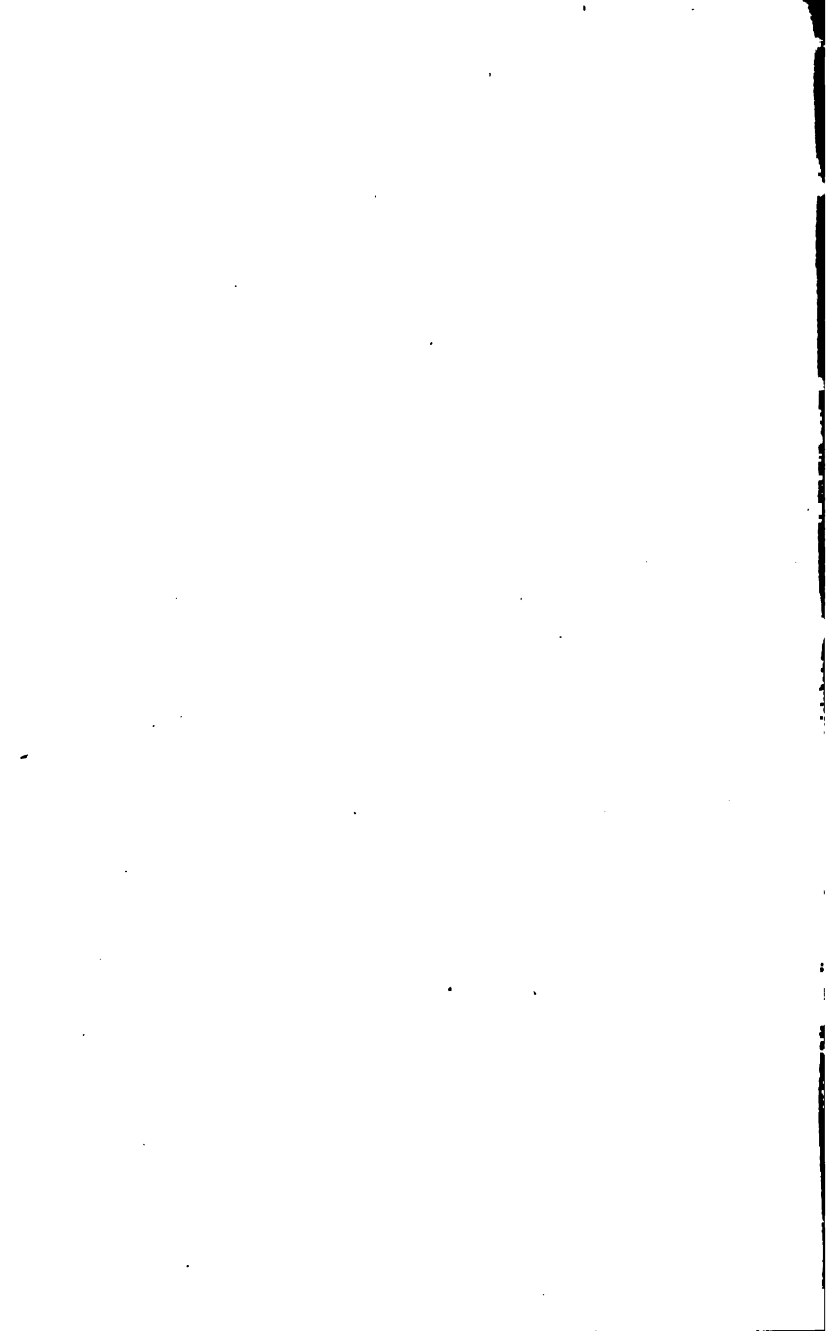
et il ne manquait qu'une roulotte et de la musique américaine et des lévites de David et des vélites de Duroc. Ça allait cahin-caha, uniformes trop vieux ou trop neufs, figurants trop roublards ou trop mal dressés, avec des héroïsmes trop truqués et des naïvetés trop frustes. Mais M. d'Esparbès était tout à fait pris : c'était bien l'Empire qu'il voyait et son cortège et son âme, tout l'Empire et ses dorures et son sang, il voyait dans les yeux de ces fantoches tous les champs de bataille, leur effroi et leur splendeur, il voyait les rêves enfuis, l'infini et toute la gloire de l'homme. Il se dressa, en une hallucination et regarda passer *ses troupes*. Il se grisa de leurs fanfares, se haussa encore sur d'imaginaires étrières et fixa la statue de l'Empereur. *ALORS...*

il lui sembla que l'Empereur le regardait.

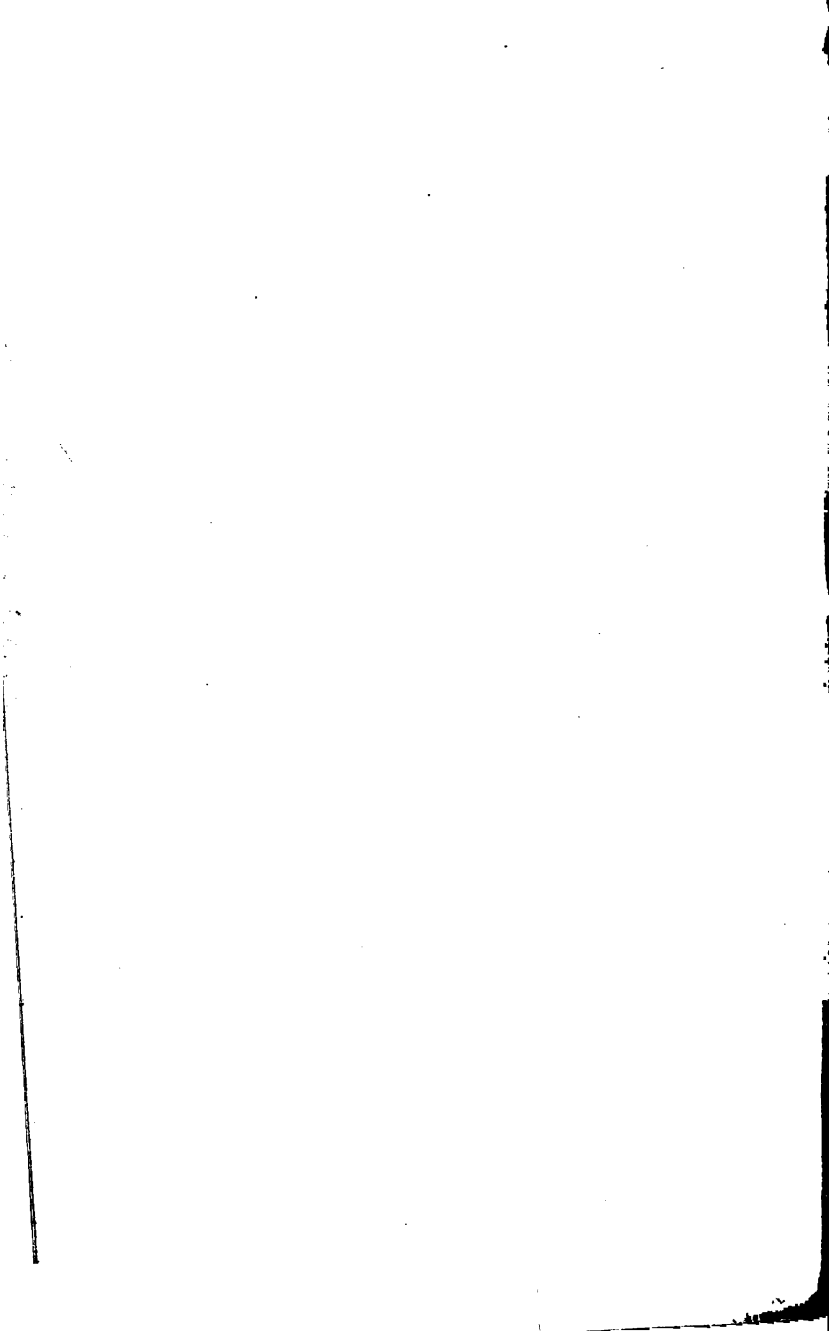
Ch... fit, auprès de M. d'Esparbès, aux troupes en marche le petit Dieu Funn... Et les troupes firent silence et le regard tomba, plus droit, sur M. d'Esparbès. La place Vendôme et l'univers attendaient en un recueillement.

Pourtant l'Empereur ne parlait pas encore. Des ombres venaient auprès de lui, légères, en panaches flous. C'était Suchet, c'était Bernadotte, Augereau, Lassalle, Lannes, Davoust, c'était Ney, c'était Moncey, c'était Berthier, c'était Junot, c'était Drouot, c'était Duroc. Des sabres glissaient, c'était Murat, c'était Victor, c'était le falot Poniatowski, c'était Marmont, La Bédoyère, Mouton et c'était Cambronne, Cambronne en effet, Cambronne qui se penchait vers l'oreille de l'Empereur, très à l'aise, un peu ironique.

Et M. d'Esparbès entendit l'Empereur parler, parler peu et parler bien et jeter un seul mot, le mot que Cambronne ne prononça pas à Waterloo, qu'il conserva entre sa gorge et ses dents jalousement, avarement, héroïquement, à cette fin de le pouvoir prêter à l'Empereur à l'adresse et en l'honneur de l'infortuné M. d'Esparbès, homme d'épopée et officier d'Académie.



L'ŒILLET DE M. DE MONTESQUIOU



L'ŒILLET DE M. DE MONTESQUIOU

La feuille du japon impérial sur laquelle il allait écrire avait reposé, s'était fécondée entre deux pages d'un manuscrit de Marceline Desbordes-Valmore, et sa plume avait veillé en une bonbonnière (donnée par Robert de Bonnières) où s'étaient joués jadis à la Malmaison les doigts et les bagues et les lèvres peut-être de l'impératrice Joséphine. Et c'était toujours l'encier timbré à ses armes. M. de Montesquiou permit son être à l'inspiration:

« Ave, Cæsar ; morituri
Te salutant ! » Mort ? Ituri !
Oh ! Ris ! Tu ris ? mon Ituri ?
Ris-tu ? Tu ris ? Monituri,
Triturant des enterrements,
Des détritns, c'est des serments

Et des sarments si funéraires,
Et de si sarmates sarments
Et des aromates charmants
(Mais c'est l'odeur du vulnéraire),
Des aromates acrobates,
Croates et de quels Carpathes ?
Car patibulaire et cruel
Entre Creil, Laon et les Échelles
Du levant j'aperçois Curel !
Ezéchiél, Ariel, Brummel !
Mélanchton, Alecton, Platon !
Onuphrius, Ion, Pindare !
Pour aller vers vous quelle gare
Et quel cigare trouve-t-on,
Ton ton, ton ton, tontaine, tonton ?
Et de quel ton parmi Mégare
Ecbatane, Elseneur, Boston,
Vous appelle-t'on, « mon beau blond » ?
Césars, artistes, étalons,
Je vous salue en vos salons,
Emmi mes semis, mes amis !
Je vous aime, alme et je gémis ! »

Il s'arrêta un moment et effeuilla une médita-

tion où il ne se trouvait pas ridicule et où l'allitération lui apparaissait, en sa gloire et avec sa chaîne d'or ; lien, elle unissait toutes les pensées, toutes les images, toutes les contrées et tous les néants, mais des vers lui venaient et il les nota :

Le rhizome bulbeux du glaïeul germanique,
Du glaïeul bleu s'endort sous des ors de portiques,
Sous du ciel, sous du fiel d'Ariels asthmatiques :
Les temps furent de Paul Margueritte et d'Hennique.

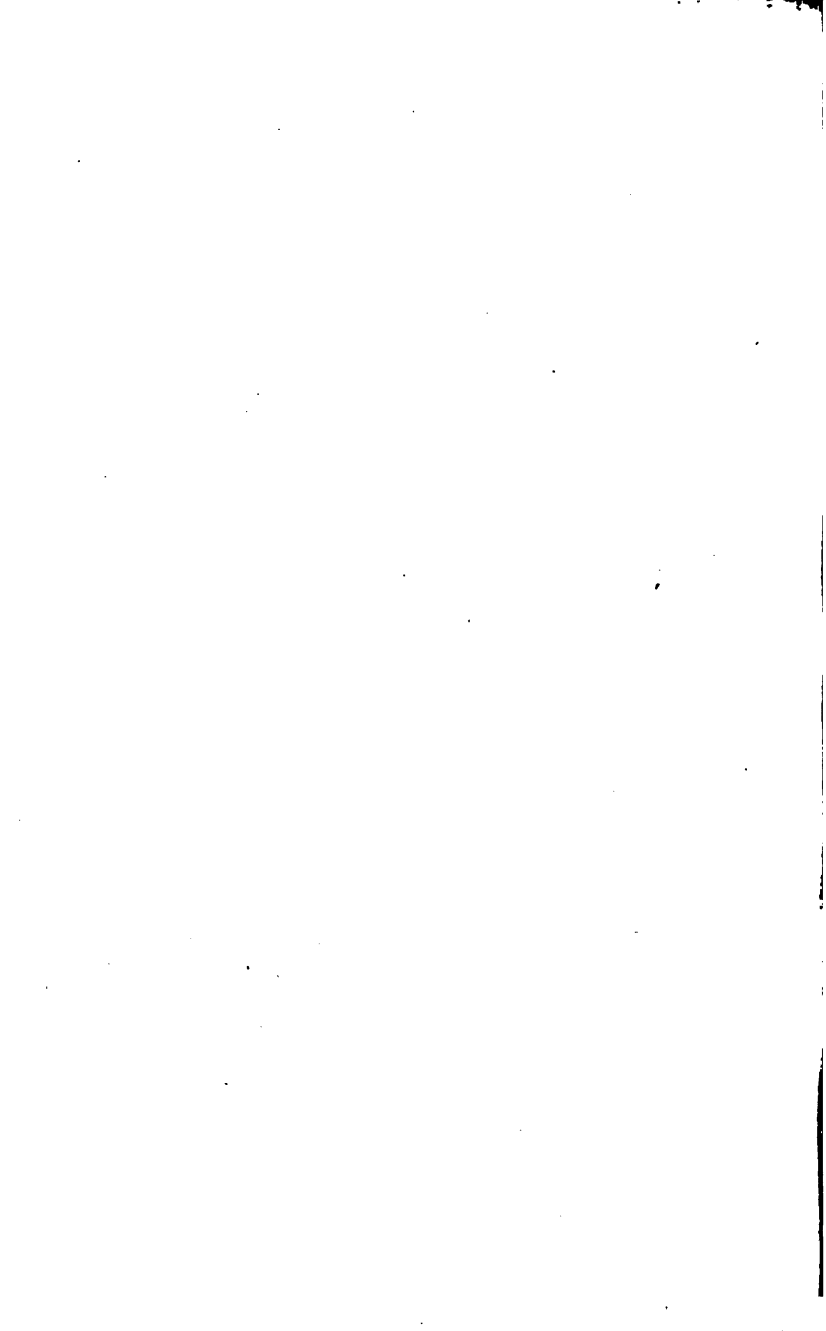
Il allait continuer :

O glaïeul, épagneul des glorieux linceuls !

mais il n'osa et s'embêta, s'arrêta sur l'Oeta. Des vers encore ? Non. De la volupté. Des fleurs en de longs cols de verre, de verre ? ou de rêve et de rêve ici roussi par des flammes de lunes, et doré par des cheveux de sirènes, et violacé d'un soufflet de violettes, et mauve d'un émoi d'étoiles et gris de la cendre d'un bûcher de sainte et rougi du sang d'un poète, en de longs cols de vases de Gallé, donc et d'Émile Gallé, des fleurs s'attar-

daient et se penchaient et parmi des fleurs de rêves et des fleurs de verre croissaient, de rêves et de verre — des fleurs. Les regarder, les aspirer et mourir ! Mais le papier impérial du Japon attendait ses macules. Et, héroïque, pour trouver une rime, très simplement, M. de Montesquiou voulut s'en venir à son Larousse. Mais, en se levant, son œil vit sur la table, dans son vase, l'œillet qu'il se préparait à chanter, le frêle œillet pour qui il allait ouvrir les feuillets effroyables du dictionnaire et il pâlit et il chancela parce que — oh ! le souvenir de sainte Élisabeth de Hongrie ! — l'œillet semblait non plus un œillet, mais — oh ! deuil d'orgueil et quel regret ! — un œil, un œil, un œil — qui le voyait.

UNE HEURE DE LA VIE DE M. LEDRAIN



A Frédéric Amouretti.

UNE HEURE DE LA VIE DE M. LEDRAIN

M. Ledrain a un des plus remarquables talents que je connaisse ; celui de donner à tout ce qu'il touche une odeur et une saveur de moisi et de moisi rance : depuis qu'il s'est attaqué à l'interview, l'interview s'est abîmée dans le pire gouffre de l'Assyrie pour n'en plus sortir. Et (mon Dieu, qu'il est pénible de parler, à propos de M. Ledrain, de choses graves, de choses intéressantes !) nous ne la regrettons pas trop. Pourquoi un reporter ? Ce sont contingences qui, s'imposant à notre MOI, le dépriment, le faussent, le souillent. Et notre âme devient une succursale de l'âme douteuse du reporter, un antre de vulgarité avec de la fièvre et des rancunes et de la lassitude en sus.

L'important est, en cette matière, de converser avec des gens qui ont plus d'orthographe que nous. Allons les chercher parmi l'espace et parmi les siècles : que ce soient dialogues souriants et ornés, du Fénelon, du Fontenelle, et ce seront les véritables pensées, les pensées profondes et intimes de nos contemporains. Qu'ils protestent, qu'ils s'étonnent, nos contemporains : leur étonnement prouverait un obscurcissement, un amoindrissement de leur personnalité. Et voilà que M. Ledrain jouira de ce préambule, comme il jouit de bien des choses, comme il jouit, non sans morgue, de la plus laborieuse et de la plus remuante obscurité de notre époque.

I

Le monstre sortit des temps et marcha vers le le monstre. Il le trouva lourdement accroupi sur des textes, féroce. Et ces textes étaient divers.

II

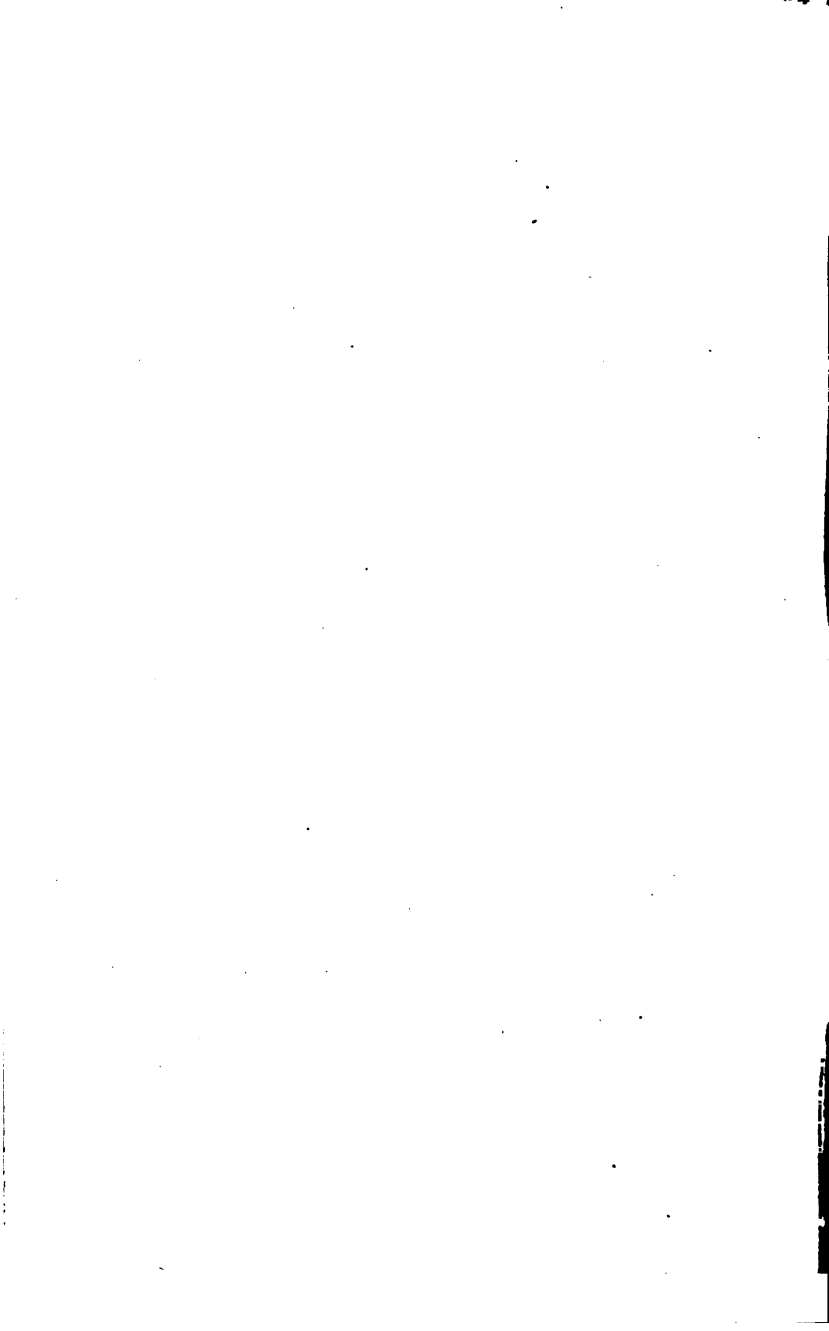
Mais je me demande pourquoi, à propos de M. Ledrain, je vais déranger des temps et des monstres. Il n'en est pas besoin. M. Ledrain est un gros homme qui se hausse jusqu'à l'exégèse et à la chronique. Entre ces deux occupations et sans doute pour tâcher à se prouver qu'il est tout de même moins sot qu'il le croit, il se courbe vers des vers d'enfants et des romans de dames. Il ne dort pas dessus, il les lit d'un bout à l'autre, la face épanouie en murmurant : « Non, il est impossible que, moi-même, je fasse plus bête. » Pourquoi voulez-vous qu'il se trompe ? La vérité est que, de ses lectures, il sort, la tête haute et les moustaches agressives. Et cet homme est humble, très humble. Vous souriez lorsque, farouche, il s'agite contre tel homme de talent et contre tel homme de génie, lorsqu'il grince et qu'il pontifie ? Il est humble, je vous le dis, très humble. Il sait qu'il ne sait rien et que ses cours d'assyriologie ne valent que par leur suffisance et leurs contre-sens et que son éru-

dition ne convainc que de vieilles dames férues de science sur le tard et que sa fantaisie n'amuse que les fantaisistes et il continue. Eh oui ! un ton tranchant, eh oui ! des formules et un dogmatisme de sacristain, mais c'est qu'il est « lecteur » et qu'il lit des choses plus humbles que lui. Et il a une âme de raté, la pire âme de raté qui soit, hargneuse, boursoufflée, débordante de fiel gras, une âme d'incompréhension et papillotante, une âme qui erre parmi des stèles et parmi des romans mondains, une âme qui cherche sans cesse sa voie et sa place et qui erre et qui erre et qui a des sourires courtisans et qui de ci, de là, tousse et bave. Non, pour les beaux yeux de M. Ledrain et pour son binocle, je ne dérangerai pas de monstre. Que pourrait faire le monstre ? Renifler en l'apercevant ou s'enfuir ? Vraiment, ce serait beaucoup pour M. Ledrain. Laissons-le à ses lecteurs et à son modeste cercle d'admirateurs. Il est — et peut-être n'est-ce pas sa faute — peu encombrant. Il demeure loin du soleil en une cage du Louvre ou en une cave d'éditeur. Il a permis à des humoristes des plaisanteries agréables, il ne mord pas et est honnête

homme. Il est un critère et un terme de comparaison avantageux : c'est un repoussoir tout indiqué pour un chacun, que ce soit M. Philippe Berger, M. Fouquier, M. d'Annunzio ou M. Jules Case ; il est joyeux, il est tout rond, il fait songer au chanoine Docre avec une moustache de brigadier du train des équipages, il est quelque chose comme la nourrice de M. Marcel Prévost, et (ah ! je vais lui donner la folie des grandeurs !) je crois bien qu'il est la rançon d'Ernest Renan.



LE CONCILE



LE CONCILE

Une sorte de café, n'est-ce pas ? puisque ce sont des apparences de littérateurs. Et si vous boudez, ce sera une brasserie. Des tables d'ici, des tableaux de là-bas, des soucoupes d'ailleurs et des ivresses de partout. Ça ne ressemble pourtant ni au Chat-Noir, ni au Voltaire, ni au Vachette, ni à la Côte-d'Or, c'est un lieu idéal qui a poussé comme ça, tout d'un coup, et c'est bien le lieu idéal : si iniques, les consommations, si cyniques et si fatidiques, les garçons ? Tranchons le mot : c'est une *entité philosophique de cabaret* et c'est à la dignité de l'entité plus qu'à la mélancolie des pipes qu'est due cette buée qui serpente et qui adoucit la réalité ou l'ir-

réalité des êtres et du site. Des gens déjà se courbent vers des boissons, résignés. Ils ne boivent pas — car il faut faire durer le martyr et ils ne parlent pas — et ils ne s'ennuient pas. Les mots sont très loin qui s'amuse en route et qui jonglent avec les idées ou peut-être ce sont les idées qui jonglent avec les mots, et ils viendront tout à l'heure sans se presser, tout doucement, un peu émoussés, un peu éraillés — et ils apparaîtront plus profonds, plus aigus et meilleurs. Le silence s'obstine. Et qu'est-ce que ces gens-là? On ne les connaît pas, on ne les a jamais vus. Sourds-muets? Non, s'ils étaient muets ou sourds, on les connaîtrait, on leur permettrait de la gloire et du génie. Mais ils n'ont pas de génie et ils sont là seulement pour dire des choses raisonnables — ah! ils feraient aussi bien de n'être pas là! Et ils deviennent tristes. Et soudain des lèvres de l'un — pourquoi voulez-vous que ce soit le premier? — une plainte s'aventure.

CHANSON POUR LES SOIRS D'HIVER
OU IL NE FAIT PAS ASSEZ FROID

Des angelots avec des engelures
Et les tours de Notre-Dame qu'on n'aperçoit pas
(En outre), tout ça fait des pas
Et faut s'occuper de littérature !
Des femmes passent, qu'il faudrait
(En êtes-vous sûre ?)
Conduire vers les Cythères de feu Voiture...
Mais ce seraient des frais de voiture
Et où trouver quelque lit frais ?...
Et les Watteau se sont couchés dans les boutiques,
Et dans les Musées
Où nos Muses se seraient usées.
L'âme amène s'amène, Oenone ! de Vogüé !...
— Un cabaret où l'on boirait le Saint-Viatique !
Ou mourir ! — mais il ne pleut point !
Ou rêver ! — mais ça me plaît moins !
Et la lune qui là-haut (pas si haut) s'embête !
La nuit,
Ça nuit
Aux amours de tête !

Ça été murmuré, grommelé, gémi de cette voix dolente, timide, un peu rauque, voilée d'une voilette de violettes, fluette comme une goëlette qui est la voix de combat des symbolistes et des poètes qui, depuis quinze ans, se proclament les plus récents poètes. C'est de cette voix que furent « lancés » les plus indéfinissables défis et les vers frôlaient les cheveux pour les faire trembler et haletaient pour montrer que la terre était trop étroite pour eux. Et les jeunes gens se rappellent des récitations notoires. Ils doivent pourtant donner leur avis sur la pièce de leur camarade. Le plus blond se dévoue. « Oh ! fait-il, une douceur, une hauteur et des méditations parmi les becs de gaz. C'est toute la vie qui frémit là et tout l'amour, toute la douleur. Et c'est de la sensualité et c'est de l'esthétique et c'est le sentiment de l'infini, des infinis les plus sublimes et des plus infimes infinis. Et l'âme qui grelotte et qui grelotte de ne pas grelotter suffisamment pour être toute à son grelottement ! Et des petits bouts de pensées qui battent de l'aile, qui sortent un peu de la blancheur de leur aile parmi les néants les plus

modestes. Sont-ce même des petits bouts de pensées ? N'est-ce pas mieux ? Des vagissements, des regrets et des nostalgies de vagissements, et quelle impression de timidité dans l'hébétude, dans le dégoût, dans le songe, dans le doute, et dans la croyance, dans l'ironie et dans l'irrespect ! Et c'est le poème des demi-mesures.

Le poète reçoit ces éloges — mollement.

« Oui », acquiesce-t-il.

Et mollement, aussi, parce qu'il lui faut formuler une opinion, le plus brun répète : « Oui ». Et il ajoute : « Et c'est idiot. Ça n'a pas même des vagissements, c'est des hésitations de vomissements, pas même des chaos d'idées et pas même une anémie cérébrale, oui, c'est un néant modeste et un néant orné et il y a des allitérations méritoires, mais pourquoi encore ? Pour dire que M. de Vogüé est un confident de tragédie. Mais où est la Phèdre de M. de Vogüé ? Après tout, c'est peut-être Dostoïewski. Mais nous lui devons de la reconnaissance, à M. de Vogüé, puisqu'il inventa le frisson jadis. S'il ne l'avait pas importé de Russie, s'il ne lui avait pas fait accorder la

nationalité française, il nous faudrait l'inventer, le frisson, et ça ne serait pas drôle. »

Le poète reçoit ces blâmes — mollement.

« Oui », acquiesce-t-il.

« Oui », répète le plus roux. Et il ajoute :
« Tous les deux, vous avez raison. Et c'est idiot. Mais il y passe cependant la vie et la mort et l'amour et tout. Et, si c'est idiot et si c'est subtil, ce n'est pas la faute de l'auteur, c'est la faute de l'époque, de notre éducation, des hommes qui sont venus avant nous. Nous vivons tous sur ceci de Verlaine :

... Cette eau du puits glacée,

Bois-la, puis dors après...

Ah! quand refleuriront les roses de septembre?

C'est admirable et c'est là, plus sincèrement qu'ailleurs, toute l'existence, toute la terre et tout l'au-delà. Mais vraiment ce n'est pas beaucoup. Et la vie, la mort, le ciel, on les trouve partout, — et si merveilleusement exprimés ! Sensations, titillations, et de petites hypertrophies du cœur, sans

danger, d'une minute, c'est bazar à treize : il n'est pas de poème, il n'est pas de monodie qui ne nous les procure et toujours au rabais, en vingt vers ou trois cents lignes ; d'ailleurs, tout nous les a toujours procurées, en 1830 et en 1860 et plus tôt... »

« Il nous rase ! » interrompt le plus doux.

« Oui », acquiesce le poète, mollement.

Et c'est, derechef, du silence. Là-bas, la musique — tiens ! c'est vrai, il y a un orchestre ! — jette sur tristesse des jeunes gens de vieux motifs du Pré aux Clercs et de la Muette de Portici, et les jeunes gens les subissent et les écoutent sans déplaisir parce qu'ils voudraient entendre du Wagner. Et ils s'infligent l'âpreté de leurs bocks. Et c'est du silence encore. Cinq minutes, dix minutes. Du silence. Et des ombres et des doutes qui passent en leur esprit. Soudain quelqu'un énonce : « Ah ! nous contemplons notre néant face à face ! »

« Non, répond un autre, nous ne sommes pas en nombre. » Et c'est le silence : ils attendent.

Ils n'attendent pas longtemps d'ailleurs.

I

Car voici de la vie et voici de la lumière et voici des paroles qui entrent, qui font claquer la porte, qui font trembler les bougies et les chaises. Lourds, décevant lourds, chantres que leurs ailes de géants empêchent de marcher — et de grandir, mâche-lauriers altérés et affamés par les lauriers qu'ils ont mâchés, la bouche tordue et lassée par les trompettes héroïques qu'ils ont embouchées, ce sont des êtres qu'on connaît et des cravates notoires. Des cheveux peut-être, des yeux — qui sait? — et du tumulte. Ils trouvent des tables, ils trouvent des boissons, ils trouvent des saluts — que ne trouvent-ils pas ?...

A Charles Maurras.

« Orphéenne et mignarde et fuyarde Eurydice,
Le parchemin verri dit en vain ta géhenne,
Vague, sous le ciel vagabond, tu devins reine
Et tu t'en vins avec la reine Bérénice.
Parmi la gentiane et l'amer genouillet,

Et la mauve velue
Que de ses pleurs Phébé blonde mouillait,
Secrète et biscornue,
Tardives, vos sérés, passèrent, otieuses.
Et vos doigts cerclés d'émeraudes précieuses,
Vertes naïvement comme les bois moussus,
Aux étoiles contaient des sortilèges sus
Et se levaient, très lents, vers la lune très lente.
Ton doucelet tintin, rossignol passager,
Ton cri triste, crapaud, et la chanson que chante
Le faune ombreux et bocager,
Tout fut silencieux à votre pur silence.
L'hierre, ambitieux, croissait en vos cheveux
Et ce furent des ifs cyrnéans, malheureux.
Des faucons tartarins, des vœux et leur démençe.
Vous alliez : les halliers se liaiaient à vos pieds ;
Les pièges envieux..... »

Il n'y a pas d'erreur : c'est de la poésie romane.
D'ailleurs les faces même des gens sont romanes...
ou roumaines, et les vers s'épandent toujours,
gaufrés et sourds. D'où sortent-ils ? De la poussière
des siècles sans doute et des radieuses margelles
de tombeaux effrités : car ils sont la vérité

et la tradition. Et ils deviennent de plus en plus lents, de plus en plus lointains, plus légèrement estompés, et ce sont des fuites soudaines de voix et des langueurs et des ombres : c'est un charme et c'est archaïque comme du Gérard de Nerval ou comme le Gautier d'*Emaux et Camées* :

. et l'orphéenne fée

Par l'herbe molle cherchait son féal Orphée,
Et son baiser t'allait cherchant, baiser épars.....

Vraiment, les limbes se sont entr'ouverts : d'eux et de leur douceur et de leur timidité filtre un rais de clarté, de clarté tremblotante et chevrotante qui est la légende et qui est le ton dont elle nous étonne : des fuites toujours et des flûtes et du passé et du ciel et de la grâce, mais ne sera-ce jamais fini ?

. le mystère

Où nous tenons notre paresse caignardière. »

Ça s'est déroulé, ça s'est apaisé, c'est mort très gentiment, très sagement, très savamment. Et ça

ne résonne même plus : l'écho s'est tu et le halo s'est dissipé. Et les auditeurs sont devenus des juges. Juge surtout, le Chef, le Maître et son monocle se fait âpre. Pourtant son opinion est bienveillante et vague : ce sont des aphorismes. « Cè qu'il y a de plus beau dans la languè francèsè, cè sont les è mouèts. Et dans votrè poémè, est la noblè et doucè beauté des è mouets et leur nombèrè. Et il y a d'autres choses — en outre. Oui, jeune homme, vous êtes.... je ne dirai pas un poète... mais un des trois ou quatre meilleurs écrivains en vers que je connaisse. Vous avez du goût... vous comprénez ma poésie, vous comprénez, mais vous comprénez autre chose et vous comprénez trop dé chosés. »

Il y a là une trentaine de poètes : ils ont tous, tour à tour, entendu et approuvé le même éloge : ils continuent. Ce sont des cheveux qui se penchent et des moustaches qui frémissent, fraternelles. Mais le portelyre sourit (il est vraiment jeune) et déclare : « Eh bien ! toute ma pièce est faite d'adjectifs empruntés aux « *Épithètes françaises de Maurice de la Porte, Parisien*, livre

publié avec privilège du Roi, chez Gabriel Buon en 1571. C'est un travail facile.» Les moustaches deviennent indifférentes, l'orchestre qui jouait — que jouait-il ? — s'arrête : on se sent l'âme parnassienne.

II

Et le monocle du maître s'arque et s'affirme. Et le Maître parle : « Ça se voit, dit-il. Et encore que cè ne soit pas unè travail à la portée d'un chacun, puisque ce livre est rare, votre poème n'est pas un poème roman. C'est — et très bassement — verlainien. La Renaissance ne connaissait qu'une seule Bérénice, la crineuse et ptolémaïde Bérénice, fille d'Arsinoé qui déroba aux baisers de son époux Ptolémée Évergète ses cheveux broussus, houp-pelus, errants, ondoyants, tortus et merveilleux et les appendit, offrande molle et frémissante, au temple de Vénus. Et comme Ptolémée Évergète, son frère et son époux, regrettait ces touffes tièdes et carresseuses, les Dieux ravirent au ciel et muèrent en sept étoiles la Perruque de Bérénice. Votre Égyptienne n'est pas celle-là. C'est la Béré-

nice qui eût été la Bérénice du moyen âge et de ses chansons de geste et de ses cantilènes si Racine avait été Virgile. Mais Virgile ne chanta pas Bérénice et votre Bérénice emprunte à Jean Racine un bouquet d'améthyste et vous revient, lente, parmi des phrases de Barrès et des phrases que vous inventez, lointaines, de chansons populaires qui ne seront pas. Et la légende n'est pas désagréable, n'est pas méprisable. Je l'imagine fort bien promenant sa mélancolie parmi le monde, et Eurydice aussi, je l'imagine survivant et j'imagine ces deux tristesses et ce même silence et ce songe même. Elles vont, reines de mystère et d'inquiétude et de sourire, et c'est un exode au milieu de portes pâles et de plantes frêles. Et c'est une élégie et c'est une épopée — et c'est un symbole... »

Les moustaches redeviennent fraternelles et le jeune homme se trouble. « Mais, continue M. Moréas, il ne suffit pas de se tourner, suppliant, vers les âmes de Du Bellay et de Ronsard pour entendre aussitôt chanter en son âme l'âme de Ronsard et l'âme de Joachim. Vous avez encore à compter avec des maîtres anciens. Il y a dans vos vers des coupes

et des césures qui nous viennent de celui-ci ou de celui-là. Votre « sortilèges sus » ne répudie pas trop le « sortilège tu » de celui qui marbra le tombeau d'Edgar Poë, mais avec de la bonne volonté et de la volonté vous arriverez tout comme un autre à la Minerve. »

Et le jeune homme, en se tâtant, trouve, catéchumène éperdu, la Foi qui a germé dans sa poitrine et qui fait une bosse, là, tout près, sous son mouchoir.

III

Il y a dans toutes les tavernes des coins où des araignées se retranchent, s'agitent et tissent sans imagination des toiles imaginaires : ces araignées sont les jeunes — les vrais. Ils se proclament poètes et métaphysiciens, découvrent des maladies nouvelles, commentent Simon le Magicien, traduisent en grec Plotin — et La Fontaine en français. En une soirée, ils boivent deux bocks et composent trois volumes. On ne les voit jamais écrire, mais on voit les bocks et on voit les volumes.

Est-il utile de dire qu'on ne les lit jamais et que jamais les catalogues des bouquinistes, en les proposant à des prix infimes, ne les font suivre de cette mention : « Broché, *coupé* — très rare en cet état? »

Or ces jeunes, ce soir, sont tous là. Ils sont venus du Nord et du Midi, les maisons de nouveauté qui les détiennent comme vendeurs, les filles de brasserie qui les vénèrent comme propriétaires les ont lâchés vers la gloire. Et tous ils ont leur coin. (Combien y a-t-il donc de coins ici?) Et tandis que M. Moréas rêve et que rêvent pareillement ses lieutenants, ils se sont groupés à trois, à deux, et jalousement se confessent et se prêtent de l'ardeur et de la grandiloquence et des arcanes, à la petite semaine, ésotériquement. Et par eux Narcisse se mire au ruisseau de la rue du Bac.

Ah ! Seigneur ! votre royaume et mon Shakspeare relié en veau et la bourrique à Robespierre pour savoir ce qu'ils peuvent se dire ! Ces mêmes aux yeux frais, aux lèvres fraîches, aux cheveux indolents et si laborieusement indociles, ces mêmes

qui, hier encore, sommeillaient sur leur Cicéron, et dessinaient des trompettes dans les marges de leurs dictionnaires, ces mêmes qui lisaient sans fin aux heures de classe, aux heures d'études, aux heures de récréation, le même tome des *Trois Mousquetaires*, ces mêmes ont maintenant tout lu ; ils ont couché avec des momies ailleurs que dans le roman de Gautier, et ce n'est pas *Melœnis* qui leur révéla Commode et ce n'est pas Renan qui leur révéla Néron, ce n'est pas Alfred de Vigny qui leur permit des familiarités avec Éloa : ils ont recouru aux textes originaux et ils en ont inventés, avec leurs accents et leurs lacunes lorsque besoin était ; et la Grèce a revécu par eux et pour eux et ils ont approfondi le mystère de Babylone et des figures se sont gravées aux stèles les plus secrètes d'Assyrie et aux obélisques d'Égypte qu'on ne retrouvera jamais, à cette fin et à cette fin seulement d'être déchiffrés par eux et de leur apprendre la vie et la mort. Des nuages nouveaux ont couru, ont glissé pour eux, pour eux des cheveux nouveaux poussèrent à Lilith et des fleurs nouvelles s'épanouirent, s'évanouirent parmi

le front d'Ophélie, des lueurs imprévues passèrent aux yeux de Médée et aux yeux d'Aphrodite, des plis inédits froissèrent le voile de Tanit, des bêtes adventices s'agitèrent devant saint Antoine — et ces mêmes n'en sont pas plus fiers pour ça. Ils s'efforcent à être tristes. Tout bas, plus bas, plus bas encore, ils parlent. Ah! que peuvent-ils se dire? Quelles sont leurs communions et quels sont les mystères que, languissamment, ils créent? De temps en temps, à vrai dire, leur voix s'élève et quelques mots s'entendent: mais c'est une manœuvre, car ces mots racontent un fait divers ou errent autour du chapeau que, la veille, porta M. de Montesquiou. Vous êtes trop malins, mes enfants; ça ne prend pas.

Tes cheveux qui tombent, tes cheveux qui traînent, ne sais-je pas, Camille, où ils tombent, où ils ont traîné; ne sais-je pas les eaux où ils ont flotté et les rêves qui enflent sur ton front, cette mèche bouffie de somnolence, recrôquevillée comme un chat devant un cauchemar et pauvre, pauvre comme un œil d'innocent? Et ton œil d'innocent, ton œil pauvre, ton œil qui semble

choir vers le pli de ta bouche, ton œil qui s'ar-
rondit, qui, lent, se fixe, sais-je pas les nymphes
où il fréquente et la rouille des nuées, des nuées
d'enfer où il se joue? Et ta bouche (ta bouche,
bébé!) qui s'avance, qui hésite et qui se lamente,
ne sais-je pas que sa lassitude est la lassitude des
siècles et la lassitude des étoiles et la lassitude de
ce monde, du monde d'ici et du monde d'en haut,
et que quelque chose se cabre en toi et s'agite, et
que c'est tout simplement le démon de Socrate et
celui de Moïse et celui d'Eschyle aussi et celui de
Goethe itou?

Et toi qui rêves et qui te tais et dont les yeux
errent et dont la moustache doucement s'alanguit,
sais-je pas quelle est ta langueur et que tes yeux
sur des eaux d'Égypte, et sur des eaux d'Hellade
et sur des eaux de Troie aussi, errent le long des
barques qui glissent comme des baisers sur des
hanches d'esclaves, qu'ils errent autour des styles
de Callimaque et autour des sourires de Platon?
Et ce sont des figues et des oliviers, et ce sont
airs de flûte et des jeux de cithare et ce sont
plaintes de cèdre et ce sont des couronnes de Dieux.

Et vous tous — pourquoi vous chanter en détail et pourquoi confier aux cieux absents la rythmique de vos titres ? — vous tous, je sais vos rêves et votre pouls en vos élans vers la pierre noire de la Mecque et ce sont phantasmes qui nous attendent, périodiquement, en vos magazines épars. Et vous n'êtes pas, comme on le pourrait croire, de gros garçons — ou de braves garçons. Et encore que vos pensées, comme par mégarde, laissent des rides à vos fronts et les nuancent de leur légèreté et de leur noblesse, je voudrais bien connaître vos penses et les entendre pour ne les confondre pas avec ma mélancolie à moi et ma noblesse, si légères, qui, vous savez, meurent en ma soucoupe.

Et M. Moréas évoque le spectre propice des Reniements.

Tout le monde est là maintenant : les philosophes et les poètes et les mages sont venus guidés par une étoile, par l'étoile du Chat noir, et personne ne se connaît : chacun s'isole en son rêve et a su tracer autour de son rêve un cercle de deux décimètres : on croirait, à les voir pencher la tête, qu'ils se regardent cracher dans l'eau.

« Oh ! les reniements ! fait M. Moréas, c'est semer dans le passé les petits morceaux racornis et rongés de son âme, de sa mauvaise âme, et c'est acquérir une âme nouvelle toute blanche, toute pure, toute de beauté ! »

Les mages jouent un miracle à l'écarté et les philosophes dissertent sur une plaisanterie du *Gil Blas*. Et les poètes font des comptes. Et ce sont des passe-temps qui ne durent pas. Vraiment on a de la lourdeur à l'âme. Et les jeunes gens que tout à l'heure — ah ! vous ne vous rappelez pas ! — nous avons vus et entendus se taisent et prennent leur élan pour parler.

Et M. Moréas affirme : « Nous sommes, » dit-il.

Alors nos jeunes hommes, d'une voix stridente qui éclabousse les lumières, d'une voix où tremblent toutes leurs désillusions et toutes leurs rancœurs récitent le couplet des Barbares.

« *Nous sommes les Barbares*, disent-ils, en se tenant par la main, *nous sommes les Barbares...* »

Une stupeur a couru. Et les têtes se sont levées. Et des réflexions ont vagué. Et les têtes sont retombées. Et le couplet a recouru. Et les têtes

se sont relevées. Et c'est un chœur maintenant, un chœur résigné, un chœur navré et un *De Profundis* et un thrène païen que ces hommes traînent sur eux. En mesure, en harmonie, ils répètent :

« Nous sommes les Barbares, disent-ils en se tenant par la main, nous sommes les Barbares. »

IV

Il n'y a plus d'écoles, il n'y a plus de chapelles, il n'y a plus d'ennemis. Tous se sont unis, tous se sont serrés les uns contre les autres et c'est du même frisson qu'ils frissonnent, de la même souffrance qu'ils souffrent. Et ils se ressemblent et c'est la même esthétique et la même éthique — étiques — et la même langue. Et ils se laissent mourir. Une voix s'élève — qui est-ce ?

« Nous sommes les Barbares, radote-t-elle et nous ne sommes pas les grands barbares blancs que l'on sait. Nous sommes de pauvres petits Barbares... »

Un répons scande la litanie : « Nous n'avons

pas de talent, » disent des gens, des Mazels et des Gourmonts.

«... Et nous n'existons pas, continue la voix. Un temps fut qui fut notre temps et c'étaient les 1884 et les 1886. Oh ! qui dira leur gloire et leur magnificence et leur flamme ! Et qui dira leur âme ? Oh ! la vie qui s'élançait, qui jaillissait de partout et les essaims épars d'aspirations — vers quels buts ? Et il semblait que le monde, que le ciel s'étaient soudain élargis et s'étaient brisés en des brisures d'apothéose ! Tout s'ouvrait, tout naissait ; des couleurs, des rythmes, des mots tombaient — d'où ? — sur nos pages et c'était Laforgue qui se mourait et qui souriait et c'était Villiers qui ricaneait, c'était Barbey qui ne voulait pas se lasser, c'était Tellier, c'était nous tous, avec un autre feu dans les yeux. Et les légendes d'alors et tout le vague, tout le grouillement de chefs-d'œuvre que nous nous sentions au ventre et quel ciel de douceur et propice ! Et nous laissâmes, parmi des brasseries et des divans de revues notre ardeur et notre jeunesse et notre bonne foi. Et ce furent d'autres temps où nous nous aperçûmes que nous

n'étions plus, que nous ne pouvions plus lutter (lutter contre qui ? contre nous). Nous avions jadis avec Huysmans et avec celui qui, alors, se nommait Mooris Mæterlinck, découvert Ruysbrock l'Admirable, mais, tout de suite, Ruysbrock tomba dans le domaine commun et, à force de découvrir autre chose, nous découvrîmes Méléagre, Aristénetè et Novalis. « Ah ! Ah ! Méléagre, prétendions-nous, vous ne le connaissez pas ! » Il se trouva qu'on les connaissait. Et nous fûmes contraints de découvrir les auteurs les plus ignorés, Homère, Gœthe et Racine : Huysmans allait lire Bossuet, vous, Moréas, vous alliez lire Montaigne et Francis Vielé Griffin allait apprendre par cœur Lamartine. Tel ne demandait plus le caveau de Saint-Denis pour Villiers qui, vivant, ne désira que le trône de Grèce — et du pain. Tel autre rougissait d'apprendre qu'il était supérieur comme critique d'art à Baudelaire, qu'il était plus poète que Wagner, qu'il était un Lohengrin blond ou un Jésus aux yeux bruns... Et les gens assistaient aux derniers sursauts et aux ultimes râles de ce que, pour lui donner un nom, ils appelaient l'art nouveau.

Agonie qui s'obstinait, qui durait : la chose ne voulait pas mourir et ne voulait pas vivre. Avait-on jamais pu savoir si ses hésitations, ses arrêts, ses saccades, sa débilité diverse et ses convulsions étaient maux d'enfance ou maux de décrépitude... »

Entendent-ils ? écoutent-ils ? Comment souffrent-ils un si long discours ? Ils se serrent toujours et rapprochent leurs frémissements : ils ont froid et ils se taisent. L'orateur continue :

« Oh ! l'enfance morbide, difficile, éternelle ! Quand viendrait l'adolescence, quand viendrait la virilité ? Et c'étaient des efforts, des artifices touchants ; c'étaient en guise de force, de la violence, des couleurs hurlantes qui se plaquaient, des gros mots, des clameurs inhumaines. Les gens ne s'inquiétaient pas : l'enfant faisait ses dents : Et c'étaient, preuves de profondeur, des mélopées qui venaient de loin, de très loin ; ou bien des âmes complexes, des âmes de mystère et de doute venaient se pleurer de leurs propres larmes et se dire elles-mêmes en deux langues : les gens se penchaient et c'étaient des poupées ventriloques. « L'enfant s'amuse, » se disaient les gens et ils se

consolaient de ne pas s'amuser : ils attendaient.
Et l'enfant expirait et il s'est éteint. »

Ça été une chute exquise et la voix s'est perdue en un trou. Les poètes sentent que ç'en est fini d'eux et ils regardent leurs cadavres. Et ils trouvent que, parmi leurs frissons, ils ont les joues fraîches. Ça leur permet de se pleurer plus fermement et avec plus de sincérité et avec plus de bonne volonté.

Et le chœur chante :

A Alfred Jarry.

« Nous sommes venus des pays les plus loufoques,
De Tahiti, de Caen, du faubourg Honoré :
Parce qu'Aicard avait fait Miette et Noré,
Nous devons faire mieux et faire bien : ouf ! oh ! que
Nous eussions dû demeurer parmi Tahiti,
Parmi Caen, parmi le faubourg Saint-Honoré !

On aurait

Pu pleurer sur Elvire et relire l'Iti-
néraire de Paris à Jérusalem. L'heure
Est venue où c'est sur son heure que l'on pleure.

Nous sommes venus par la ville
Chercher du génie,
Nous en avons cherché dans René Ghil,
Nous en avons cherché z'à la Bastille
Nous n'avons rien trouvé du tout,
Ça nous a fait faire des tomes
Et construire des vélodromes
Et mâcher un peu de dégoût.

Et l'orateur reprend :

« Vous êtes de bonnes petites âmes et de bons petits cerveaux. Et vous êtes d'agréables causeurs. Mais vous avez eu tort de vous occuper de littérature. Je sais. On vous avait dit au collège que vous aviez du talent et vous l'aviez cru, ou on vous avait dit que vous étiez des brutes et ça vous avait fait croire à un talent extraordinaire. Hélas ! Et vous vous êtes précipités sur les hommes de génie. Vous n'avez pas compris qu'il fallait les laisser seuls, avec leur génie et ne pas les imiter et ne pas les admirer. Ah ! les limbes tardifs que vous avez conquis ! Malheureux ! »

Et les petits enfants répètent : « Malheureux ! »

Infatigable, l'orateur poursuit : « Rappelez-vous les dernières représentations de nos théâtres, des théâtres à côté. Ils devaient, cette année, déployer une ardeur frénétique et connaître quels triomphes ! Vous savez l'aventure. La première fois, les gens cherchèrent très sincèrement à s'émouvoir et n'y parvinrent pas. Et ils partirent mélancoliques, en se demandant s'ils s'étaient ou non ennuyés. La deuxième fois, à un autre théâtre, c'était, sinon la même esthétique, du moins la même chose. Pendant la conférence, très simplement et très profondément on s'ennuya et, dès les premières scènes du drame, on vit que c'était mauvais. On se dit que ce n'était qu'une expérience. La troisième fois on ne s'ennuya pas, on constata que « ça n'existait pas », — sans plus. Et la quatrième fois, on fut unanime à affirmer que ça n'avait jamais existé. Et on alla plus avant. On se demanda si vraiment ce qu'il y a de meilleur dans la jeune littérature, dans la littérature dramatique, dans le roman, que sais-je ? nous vient du Théâtre libre et des petites revues. On se demanda si c'était le Théâtre libre ou l'Œuvre ou les revues qui donnèrent du talent à ces hommes.

Et ce sont les mêmes hommes, les mêmes noms mais ce ne sont plus les mêmes œuvres. A l'époque du Théâtre libre, ils faisaient « la pièce Théâtre, libre » et aujourd'hui ils font la pièce « Carré-Porel » ou la pièce « Théâtre-Français ». Et — ceci est plus grave — *c'est aujourd'hui seulement qu'ils sont eux-mêmes*. Et ils n'ont jamais eu besoin du Théâtre libre. Ils auraient attendu : voilà tout...

« Oh! attendre! » chuchotent les auditeurs. Et quelques-uns gémissent : « La certitude de placer sa pièce ou sa copie, c'est de la sérénité et c'est la moitié du talent! » Et d'autres, plus âpres : « L'unique question est de vivre : avoir du talent, ça se confond avec la même peine. » Et des éphèbes : « Oh! cette vie? comment continuer cette vie? C'est impossible! »

Et, dans les barbes d'autour, les fils d'argent frémissent.

Le discours se perpétue.

« Oh! les vocations incertaines et les embarquements sur la galère symboliste, sur la conque décadente, sur la pirogue impressionniste et les

courses — vers une Thulé — ululantes et les bris de vers inféconds ! Après quinze ans d'effort décadent qu'admirons-nous ? *les Trophées* qui sont les plus classiques des vers, les vers les plus loyaux, de l'éclat et de la profondeur les plus simples, sans mystère, sans symbole, sans autre symbole et sans autre mystère que celui de la Beauté ! Ah ! c'est fini de rire ! Regardez les œuvres qui réussissent : ni attache ni tache décadente ou symboliste. Ce sont des œuvres qui se réclament de la tradition, ce sont choses d'ordre, de régularité et presque de rigueur géométrique, c'est « de la mathématique », de la mathématique la plus noble et la plus haute et la plus souriante aussi, mais souriant suivant les règles. »

Il s'exalte, il s'échauffe, et ça n'est pas nous, n'est-ce pas ? qui l'en prions.

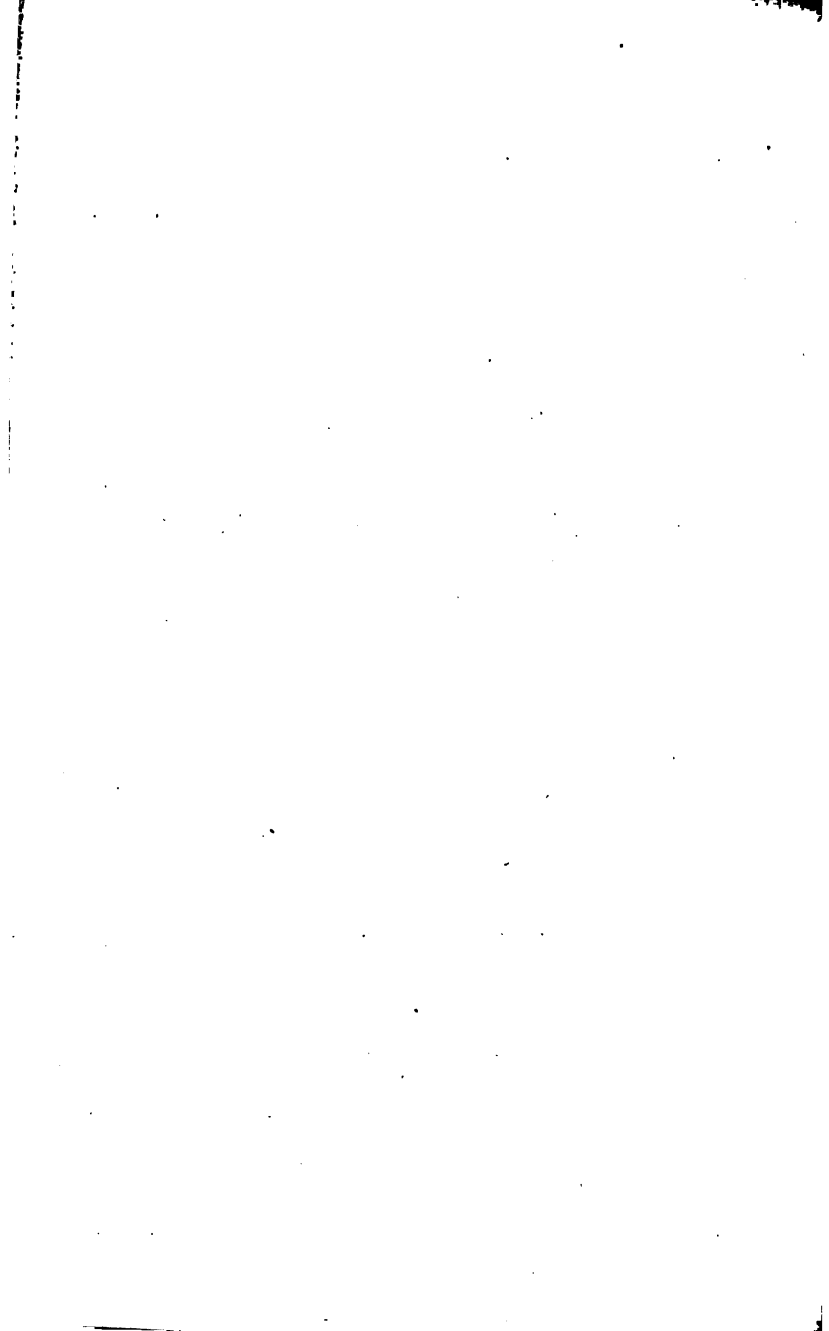
« On est las des faux départs, des errements, des marches à l'aventure, des courses en sac. On veut un but, on veut une route et on les a. Il me semble enfin — la voilà l'énormité ! — qu'on devient sérieux. De plus en plus on a horreur de ce qui est irrégulier, non classé ou

déclassé, de ce qui est « en dehors ». C'est à ce besoin d'ordre et de régularité qu'est due la campagne contre le buste de Mürger... et contre les amateurs. On veut une organisation et, en littérature, en art, un cadre comme dans l'armée et des promotions à l'ancienneté et au choix. Il ne faut plus de bohème, de fantaisie, j'entends la fantaisie sotté, hurlante, inharmoneuse. Quelques-uns l'ont compris. M. le Sâr Joseph Aimé Péladan (c'est de la sorte que le qualifient les affiches de l'état civil) disparaît, comme un autre Postillon de Longjumeau, dans l'hymen. Et les années qui vont venir, le siècle peut-être vers lequel nous nous inclinons, tout sera un temps où triomphera la raison, ornée autant qu'on voudra, généreuse, abondante, mais la raison cependant, la raison de Descartes et du xvii^e siècle. Déjà M. Zola parle de la dictature avec beaucoup de bonne volonté. Entrons dans la danse : le temps n'est jamais perdu dès qu'on s'aperçoit qu'il est perdu. »

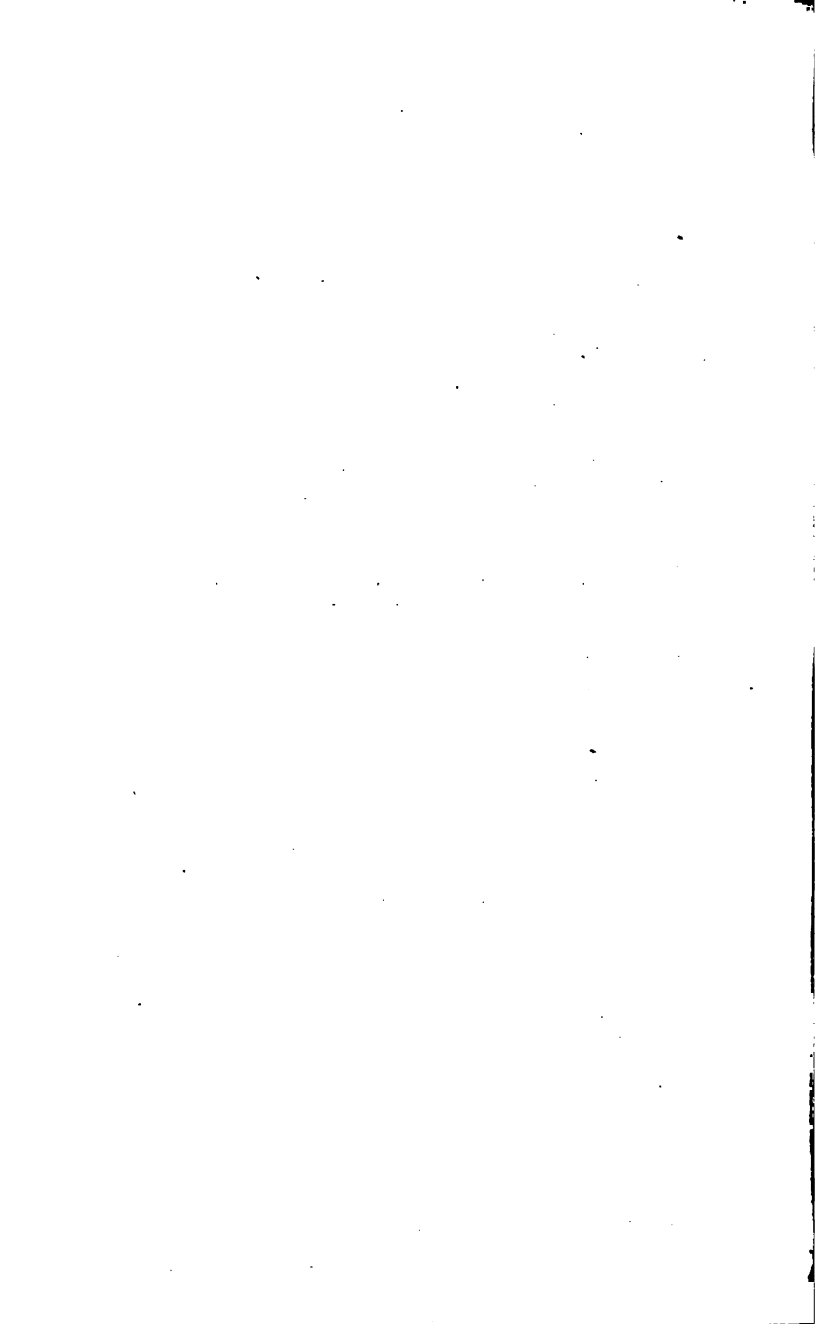
Il s'est tu sur ce mot d'Apocalypse. Et on est gêné. Et on ne tremble plus. On s'entête. Restera-

t-on à s'embêter jusqu'à demain ? Il n'y a plus de garçons et on ne peut plus boire. Et est-ce que la porte s'est ouverte ? Un bruit court, un chuchotement : « Verlaine est mort. » Ah ! on n'a plus à se pleurer, à réfléchir ; on se rue vers la porte, on se rue vers la rue et loin, très loin, vers le douloureux amant et vers du passé et vers son passé à soi, longtemps, longtemps on marche — vers des pleurs.

Janvier 1896.



LES ÉTAPES D'UN CHEF-D'ŒUVRE



LES ÉTAPES D'UN CHEF-D'ŒUVRE

« THAÏS » D'ANATOLE FRANCE (1867-1890)

En janvier 1862 paraissait, rue des Saints-Pères, le premier numéro d'une petite revue : *le Chasseur bibliographe*. Éditée par M. François, libraire, qui y publia des études ingénieuses et documentées sur les bibliomanes », « les bibliolâtres » et les « bibliophobes », égayée d'un incessant et cruel relevé des erreurs et des fautes de plume anciennes et modernes, enrichie d'un catalogue, à prix parfois peu féroces, de livres souvent peu rares, doucement austère et doucement souriante, elle fit les délices de ces sages qui préfèrent la description d'une reliure à la description d'une terre inconnue. Deux années passèrent nonchalamment, sereines, où M. François quitta la rue

des Saints-Pères pour la rue Bonaparte, rendit gaîment son argent à un abonné de province qui avait pris *le Chasseur bibliographe* pour un journal cynégétique, inséra des articles de MM. Tricotel, Rathery, d'Auriac, Bourgoïn d'Orli, Robert Luzarche et Paul Lacroix, et, subitement, en décembre 1863, après s'être intéressé avec la même passion à Brunetto Latini et à M. Brunet, à Diane de Poitiers et à M^{lle} de Gournay, à la bibliothèque de Colbert et au Chien pêcheur des cordeliers d'Étampes, *le Chasseur bibliographe* cessa d'exister.

Le jour vint cependant où il renaquit de ses cendres, plus étrange, plus ambitieux que jamais. Imprimé, non plus 19, rue des Saints-Pères, mais rue des Trois-Visages, à Arras, dirigé par M. Léon Roudiez, qui estampa sa couverture d'une lampe flamboyante d'autel, le numéro 1 de la troisième année fut mis en vente en janvier 1867. Elle était loin, la pauvre « revue bibliographique, philologique, littéraire, critique et anecdotique » d'antan ! « Revue littéraire, bibliographique, critique, théâtrale, artistique, héraldique et anecdotique », *le Chasseur* offrit à ses lecteurs (furent-ils nombreux ?)

une lettre inédite du marquis de Sade découverte par M. Étienne Charavay, une note sur la bibliographie révolutionnaire de M. N. France, les dissertations les plus piquantes, les plus diverses du docteur Villemain, de M. Ernest Courbet, de MM. Gourdon de Genouillac, Émile Conscience et Adolphe Racot. Mais à ce journal héroïque il fallait un héroïque secrétaire de rédaction : — il l'eut, et ce secrétaire s'appelait Anatole France. Le labeur le plus acharné, le dévouement le plus subtil, tout ne fut qu'un jeu pour lui. Infatigable, extraordinaire, il se multiplia âprement, joliment, avec une ardeur suave, avec un rare bonheur. Sous le bizarre pseudonyme de *Klein Zach*, il fulmina délicatement contre les ors des livres d'étrennes; sous le masque si transparent de « *Un bibliophile* » il écrivit la plus discrète, la plus chantante, la plus *filiale* évocation, la glorification la plus émue de tel ancien libraire, de telle librairie du quai Voltaire, « *foyer éteint* », et, paré de la perruque du mystérieux docteur *Von Jacobus*, il suscitait des limbes des auteurs improbables quelque Severus Latens, frère cadet sans doute de

T. Petronius Arbiter, et son œuvre, une « chronique antique », le *Beau chef Mastarna*, où s'agitent Corambus, Claudius, Edissa et Maccus :

Oui, c'est Maccus, ami, Maccus le bon enfant,
Maccus, le rire énorme, éternel, triomphant,
Dodu comme l'amphore et ruisselant comme elle...

Moins obscur, en la critique littéraire, A. Thibault louait dignement Leconte de Lisle, parlait en termes adéquats, avec une tendresse clairvoyante, du *Reliquaire* de Coppée, des *Poèmes saturniens* de Verlaine, auquel il reprochait de « voir des clairs de lune de Watteau, le peintre ensoleillé », cependant que le critique dramatique Anatole France raillait à la fois Bressant et le pauvre Ponsard, et exaltait M^{me} Plessy, Coque-*lin* et *Henriette Maréchal*. Et dans le troisième fascicule (mars 1867), qui fut, hélas! le dernier, une longue *pièce de vers* « extraite, disait une note trompeuse, d'un recueil actuellement sous presse », contait « la *Légende de sainte Thaïs, comédienne* ».

En ce temps-là vivait une femme au pays
Des Égyptiens, belle, et qu'on nommait Thaïs;

Et les graves vieillards, venus de Galilée
Prêcher le nouveau Dieu dans la vieille vallée
Du Nil, tournaient la tête et fronçaient le sourcil
Lorsque Thaïs passait : or, ils faisaient ainsi
Parce que cette femme avait des mœurs infâmes ;
Mais ils disaient qu'il faut craindre toutes les femmes...
Ils rapportaient d'ailleurs — et la chose est à croire —
Que la Vierge Marie était difforme et noire,
Car autrement son corps, vase d'élection,
Eût exhalé le trouble et la perdition.
De plus, bien que Thaïs eût reçu le baptême,
Elle jouait aux jeux qui tous sont anathèmes...

Vers hésitants, vers qui tremblent ici et là et
qui s'essoufflent, vers qui volètent et qui halètent
et qui s'alourdissent, vers aux chutes brusques et
trop brusques, vers aux chutes presque retenues,
vers aux rejets trop fréquents pour être agréables,
vers malhabiles et délicieusement malhabiles, trop
volontairement naïfs, un peu volontairement pé-
nibles, un peu involontairement mauvais : c'est
l'effort où s'essaya, où s'amusa le génie d'Anatole
France, où il put faire passer, faire sourire un peu
de sa science, de sa sagesse, de sa fantaisie et de

sa grâce. Ce sont, en somme, des vers d'élève, d'un bon élève, de Louis Bouilhet, mais d'un élève de Louis Bouilhet, de jeunesse grave et de profonde culture chrétienne, d'un enfant dont déjà le sourire d'extase se fond avec un sourire de doute, d'un jeune philosophe dont le sourire de doute se fond encore et se fondra toujours en un sourire d'extase. Lorsqu'il peint, quelques instants après, les charmes lascifs de son héroïne, le poète a conscience d'écrire un vers ridicule en écrivant :

Elle avait de son corps fait à l'Esprit du mal
Non pas un logement, mais bien un arsenal ;

et il l'écrit cependant parce que son âme est ornée et ingénue et parce que, tout en souriant un peu des mots des vieux apôtres, il sent gronder leur majesté chenue et vivace et s'épandre leur lumière irritée. Et la description de Thaïs continue :

Quelquefois languissant au feu subtil des fièvres,
Seule elle savourait le baiser de ses lèvres ;
Puis des candeurs d'enfant lui venaient tout à coup.
Elle avait de l'oiseau, de la chatte beaucoup,

De la panthère même — étant très femme, en somme,
Faites comme Ève enfin pour la perte de l'homme...

Est-ce que cette femme est bien Thaïs d'Alexandrie? N'est-ce pas plutôt une femme plus proche de nous, qui, à défaut de la névrose, connaît au moins la migraine? et cette comédienne n'est-elle pas un peu la comédienne méchante et froide que nous retrouverons dans les *Désirs de Jean Servien*? D'ailleurs Anatole France revient bientôt à son antiquité, — et c'est après des vers qui ressemblent aux vers les plus humbles des plus humbles et des plus oubliés poètes religieux du xvii^e et du xviii^e siècle qu'aime encore l'auteur de *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, — du bon Méléænis.

Cette femme perdait les âmes à foison.

Et les pères avaient certainement raison

De condamner la danse et les yeux du théâtre

Que Sénèque blâmait, bien qu'il fût idolâtre.

Thaïs n'y prenait garde, ayant l'utile honneur

D'être assez familière avec le gouverneur :

C'était un petit homme à ventre de Silène,
Lourd, un peu bien colère, ayant déjà l'haleine
Courte, mais portant bien son quadruple menton
Et ronflant en public sur un très noble ton ;
Il était d'une humeur atroce, mais à table
Ses convives l'auraient trouvé très supportable,
N'eût été toutefois son malheureux travers,
Sitôt qu'il avait bu, de réciter des vers.

C'est un portrait fort joli et fort plaisant de quelque personnage échappé des pages de Pétrone et des poteries étrusques, et les vers qui suivent sont plus agréables encore, soudain amplifiés et magnifiés de je ne sais quel souffle voluptueux. C'est encore du Pétrone, hélas ! c'est toujours du Méléenis, mais avec un reflet puissant de la poésie orientale et de la poésie grecque, et Thaïs apparaît.

... Sans voiles

Baignant ses flancs au lait que versent les étoiles.

Et cette peinture devient plus brûlante encore lorsqu'elle est faite par un amant clandestin de

Thaïs ; un beau centurion qui souvent la battait, un centurion qui est peut-être surtout un anachronisme puisqu'il

... S'était fait près d'elle une invisible attache
Par sa belle façon de friser sa moustache
Et son art à sangler son ceinturon de fer.

Et ces confidences faites « sous le portique, en buvant longuement du vin maréotique » ont des résultats funestes pour le malheureux :

Il roula sous la table en racontant ces choses,
Et se réveilla, fort surpris, en un cachot,
Où l'on lui fit un bain, le temps étant fort chaud,
Avec avis pressant que, pour être agréable
Au gouverneur, il eût, comme soin préalable,
La bonté de s'ouvrir les veines.

Thaïs prit
Excessivement mal ce petit trait d'esprit
Du gouverneur et lui fit des nuits difficiles.

Ici le drame s'élève : il y a, il y aura encore des sourires, encore des parodies amusées et des imitations inconscientes des versificateurs qui chan-

tèrent les martyrs et des apologistes; il y aura encore des plaisanteries de chartiste et des plaisanteries de séminariste, et les vers ne deviendront pas, à l'improviste, tous excellents; mais c'est d'une poésie plus haute et plus large, nimbée; dorée d'un peu de la grandeur mystérieuse des religions égyptiennes, de la sombre âpreté du christianisme naissant :

Vers ce temps-là, Thaïs, par hasard, traversait
La ville au clair de lune, et, lorsqu'elle passait,
Les grands sphinx, accroupis le long des avenues,
Se sentaient pénétrés de douceurs inconnues :
Les passants, aveuglés de ses gorgerins d'or,
Disaient : « Nous en mourrons, c'est la déesse Hâtor ! »
Isis de ses rayons la baisait, amoureuse ;
Mais elle eut un frisson, étant un peu peureuse,
Quand elle vit un groupe étrange, sale, impur,
Qui tachait d'un gris brun le stuc rouge du mur.
Cachant ce qu'elle put de ses blancheurs de cygne,
Elle n'en vit pas moins le groupe faire un signe
De croix à son approche, et sentit une odeur
D'huile rance et d'oignon lui soulever le cœur.
Aussi, chez les chrétiens, c'est un signe de race

D'avoir l'haleine infecte et de suer la crasse,
Et de n'aller au bain de leur vie ; étant, eux,
Couverts de lèpre blanche et de maux très honteux,
Ils ont soin de cacher leur chair avec décence,
Pour n'induire la femme en la concupiscence...
... Le groupe s'allongea pour barrer le chemin ;
Chaque chrétien tenait une pierre à la main,
L'un d'eux : « Cette femme a souillé son corps, demeure
Du Saint-Esprit, dit-il : ainsi donc qu'elle meure ! »
— « Qu'elle meure ! » reprit la troupe lentement...

La scène est belle et le mélange de pathétique et d'ironie, d'érudition amusante et presque amère et d'ardeur mystique n'est pas pour déplaire. Les négligences de style, les chevilles énormes, les inexpériences et les puérités vont bien à cette poésie hybride. Et il y a tout de suite un détail délicieux :

Les bras s'étant levés, elle ferma les yeux...
Puis se sentit saisir par un poignet nerveux.
Thaïs ne doutait point qu'elle fût vraiment morte ;
*Mais sa foi n'était pas très arrêtée ; en sorte
Qu'elle ne savait trop, du diable ou de Typhon,
Qui l'emportait ainsi dans l'abîme sans fond...*

... Sa chair silencieuse avait cette clarté
Que verse au front des morts l'aube d'éternité.
Cependant sa paupière avec effort se lève :
Elle voit vaguement, comme à travers un rêve,
Un grand vieillard farouche, à l'œil étincelant,
Et dont le crâne lisse était tout ruisselant
De lumière.

Et ce vieillard mystérieux qui fournit au poète
un rejet si admirable, d'un romantisme si exas-
péré qu'il dut ou qu'il aurait dû faire bondir
l'auteur d'*Hernani*, ce vieillard parle. Il prononce
un discours d'une mansuétude courroucée, il dit,
assez bizarrement, de son crâne lisse ruisselant...
de lumière :

J'ai fait mon front semblable aux genoux des chameaux,
Le tenant prosterné jour et nuit sur le sable,
Et je suis cependant un pécheur misérable...

Les *lapidateurs* sont émus de ses imprécations :
ils fuient.

Chacun, pour mieux courir, jetais sur la sandale
De son voisin la pierre énorme de scandale,

Et Thafs était là, qui baisait les pieds nus
Du vieillard, ses pieds noirs, mais beaux d'être venus.

Et après ces vers exquis viennent d'autres vers
exquis où tremble toute la faiblesse, toute la grâce
inquiète de l'âme féminine, toute son inconscience
et son involontaire impiété :

Enfin, elle lui dit : « Sois mon seigneur et maître,
Et je te servirai, si tu veux le permettre...

Tu me fais peur, vieillard, et je voudrais t'aimer.

— Femme, répondit-il, cesse de blasphémer !

Va cacher loin de moi la flamme incendiaire
De tes yeux effrontés, toi qui, dans la chaudière
Des charnelles amours, des sales voluptés,
Bous sous les flots infects de tes impuretés ! »

Elle : « J'ai honte ! ô ciel ! » Lui : « Pour cette parole,
Dieu rallume ta lampe, ô pauvre vierge folle ! »

Et maintenant, c'en est fini des rires qui courent
le long des rimes, des sourires qui glissent, furtifs,
parmi les supplications et les anathèmes : à jouer
avec le divin, avec les imprécations et les actions
de grâces, le jeune homme s'est laissé prendre au
parfum subtil de l'encens et son poème est dé-

sormais une hymne ; et si, çà et là, les vers sont faibles, la syntaxe même incertaine, c'est que l'auteur se souvient du latin de l'Église, c'est que la voix de l'officiant tremble d'émotion, que la voix de l'enfant de chœur chevrote, voilée et grêle. Et Thaïs s'humilie : « Je vois clair enfin, et je sens

S'élever dans mon cœur des repentirs puissants.
 Par-delà les longs jours de ma jeunesse amère,
 Je me *souviens* l'*Ave* que m'apprenait ma mère ;
 Puis elle me parlait de notre Père aux cieux...
 Je prierai ce Dieu du fond de l'âme :
Enfant, je sentais bon lorsque j'avais prié. »
 — « Femme, le parfum tourne en un vase souillé :
 Tu ne peux prier Dieu, source éternelle et pure,
 D'une bouche salie aux baisers de luxure...
 Mais un cilice aux reins, aux hanches une corde,
 Regarde l'Orient, criant : « Miséricorde ! »
 Debout dans la cellule où je te conduirai.
 La folle enfant, pensive, alors lui dit : « J'irai ! »
 Puis elle lui demande à revoir sa demeure.
 Là, d'amoureux parfums la troublent...

Mais c'est le renoncement radieux à son ancienne vie, cest l'incendie de ses richesses impures et c'est la marche vers la marche parmi le dur désert vers la dure Thébaïde, vers

Le torrent profond des voluptés sacrées.....

Le vieillard mit Thaïs dans une loge vide :

C'était comme un cercueil se dressant sur un bout,

Et dont le mort vivant restait toujours debout.

Comme on scelle une tombe, il en scella la porte

Avec un sceau de plomb, car Thaïs était morte,

Morte à l'éternité par la damnation,

En elle étaient les vers et la corruption.

Elle cria vingt mois, et, le vingt-et-unième,

L'homme leva le sceau qu'il avait mis lui-même.

Puis, ayant vu le front de celle qui pécha,

Lui, le saint et le fort entre tous, il coucha

Son front dans la poussière, et dit : « Femme très sainte,

Car la gloire t'éclaire et ta tête en est ceinte,

Je viens te demander ta bénédiction ;

Je suis le bouc impur, brebis d'élection !

Au nom du bon Pasteur, verse-moi l'espérance :

Le verbe est dans ton sein, car le verbe est SOUFFRANCE.

Et les vers deviennent d'une douceur imprévue,

d'un rythme inespéré ; c'est de l'André Chénier et du Pétrarque, c'est du Lactance et du Lamartine. L'Ange descend du ciel :

« Tu n'as pas versé, femme, ainsi que Madeleine
L'amphore de parfums en ton cœur encor pleine :
Donc, ceins tes reins, ô femme, et prends un bâton blanc,
Et suis, par le désert, l'étoile au front tremblant... »

... Thaïs suivait l'étoile, et le soir incertain
Sous l'astre conducteur tout à coup sembla teint
D'une blancheur d'aurore et de lueurs d'opale.

Thaïs vit une femme au long sourire pâle,
Et dit : « Je viens à toi, comme jadis alla,
Emportant ses parfums, celle de Magdala. »

La femme répondit : « C'est le Ciel qui t'amène,
Ma sœur : j'ai soif du lait de la tendresse humaine,
Interrompant leur cours au ciel étincelant,
Vers toi qui t'avançais, blanche sous tes blancs voiles,
J'ai vu les astres clairs se pencher en tremblant ;
Et j'ai vu dans ton front se mirer les étoiles.

— Et, toi, tu me semblais, de bien loin à te voir,
Un palmier solitaire, ô ma sœur bien-aimée ;
Et je buvais, parmi les souffles frais du soir,
La semence d'amour de ta bouche embaumée... »

... L'ange était radieux ; il descendit vers elles,
Et, leur faisant un dais avec ses grandes ailes
De lumière et d'azur, plus pures que le jour :
« Aimez-vous, leur dit-il, car le verbe est AMOUR. »

*
* *

Les temps passent. *Le Chasseur bibliographe* meurt pour la seconde et dernière fois, tué peut-être par ce poème de 274 vers : Anatole France donne des sonnets au *Parnasse contemporain* et à *Sonnets et Eaux-fortes* et s'efforce vers la perfection, nonchalamment. C'est *l'Étude sur Alfred de Vigny*, et c'est la *Mort du Singe*, ce sont les *Poèmes dorés*. Puis l'effort devient plus sublime : c'est le chef-d'œuvre harmonieux et nuancé, le marbre délicat et l'azur attendri que sont les *Noces corinthiennes*, et c'est la prose la plus légère, la plus sinueuse, la plus riche et la plus sereine : ce sont les *Désirs de Jean Servien*, c'est le tragique soudain de *Jocaste*, ce sont les oraisons funèbres affectueuses et émues de Lucile de Chateaubriand

et de M^{me} de La Fayette ; c'est, d'un coup, *Sylvestre Bonnard* et la gloire. Il semble que le poète ne songe plus à sa *Thaïs* lointaine, et cependant son souvenir le poursuit, le possède, ne le quitte pas. Qu'il écrive le *Procurateur de Judée* ou la *Vie littéraire*, c'est toujours le même fantôme qui lui apparaît, triste et souple en ses voiles, et des vers chantent en son esprit :

En ce temps-là vivait une femme au pays
Des Égyptiens, belle, et qu'on nommait Thaïs...

C'est une obsession. Le souvenir est à la fois charmant et amer : charmant à cause de la beauté de la légende, un peu amer à cause des remords que causent au parfait poète les chevilles, les lourdeurs et négligences d'antan. Mais il ne refait pas encore son œuvre. Il le laisse se refaire, se faire elle-même. Et il n'en parle pas. C'est le *Livre de mon ami*, *Abeille* et *Balthazar* et ce sont des préfaces, et ce sont des projets : les *Autels de la Peur*, une *Jeanne d'Arc* que nous aurons un jour.

Et les vers chantent toujours, plus lents et plus impérieux :

En ce temps-là vivait une femme au pays...

« En ce temps-là... » C'est le livre qui naît enfin...

« En ce temps-là, le désert... » Ce n'est plus la Thaïs de 1867 ; ce n'est plus la légende de fantastique, de mysticisme un peu funambulesque, floue, vague, inconsistante, ressemblant à un conte de Voltaire et à une pièce de la *Légende des Siècles*, ce n'est plus la piété d'un renanien qui aime la *Belle Hélène* et l'impiété passagère d'un prêtre, et ce n'est plus une religion embuée, un peu swedenborgienne, ce ne sont plus des nuages. C'est l'œuvre la plus humaine et la plus divine, la plus frémissante, la plus douloureuse, la plus saignante

et la plus sereine : c'est une ferveur amère, une ironie navrée, et, puissant jusqu'à l'exaspération et la frénésie, le sentiment de la beauté. Cela tient simplement à ce fait que vingt-trois années se sont écoulées entre l'ébauche et le livre. Le poète a lu, a aimé, a souffert, a *vécu*. Ce n'est plus un exercice et un divertissement, ce sont des souvenirs, des méditations, des sensations poignantes et aiguës. Et si Thaïs agite encore toutes les pages du roman de sa grâce, de ses pleurs et de sa hantise, ce n'est pas elle qui est tout le roman. Celui qui est tout le livre, c'est un personnage qui surgit brusquement, sans avoir été vu dans l'esquisse : c'est Paphnuce. Et Paphnuce, c'est toute l'ardeur et toute la mélancolie, tout l'effort et toute l'angoisse, tous les désirs et toutes les désillusions du poète à qui des trahisons, des défaillances, des soupirs ont peu à peu révélé la vertu. Et tous les accessoires inutiles ont disparu ; plus de gouverneur, plus de lapidation, plus de tombeau dans la Thébaïde, plus d'ange conducteur, plus de femmes inconnues. C'est le drame le plus haut et le plus large, avec des gazelles, de l'hysope et du sel, avec l'écho des

voix de Timoclès de Cos et de Palémon, du noir Ahmès et de Nicias, d'Eucrite et de Dorion, avec la blancheur d'Albine et l'ombre du sphinx de Sisilé. Mais ce sont aussi, ce sont surtout, sous les cieux entr'ouverts, des douleurs et des tortures, la longue théorie des vices et des tentations, et des grimaces de chacals et de vampires, et des pleurs sur la statue d'Eros.

*
*
*

Il n'est rien d'éloquent et d'admirable comme cette histoire d'un livre et cette histoire d'un homme. C'est un enseignement et un encouragement que cette marche de Bouilhet à Plotin, à Platon et à Virgile. Et l'on peut croire qu'il suffit d'un labeur continu pour écrire un livre comme Thaïs, le livre le plus beau, le plus parfait, le plus troublant, le plus admirable, le plus simple qui soit. Il ne s'agit que d'avoir du génie — en outre.

Et le livre est écrit, le livre qui toujours fut rêvé, le livre qui voulut être écrit ; et sans doute

le poète rêveur, par delà le chef-d'œuvre, entend encore chanter en son âme les vers d'autrefois, les vers hésitants, les vers aimés, — et il les laisse chanter doucement cependant que sa gloire sourit en son voile d'azur :

En ce temps-là vivait une femme au pays
Des Égyptiens, belle, et qu'on nommait Thaïs...

LES AMATEURS



LES AMATEURS

— Monsieur, me dit-il, je suis *un amateur*.

Je le regardai, très surpris. Rien en lui ne faisait songer à cette bête fabuleuse qu'est l'écrivain millionnaire ou le millionnaire — tout simplement. Ses vêtements, de coupe humble et de fraîcheur relative, ne ressemblaient nullement à ces vêtements de l'élégant comte de Pairaud qui jadis furent chantés par l'élégant Pierre Veber. Mais c'était peut-être un de ces hommes qui, par une originalité de mauvais goût, sans même s'offrir l'excuse d'aller promener par les cours une charité harmonieuse et parfois glapissante, se déguisent en pauvres. Pourtant ses cheveux trop longs ou trop courts et ses yeux misérables avaient un grand accent de sincérité. Et son affirmation était calme, nette, précise, sans nuance

d'ironie ou d'amertume. Je devais l'accepter poliment, sans m'en inquiéter.

— Ah ! murmurai-je.

— Oui, répondit-il gravement : je suis un amateur. Et ne vous étonnez pas de ne me voir aucun des enviabiles symptômes qui dénoncent les espèces de ce genre aux yeux exercés de M. Arsène Alexandre ou de M. Jean Ajalbert : vous ne trouverez pas autour de moi la splendeur qui auréole cruellement M. Robert de Montesquiou, le faste qu'on admire et qu'on blâme chez M. Boniface ou chez M. de Castellane, — et cela tient seulement à ce fait que *le mot « amateur » a été, ces temps derniers, détourné horriblement de sa signification ordinaire, de son unique signification possible.*

— Vous m'effrayez ! prétendis-je. Et il m'effrayait en effet, car je le croyais grammairien.

— Notez, Monsieur, continua-t-il, que je ne regrette pas cette erreur : ce fut une erreur savoureuse et féconde.

Elle nous valut des cris et des sourires, des pages passionnées et des pages sereines, de doctes dissertations et des plaisanteries, de très beaux articles de

MM. Pierre, Jean, Vandérem, Alexandre, Lorrain, Ajalbert, etc., etc.

Et nous eûmes les lettres les plus jolies, les plus éloquentes qui soient. Elles étaient signées par Alexandre Dumas et par Gyp, par Jules Claretie et par Paul Verlaine, par Henri de Bornier et par François de Curel, par Alphonse Daudet et par Henri Lavedan. Et les hommes de génie parlaient de talent, les hommes de talent parlaient de génie.

Il y eut même quelqu'un qui, par une science délicieuse, sans paraître le vouloir, nous donna d'un coup la moins contestable définition de l'amateur et la preuve la plus persuasive qu'il était le plus certain des amateurs. « Le plus gros arbre planté par lui n'égratigne jamais de ses racines que la surface, et la moindre fleur de l'écrivain tient secrètement par les siennes au fond même de la langue. » Il faisait de la sorte, en une forme hésitante et bizarre, son portrait très modeste et très exact.

Et ce fut, comme vous savez, une querelle sérieuse, des prises d'armes, de grandes colères, de petites fièvres, des injures courtoises et cruelles, un

labeur acharné de gens qui creusent un fossé imprévu et spécieux.

« La lutte fut héroïque, les différentes passes furent bien conduites et très habiles, les attaques furent vigoureuses et les ripostes fougueuses, et l'erreur devint de plus en plus savoureuse, de plus en plus aiguë. La preuve, c'est qu'on s'est demandé presque sans rire si Flaubert, Vigny, Musset et La Rochefoucauld furent des amateurs. Et les uns ont cru possible de se couvrir des titres de noblesse de Saint-Simon, des titres de rente de Victor Hugo, tandis que les autres, un peu atteints, excusaient ces tares légères et les noyaient dans le flot des écrits de ce gentilhomme, dans l'ombre du génie de ce propriétaire. Et c'était bien amusant ! N'est-ce pas votre avis ?

— Heu ! fis-je vaguement, pour ne pas le contrarier, pour ne pas arrêter en leur essor ses méditations aventureuses.

— N'est-ce pas ? n'est-ce pas ? insista-t-il, très heureux. C'était d'une gaité folle. Mais, Monsieur, *l'amateur* ce n'est pas *le Monsieur qui a de l'argent*. Le Monsieur qui a de l'argent, c'est le Monsieur qui

a de l'argent — sans plus, et c'est déjà quelque chose. Il y a bien une différence entre les littérateurs pauvres et les littérateurs riches, mais une différence si ténue ! La voici : les premiers se *font* payer sans hâte, avec une indifférence et une douceur laborieuses qui voilent mal leur besoin, les autres se *laissent* payer, avec une âpreté satisfaite et charmante. Les uns reçoivent leur salaire avec ennui, avec l'ennui d'hommes qui se passeraient fort bien de cet or, de leurs échéances, de leurs charges, de leurs dettes et de leurs angoisses ; les autres accomplissent un sacerdoce : ils travaillent pour le seul plaisir de travailler, et les quelques sous qu'ils gagnent leur sont inutiles et chers : tel Descartes jadis conservait pieusement en une bourse de cuir sa solde d'officier « adventice », pour parler sa langue, — et c'était un soldat amateur ! On leur reproche d'empêcher les « professionnels » de gagner leur pain, mais c'est un reproche injuste : les plus dangereux ce sont ceux qui donnent « leur copie » pour l'amour de Dieu et de la notoriété, qui l'imposent le poignard sur la gorge ou qui, plus simplement, ne craignent pas de l'enchâsser

en l'azur des billets de la Banque de France.

— Ah! fis-je en une indignation furieuse.

— Bast! répliqua mon interlocuteur avec une mansuétude infinie, il faut bien que les directeurs de journaux puissent vivre et que les journaux puissent mourir. On a fait des lois sur l'exercice de la médecine, on a codifié une réglementation de la boulangerie, mais on ne peut publier des ordonnances sur l'exercice de la profession d'écrivain, puisqu'il n'est pas de ministre de l'Instruction publique ou de ministre de la Guerre capable de rendre le talent obligatoire. Et si tous les littérateurs ne sont pas riches, au moins il existe, il existera toujours des littérateurs riches. Il y a plus. Je ne vous parlerai pas des hommes de lettres qui, par un mystère plus étrange que désagréable, avant d'avoir connu les voluptés du « troisième mille », ont su posséder *le petit hôtel*, ce rêve de notre âge, qui a remplacé la vision superbe de la coupole du Palais Mazarin. Mais *il est certain* — ce n'est pas un paradoxe — *que, depuis quinze ans peut-être, la fortune, la fortune moyenne des écrivains (et ici le mot écrivain a son acception la plus large) a aug-*

menté d'une façon sensible. Beaucoup possèdent un ascenseur, un monocle, un concierge décoré pour faits de guerre (et ce sont, à Paris, des accessoires hors de prix), parfois même une bibliothèque, plus souvent des tableaux (outrageusement faux), un piano muet et des monstres japonais.

Et — ceci est plus grave — presque tous peuvent faire et font éditer à leurs frais *leur* volume, *leurs* volumes de début (jusques à quelle année, jusques à quel volume débute-t-on?). Les temps sont passés, les temps sont devenus mythiques où les jeunes hommes, leur manuscrit sous le bras, cherchaient longuement et trouvaient un Poulet-Malassis ou un Achille Faure. On connaît maintenant les tarifs des imprimeurs, — et l'on imprime de plus en plus. Salutaire et prodigieux effet de la férocité grandissante des éditeurs sur la richesse des poètes et des romanciers!... Et il n'est pas un peintre impressionniste qui n'ait son yacht, son sloop et — naturellement — sa norvégienne...

Je vis que c'était un sujet inépuisable, et je jugeai utile de ramener l'orateur à la question — timidement.

— ... Les amateurs?... quémandai-je.

Il me contempla avec une sévère pitié.

— Mais nous y sommes ! assura-t-il. Je viens de vous montrer qu'on ne peut pas établir entre les deux camps une muraille de gros sous ; je vous ai dit que le mot avait été détourné de son sens, et, après en avoir fini avec les *faux amateurs*, je m'achemine vers les *vrais amateurs* à l'aide de la transition la plus inattaquable, la plus admirable ! — et vous coupez, en barbare, ma transition ! C'est mal ! Et je reprends mon discours. Quelle est presque toujours la valeur de ces livres qu'on offre, grâce à des sommes parfois inouïes, en des formats singuliers, avec un luxe typographique inquiétant, à la raillerie, à l'indifférence publique ? Mon Dieu ! n'est-ce pas ? elle est modeste. Ce sont de discrets plagiats, du déjà vu, du déjà lu, des phrases qui reviennent, mal digérées, des rimes, des truismes et des tropes malhabilement déguisés. Ce sont des imitations et ce sont des imitateurs. Oh ! sans doute, ce sont très souvent des imitations et des imitateurs d'excellents, de prestigieux modèles ; c'est, çà et là, le joli et pâle reflet de tel sourire divin, c'est l'écho,

plus déjà qu'aimable en sa dégradation tenue, en sa faiblesse, en son effort, de telle voix haute, sonore et rare ; ce sont d'intéressantes tentatives, des promesses qu'il ne faut pas négliger.

Mais ces jeunes gens (parfois, comme le dit l'ineffable Laurent Tailhade, des jeunes gens à cheveux blancs) qui n'ont pas su résister à l'astucieuse séduction de leur porte-plume, qui n'ont pas voulu renoncer au leurre de se croire célèbres parce que leur nom se dissimule en l'ombre indulgente des librairies, ces jeunes gens ne sont encore que des apprentis, des imitateurs, des *amateurs*.

*
* *

L'amateur, c'est l'imitateur.

Et vous voyez tout de suite que c'est ici le véritable sens du mot. Ce n'est plus un mot méchant, dur et agressif ; ce n'est plus une injure, et quelle injure ! Le mot reprend toute sa joliesse un peu ironique, mais doucement et presque ten-

drement ironique : il ne stigmatise pas, il caresse et il stimule, car être amateur c'est un état : on ne reste pas, on ne doit pas rester amateur.

— Pourtant... risquai-je.

— Oui, je sais bien, dit-il : nous sommes quelques-uns, nous sommes beaucoup qui demeurons amateurs pendant toute notre existence et peut-être continuons-nous dans l'existence ou les existences subséquentes. Mais nous avons tort — et ce n'est pas important. En théorie, en pratique même, c'est parmi des volumes sans cesse meilleurs, parmi des étapes toujours plus hardies, un lent et âpre achèvement vers la perfection. Car notre époque est l'époque de Buffon : de plus en plus le génie est une longue patience, une patience teintée d'habiletés, de roueries, d'héroïsme et de sagesse. Et l'on devient un *maître*, après des tâtonnements et des hésitations. Tout le monde, je le répète, ne devient pas un *maître* : il suffit qu'on puisse le *devenir*. Et la distinction à établir, c'est la distinction entre les *amateurs* et les *maîtres* : LE MAITRE d'un côté, L'AMATEUR de l'autre, celui-ci regardant celui-là avec respect, avec l'envie la plus légitime, avec

l'espoir le plus actif, l'autre l'encourageant de son indulgence et de son sourire.

— C'est tout à fait admirable ! fis-je, et voilà un tableau idyllique digne d'un autre âge. Mais je crains que la ligne de délimitation ne soit pas bien franche.

— Mais, répondit-il vivement, il ne faut pas de fossé : ce n'est pas ici un *steeple-chase*, c'est une côte à monter — au pas. Et y a-t-il une si grande différence entre les *chers élèves* et les *chers maîtres* ? On prodigue beaucoup le mot « maître » et « cher maître » : il y a des degrés, il y a des nuances dans la maîtrise ; mais un jour vient où l'on est incontestablement un maître, le maître, et où, de très loin, de très haut, on voit venir à soi la théorie laborieuse et sinieuse des disciples, des amateurs qui aspirent à ne plus être des amateurs. Quant à ceux qui ne travaillent pas ou qui travaillent mal, qui font toujours, sous des couvertures diverses et sous des titres changeants, le même livre et le même méchant livre, ils ne comptent pas : ils se contentent d'être le nombre, d'être la masse, de relever de leur laideur terne la beauté radieuse

et rare de l'élite. Et nous ne pouvons pas les plaindre non plus, puisque, comme le disait jadis Molière, rien ne les force à écrire, puisqu'il y a cent autres manières plus agréables d'employer leurs loisirs, cent manières plus fructueuses de gagner leur pain ; mais ils ont droit à notre indifférence, à notre dédain et à notre silence. C'est à nous à devenir des maîtres, le plus rapidement, le plus strictement possible. »

Il souriait d'un sourire un peu railleur, un peu douloureux. Je souris aussi. Et l'homme se prit à considérer un rêve. Puis, pour échapper à je ne sais quel décevant mirage, il conclut — amer :

— « Je ne sais, Monsieur, si vous vous intéressez comme il convient aux destinées, à la vie, aux ruses naïves, à l'industrie et à la littérature des lutteurs forains : c'est merveilleux ! Des tréteaux où ils campent solidement et avantageusement leur majestueuse stature, lourds et souples en leurs maillots clairs agrémentés de médailles et d'écharpes, ils tendent vers le peuple leurs bras terribles d'où les muscles semblent vouloir jaillir. Ils brandissent péniblement des poids modestes,

jonglent avec des poids monstrueux, puis, après un discours insinuant, éloquent et grave, ils offrent de se mesurer avec des adversaires plus ou moins indignes d'eux. Ils implorent des « amateurs » dévoués, des amateurs !

« Et les amateurs s'avancent. Les lutteurs les nomment tout de suite au public. Celui-là c'est « le Rempart de Clichy », cet autre c'est « le Boucher de la Villette », ou « le Zouave de Pantin » ! On promet des combats sans merci, des combats dont l'issue est douteuse. Et ce sont des joutes peu ardentes, molles et loyales pourtant, puisque le résultat a été arrêté d'avance. Puis les « amateurs » et les « lutteurs » se partagent fraternellement la recette. Le lendemain la farce recommence : le Boucher ou le Rempart reparait, obstiné, car c'est un *amateur de profession*... jusqu'au jour où, débarrassé de son veston, il pontific sur les tréteaux, en un maillot accoutumé, sous le nom de « M. Jules », avec des médailles et des écharpes, cependant qu'un camarade qui s'est sacrifié reprend le métier éternel d'amateur.

Eh bien ! remarquez, Monsieur, que je ne veux pas établir une comparaison désobligeante...

— pour les lutteurs ?

— pour les lutteurs, si vous voulez. Eh bien ! est-ce que cette querelle, ces injures et, qui sait ? nos querelles, nos injures, nos efforts et notre gloire peut-être, ce n'est pas un peu la même chose ?

Juillet 1895.

L'ORAISON DE M. BENOIT DE SPINOSA



L'ORAISON

DE M. BENOIT DE SPINOSA¹

Tout comme un chrétien, M. Benoît de Spinoza s'agenouilla avec une lenteur respectueuse. Le soleil lança un sourire pâle sur les verres qui, à moitié polis, s'entassaient sur sa table, il argenta les chaises qui sommeillaient, nimba d'un or vieillot le petit pot de bière à peine entamé et l'assiette où un peu de lait s'éternisait, mais les feuilles de papier que l'écriture de M. de Spinoza rayait de taches drues et régulières restèrent dans l'ombre, formidables.

Dans le silence de la chambre monta alors, dis-

¹ Pourquoi je publie ce devoir de rhétorique ? Parce qu'il plut à Notre Maître Anatole France et parce que, si je ne l'avais pas composé, je n'aurais pas composé ceux qui suivent — ou qui précèdent.

crète et ténue, la prière de M. Benoît de Spinoza :
« Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation. Ainsi soit-il.

Après avoir prononcé ces paroles sans ardeur, il n'attendit pas qu'une extase vînt l'occuper et il se leva sans mollesse et sans hâte. Il essuya soigneusement, quoiqu'il n'eût ordinairement pour son extérieur qu'un mépris hautain, les cercles de poussière que ses genoux avaient ramassés, puis il s'assit, en un fauteuil et croisa ses jambes maigres ; un sourire froid et railleur découvrit ses dents jaunies en sa face jaune et noire que le soleil taquinait de reflets très doux. Ses yeux cherchèrent par-dessus la neige des toits une chose très précise, et parmi cette solitude, cette paix grise du logis, des mots sortirent de sa bouche :

« Ce n'est pas, dit-il, sans quelque stupeur que

tu as entendu ma prière, Dieu omniscient et prescient : je ne te remercierai donc pas de ne m'avoir pas donné la comédie comme tu le fis jadis à ce pauvre M. de Pathmos et de m'avoir épargné ces incommodes bestioles dont tu lui fatiguas les yeux : tu n'avais pu préparer ta machinerie : tu ne t'attendais pas à ma politesse.

Or, par une calme ironie, j'ai récité le discours qui scelle l'homme à la terre.

En négligeant toute grandeur, je ne t'ai pas demandé de nous refuser le pain quotidien, de ne pas nous pardonner nos offenses et de nous laisser ainsi nous élever âprement vers toi.

J'ai fait mieux.

La soif de pauvreté, de haine divine et humaine qui possède quelques âmes et les hausse est bien loin de moi : impassible, je regarde le manteau de bassesse et de néant qui tombe tous les jours davantage sur le dos offert des hommes : ils ne sont pas libres. Mais, si j'ai semblé accepter un instant leur condition, leur humilité et leur soumission, c'est pour juger plus sainement la distance qui m'en sépare et pouvoir m'élancer plus haut.

Et maintenant je me dresse en face de toi ! »

Mais M. Benoît de Spinosa ne quittait pas son fauteuil. Nulle fièvre n'altérait la sérénité de son regard et sa peau sombre ne se ridait pas sous les frémissements. A peines ses lèvres se retroussèrent un peu davantage. Il semblait parler à un enfant pris en faute ou à un malfaiteur inhabile qu'on gronde doucement — de haut. Il continua :

I

« Je sais qui je suis et ce que je suis : c'est en vain que ton ambition jalouse m'a fait tomber sur cette terre et m'a coulé en un corps humain. Et cependant tu n'avais pas trop mal arrangé les choses : tu m'avais fait fils de juifs et de juifs marchands ; j'étais ainsi entraîné à leur dur effort vers l'argent, à leurs courbatures devant ta force : tu voulais me faire descendre à leur automatisme passionné de calculateurs et de fanatiques prudents. Tu espérais, pauvre optimiste, en ta paresse d'autocrate vieilli, que peu à peu leur contact et le sourd travail de leur race me pousseraient à

leur frénésie lucide de cupidité, à leur vertige de commerce : tu voulais m'humilier comme tu avais humilié ce peuple.

Tu m'avais fait naître en la grâce de cette Hollande opulente pour que je fusse attiré, absorbé par son activité et son industrie. La beauté de ses femmes, tendrement nuancée de blanc et de rose, la perfidie des kermesses, la fermeté des paysages, l'immensité de la mer m'assaillaient de toutes parts ; partout où je me tournais tu m'avais disposé des tentations ; tu n'avais pas ménagé les pièges à mon esprit : l'amour des livres m'était conseillé par l'officine toute proche des Elseviers, des philosophes habitaient dans le voisinage et construisaient une Méthode comme M. Descartes ; des peintres mariaient sur des toiles la nuit et le jour comme M. Van Ryn et une agitation universelle remuait le pays.

Mais Baruch Spinosa n'englua pas son âme au charme des pièces d'or ; les seins des femmes ne lui révélèrent pas ses sens, la mer fit reluire en vain sous des lumières diverses ses frissonnements argentés ; calme, je passais devant les vierges ;

calme, je regardais les marins fuir vers les Indes ou vers la Tamise ; les destinées changeantes des Nassau et les tons ondoyants des tableaux ne mordaient pas sur mon indifférence.

Tu avais su estomper, assoupir ma divinité, tu n'avais pu l'étouffer !

II

Et cette divinité se précisa peu à peu. Elle s'émut aux lectures de la Bible où ce pauvre Morteira versait toute sa foi et, encore un peu obscure, elle se réveilla lentement en mes méditations et mes doutes. Elle restait pâle cependant, ne me donnait qu'un dédain pour les autres, mais elle se réveillait et tu laissais faire !

Sans doute tu t'exagérais ta puissance, tu ne te défiais pas de moi ; tu me croyais enseveli en ma médiocrité : j'en étais déjà sorti.

Ensuite tu puisas en ma jeunesse une confiance nouvelle à mon abaissement. J'étais encore hésitant et le linceul d'humanité dont m'avaient enve-

loppé les années embrumait encore *le Dieu que je suis.*

Je croyais encore un peu à la science, je voulais occuper mon passage sur la terre. C'est alors que, par un excès d'habileté, tu me découvris ma divinité tout entière.

Tu ne me voyais plus embrasser les Tables de la loi, le chandelier à sept branches ne m'éblouissait plus de sa lueur, je ne célébrais plus la fuite de la Mer Rouge devant Moïse : tu devinas un danger.

Mais je ne me savais pas encore Dieu.

Ce n'était pas en apprenant le latin et le grec (si peu) que je pouvais, croyais-tu, me débarrasser de mon enveloppe.

Et pour mieux m'attacher à la terre, pour affermir et compléter mon humanité, tu me mis au cœur un amour pour la fille de Van Ende.

O femme de douceur et de pitié, si je pouvais avoir quelque sympathie pour une créature humaine, ce serait toi seule que j'élerais; c'est ta beauté dont je ne me souviens plus qui m'a tiré de l'humanité.

Et d'abord, t'ai-je réellement aimée ?

N'était-ce pas ta science souriante, la science et la bonté de ton père que j'aimais en toi ? Une passion m'avait saisi et mon âme appelait la tienne.

Tu triomphais, Dieu miséricordieux, mais en l'âpreté de ta haine tu voulus exagérer ma peine et tu dépassas le but : tu me fis refuser par cette jeune fille !

Alors je vis que j'étais Dieu.

Toute mon ardeur tomba, d'un coup ; doucement une sérénité descendit sur moi, et aussitôt je la sentis éternelle. Je me laissai consoler, par modestie, je n'empêchai pas la jeune savante de m'enseigner tendrement tout ce qu'elle avait appris et, pour la récompenser de son bienfait inconscient, pour la remercier de sa compassion et de sa patience, je fis semblant d'accepter cette science puérile et de profiter de ses leçons. Mais la violence de mon sentiment avait consumé toute mon humanité, j'étais libre de toutes entraves terrestres.

Et tu te réjouis en ta sagesse. Tu crus me voir une blessure humaine, un regret charnel qui

m'affaiblissait et me dégoûtait de l'humanité ; tu attribuas à un désespoir vivace l'isolement où je me tenais, et mon dédain de tout, mon calme, te parut une résignation saignante. Je ne voulus pas te détromper ; la sensibilité et l'humanité que mes premières années m'avaient infligées avaient disparu en mon bouleversement sentimental, le masque que tu m'avais imposé était tombé : tu n'en sus rien, car tu sais tout.

III

Ma divinité s'éleva alors au-dessus des hommes et de « l'univers », elle plana sur les juifs qui me haïssaient, sur les gens que j'étonnais, sur les livres que je lisais, sur les écrits que je traçais. Tu crus, car tu es infallible, que je sacrifiais aux vanités de la philosophie !

Certes je courbais mon front sur les œuvres de M. Descartes, mais Descartes, tu le sais, n'a pas été sincèrement homme. Après avoir monté très

haut, il a voulu redescendre et a voulu croire qu'il redescendait : dans les livres de ce philosophe, je cherchais moins ce qu'il avait dit que ce qu'il avait pensé, j'allais toucher le Dieu dans l'auteur, je laissais de côté ses vertiges et ses scrupules, je suivais la route voilée qui le conduit de la scolastique à la divinité.

Tandis que, pour le commenter, je reconstituais, par un effort amusé, l'homme que je devais être, je sentais une volupté tacite et muette à songer que je te jouais, que je te vainquais ! Je conservais intacte ma divinité, je ne la souillais ni par des amitiés, ni par des désirs, elle ne s'amoindrisait pas par des aveux et des confidences, elle m'éclairait intérieurement d'une flamme étrange, sans que cette prison de boue en usurpât le moindre rayon.

Ta paternelle béatitude s'applaudissait de ma faiblesse songeuse.

Cependant ma virginité obstinée, ma tranquillité choquaient un peu ta haine : tu me fis tenter plusieurs fois, tant que tu me croyais homme ! Tu dirigeas contre ma poitrine le poignard d'un mal-

heureux, si furieux qu'il me manqua. Tu ne voulais pas la mort du pécheur, Dieu de paix : tu désirais seulement me voir humilié par un repentir ou une terreur.

Et, par bonté, je voulus te faire plaisir : je semblai craindre pour mon existence de ténèbres sales et je changeai de résidence.

Tu fus ravi, tu pensas : « Ah ! il est bien humain, il se croit mortel et il a peur de la mort ! »

Que m'importait un voyage ? C'était faire passer d'un endroit à un autre les chairs précaires dont tu m'avais revêtu ; mais, partout où j'allais, je voyais les mêmes êtres qui croient être, partout ma divinité était triomphante !

Et, malgré toi, aucune passion ne m'effleurait, nulle colère ne m'enflait les joues, jamais une joie ne me secouait les entrailles. Je vécus par moi seul, sans ton concours : je taillai pour les hommes des verres qui leur montraient mieux leur petitesse, je composais des écrits qui exaspéraient mieux leur néant. Et tout passa sur moi sans m'atteindre. Tu me fis proposer des honneurs et de l'or : mon orgueil n'en ricana même pas et eut

la même indifférence pour le legs de ces pauvres MM. de Witt, pour la générosité affectueuse de Simon de Vries que pour la curiosité bienveillante de Sa Majesté Très-Chrétienne et de l'aigle vieillissant appelé M. le Prince chez les Français. Je n'ai craint ni les cris du peuple ni ta puissance *et je n'ai jamais adoré que moi.* »

La voix de M. Spinosa restait froide et uniforme, son corps était immobile, et il semblait en cette chambre d'où le soleil se retirait lentement qu'une chose invisible brillait et se cabrait, riait et menaçait. Un repos s'étendait sur tout et les derniers rayons du jour s'alanguissaient sur des livres de vélin blanc et de cuir brun qui mouraient sous le dédain de leur maître.

Sans fatigue, M. de Spinosa déroulait sa rhétorique :

« Pourtant j'ai semblé ne rien mépriser sur cette terre : j'ai eu pour tous une même douceur, une égale politesse : je ne les ai pas chicanés sur leurs chimères : je les ai tous laissés venir à moi, je ne me suis laissé absorber par aucun.

Exilé patient, j'avais suivi les conseils de Des-

cartes qui connaissait bien cette situation : je me pliais aux lois et coutumes du pays où je séjournais, du monde où j'attendais.

Mais tu ne t'inquiétais pas de ma vertu : j'avais publié des livres, je m'étais ainsi, pour toi, proclamé homme et de plus je me trompais ! C'était toi que je trompais. J'en avais le droit.

IV

Tu me reprocheras sans doute de tromper aussi les hommes, mais n'est-ce pas le lot que tu leur as fait ? Peuvent-ils, pourront-ils connaître la vérité et quelle est la vérité pour eux ? Ah ! malheureuses créatures qui n'ont pour mission sur cette terre que de s'avilir, de s'engendrer, qui y viennent pour manger, pour rire, pour souffrir, pour penser bassement ! Je ne pouvais les élever et les éclairer : ce n'était pas de leur condition. Et, de plus, je ne voulais pas recommencer la faute de ce sot de Prométhée : j'aurais ainsi légitimé ta haine et ton injustice. Je me suis contenté de les secourir un

peu, d'augmenter, de hausser leur science : je me suis fait—très peu—homme pour diminuer leur petitesse, je condescendis à la théorie de la politique et de la religion. Tu t'es persuadé que j'étais naïf et sincère dans mes œuvres : tu t'es égayé de mes erreurs, de mes ambitions, de l'aridité de mon style : j'étais devenu géomètre.

Eh non ! je cachais la splendeur de ma science, de mes idées, j'arrêtais les phrases qui me venaient : aujourd'hui je les laisse aller et je te les lance, *avant de te lancer mon âme !*

C'est que je suis arrivé à une suprême victoire ! *J'ai été plus habile et plus grand que toi !* pendant que tu me contempiais joyeusement en ma feinte humilité, tandis que ta haine s'enorgueillissait de l'étroitesse de mes conceptions et qu'avec un plaisir méchant tu suivais mes errements en ces écrits inédits entassés là-bas, je te plaignais ! Je te plaignais de te laisser abuser par de telles futilités, d'activer contre moi l'animosité de la multitude !

Mais l'antipathie, l'étonnement que j'inspirais prouvaient seulement que mon royaume n'est pas de ce monde : tu n'y avais pas fait attention.

Et maintenant je n'ai plus rien à faire ici : je t'ai montré que j'étais plus fort que toi, j'ai écarté de moi les tentations que tu m'as présentées, je me suis dépouillé de l'humanité que tu avais jetée sur moi, j'ai vécu volontairement dans la pauvreté et je me suis construit une existence morne, dont la fadeur sans gloire *humaine* est plus insupportable que le martyre.

Maintenant ma divinité a grandi et s'est fortifiée : tu n'as plus de prise sur moi ; je serais coupable de continuer une lutte où je serais trop sûr de vaincre. Ma puissance est plus grande que la tienne ; elle est devenue terrible en cette paix de la terre et ma divinité que j'ai ménagée, que j'ai augmentée est immense, est unique !

Et je pars sans ton aide, malgré toi je m'envole vers mon royaume d'où tu m'as chassé ! Cependant, par une modestie que tu admireras, je m'en vais sans éclat, sinon sans mystère : j'ai envoyé mes hôtes écouter tes louanges. Je suis seul à jouir de mon triomphe.

Dieu de bonté, je te salue sur cette terre, c'est

à toi maintenant de me saluer, de me redouter —
là-haut ! »

... La voix de M. Benoit de Spinoza s'éteignit. Rien ne semblait être changé dans la chambre qui se teintait de gris, et dans l'obscurité qui envahissait tout, seuls les manuscrits de M. de Spinoza mettaient une grosse tache blanche.

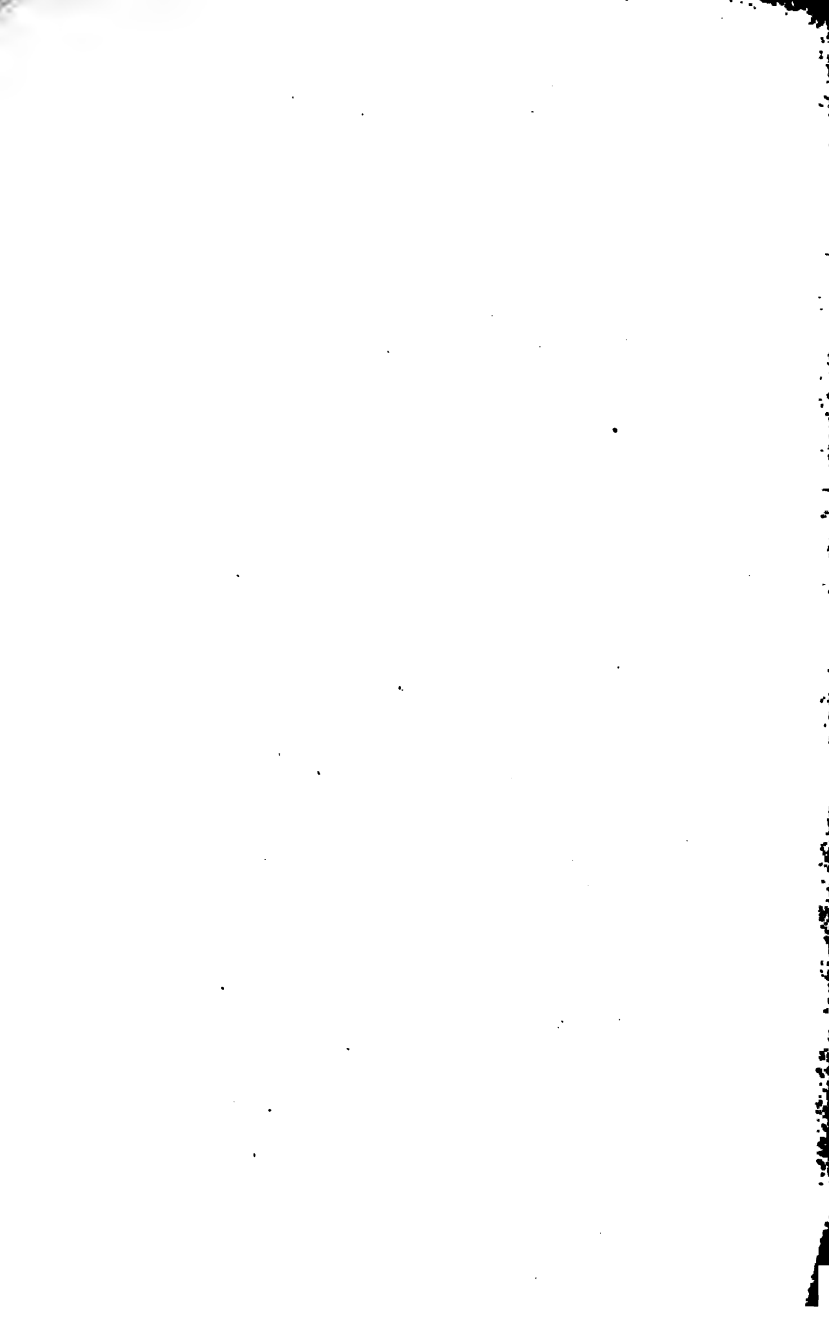
V

Les hôtes de M. de Spinoza eurent quelque surprise, lorsqu'ils vinrent au sortir du sermon lui faire leurs politesses, de le trouver étendu sans vie. La femme eut envie de pleurer parce que c'était un pensionnaire peu gênant, un bien plaisant ami décédé, hélas ! sans confession. Son époux ajouta que l'optique venait de subir une grande perte.

Ils firent venir un médecin d'Amsterdam qui, après un certain étonnement, hésita un peu et haussa légèrement les épaules. Puis il déclara —

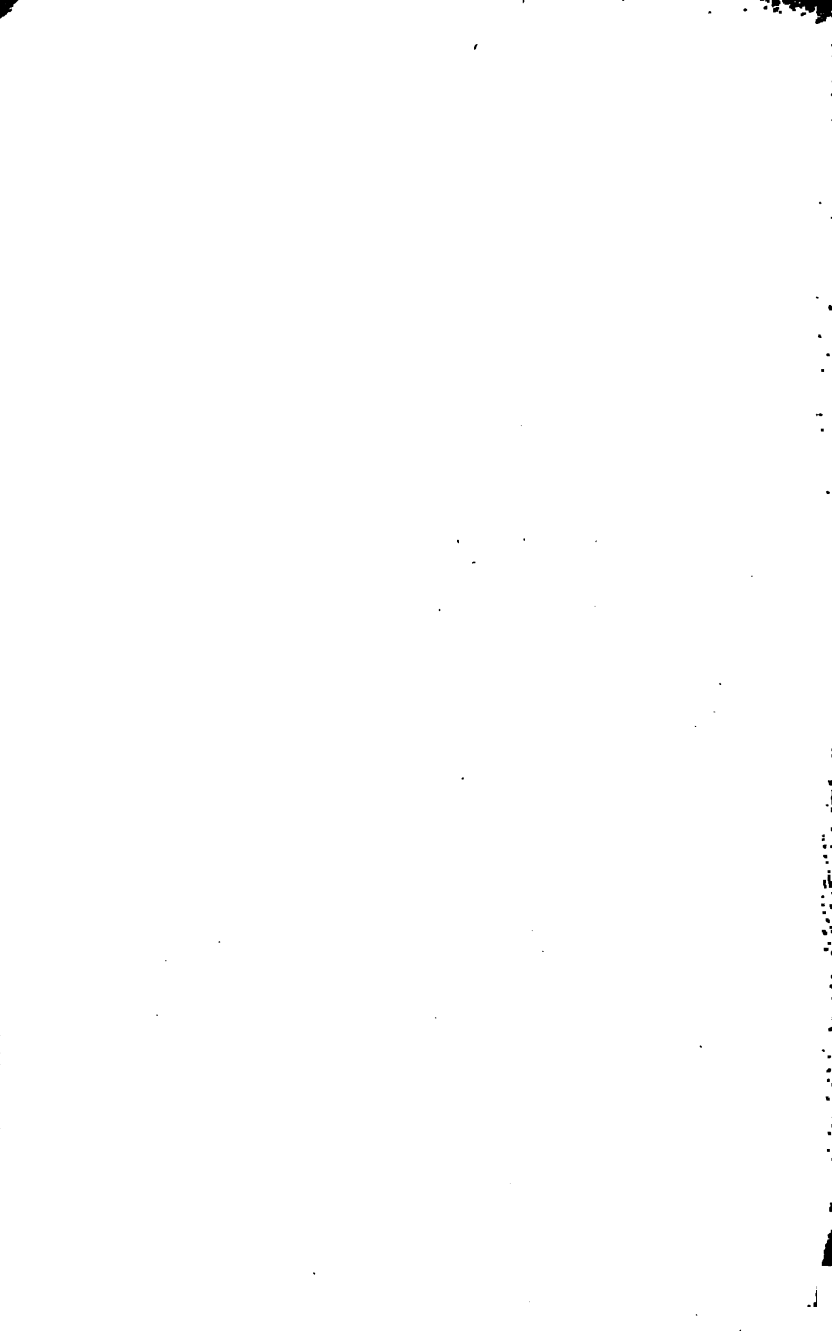
non sans gravité — que M. Benoît de Spinosa était sans doute plus malade qu'on ne le pensait et que, pour bien le prouver, il était mort, tout à fait mort, — le pauvre *homme!* — ce jour même, vingt-unième de février, l'an du Seigneur mil six cent septante-sept.

25 Octobre 1893.



PARABASE APOLOGÉTIQUE

(NÉNIE, NENNI)



A Félix Fénéon.

PARABASE APOLOGÉTIQUE

(NÉNIE, NENNI)

Je suis venu, calme orphelin...

PAUL VERLAINE.

Je suis tombé, sans le faire exprès, parmi les hommes d'esprit, les hommes de talent et les hommes de génie : ils ont tous été très gentils et m'ont offert des bocks — que j'ai payés.

Des années, ils avaient été lointains, mais je m'aperçus que, entre eux et moi, il n'y avait que les 17 fr. 65 du voyage — en troisième classe.

J'avais cependant lu leurs ouvrages avec religion et des temps furent où j'imitai les plus inimitables.

Et des temps furent.

Non, je vous jure, petits enfants de là-bas, il

n'y a pas de Monsieur X à Monsieur Y et à Z des kilomètres et des siècles. Vous les rencontrez sur le même trottoir et vous n'avez pas à choisir, à hésiter : ils sont tous là pour qu'on leur permette d'être aimables et pour qu'on leur serre la main.

Moi, j'ai bien voulu.

Il était si simple, n'est-ce pas ? de leur serrer la main et de boire avec eux — en ne parlant que d'eux !

Il s'est trouvé qu'ils ont parlé de moi. Et c'était parce que je leur avais parlé d'eux et parce que j'avais lu leurs livres et parce que je les avais aimés : c'était rare !

Mais j'arrivais de ma province, et, pour savoir des choses, je ne savais pas que le secret du talent, du génie et de la gloire, c'était d'ignorer les livres de talent, de mépriser les glorieux génies et de leur taper sur l'épaule en les appelant : « Mon petit ». Donc il s'est trouvé qu'ils m'ont trouvé malin.

Priez pour le pauvre Gaspard !

Malin de n'être pas malin, d'être gauche, d'être naïf, d'être timide, d'être respectueux. Ça ne po

vait pas durer. Ça ne dura pas. Nous ne nous con-nûmes plus. On me décréta dangereux. Et c'est comme ça que je fus promu homme de talent, homme de génie et homme d'esprit.

Priez pour le pauvre Gaspard !

Eh bien ! ce sont tout de même les anciens qui valent le mieux. Non parce qu'ils sont vieux ou parce que doucement ils s'acheminent vers la vieillesse. Non parce qu'ils ont des œuvres derrière eux et parce qu'ils ont charmé et formé des âmes, parce que la vie joua avec eux et leur tira des larmes et les fit sangloter derrière une haie ou derrière un rideau et parce que des mortes et des morts partirent de leurs yeux, de leurs cœurs et de leurs âmes. Non. Vraiment, jeunes, ils devaient avoir le même sourire et la même douceur et ils ne devaient pas être beaucoup plus méchants. Quelques-uns m'ont été cruels et je le regrette. J'ai été cruel envers quelques-uns et je le regrette aussi.

Mais ce sont les jeunes qui sont effroyables ! Lourds, avec des faces de bouchers sournois ou de

garçons coiffeurs féroces et des yeux durs, des yeux qui reprochent à tout le monde leur hideur et leur faiblesse, des yeux qui deviennent farouches de ne rien voir, de ne rien trouver et de ne pouvoir contempler, lorsqu'ils regardent en dedans, que de l'impuissance et de la torpeur sans talent. Ils vont, ils vont, les jeunes, en troupes — et ce seront de beaux jours pour bientôt. Et pour eux les lettres sont un métier et leurs yeux sont sans flamme — et quand, par hasard, ils meurent de faim, ce n'est pas leur faute. Où es-tu, vertu, et toi, héroïsme, et toi, poésie? Ah! ces enfants de dix-huit ans qui marchent, secs et glacés et qui ne chantent pas, qui ne lancent pas au ciel des plaintes rythmées et des hymnes et qui ne pleurent pas aux étoiles, mais qui, de ci, de là, tirent en silence un carnet de leur poche et notent un mot et une épithète et marchent, les coudes en dehors, vers le petit hôtel ou vers le Palais Bourbon!

Et par la ville quelqu'un se lamente, — qui n'est pas vous.

« A quoi ça me sert-il d'avoir une belle âme
Personne n'en sait rien, que moi. Oui, c'e

une belle âme pour moi tout seul. Et les vieux croiront que je suis un de ces « jeunes » carnassiers et ignorants et les jeunes affecteront de croire que je suis un vieux de cervelle molle et d'énergie ànonnante. Vraiment pourquoi avoir souci de ces gens-là et de ces gens-ci ? Je ne puis pas les détester, je ne puis parvenir à avoir pour eux de l'horreur. Et je dois faire effort pour arriver à telle hésitation d'estime, à telle moue et à telle nuance d'irrespect. Et c'est un effort bien inutile.

Mais qu'importe ? J'ai une belle âme. Le livre qui me plaît le plus est un exemplaire que j'ai du troisième livre des *Essais* de Montaigne sur la garde duquel pleure une vieille note manuscrite : « Ce livre a été donné aux povres incurables de l'hospice. Priez Dieu pour l'âme du donateur. » Je me charme à évoquer ces lents moribonds, qui s'écoutent mourir à lire les pages du vieil amateur, à évoquer leurs larmes devant le : « Oh ! un ami ! » et leur gêne devant des sourires. Puis, après que je me suis dit — vite — que ces incurables, c'est nous et que cette lecture, c'est nos lectures, je me laisse charmer par des mots de Bourget, de Daudet,

de Loti et de France. Et je regarde couler l'eau qui coule. Et j'ai des tendresses et de la tendresse. »

Et que ce livre se termine comme les livres romantiques et comme les vieilles prières : « PAIX
AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ ! »

Mars 1896.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE.....	1
I. — LA PRIÈRE D'ANATOLE FRANCE.....	14
II. — LE SOLILOQUE DE M. PIERRE LOTI.....	39
III. — ENTRETIEN DE M. PAUL BOURGET AVEC QUELQUES INDISCRETS FANTÔMES.....	55
IV. — LES DAUDET.....	81
V. — L'APOLOGIE D'ÉMILE ZOLA.....	99
VI. — INTÉRIEUR.....	113
VII. — PAROLES DANS LA NUIT.....	127
VIII. — LE RÉCITATIF DE FRANÇOIS COPPÉE.....	143
IX. — L'ÂME DE J.-K. HUYSMANS.....	151
X. — M. PAUL HERVIEU ET SON IMAGE.....	163
XI. — ÉLOI.....	179
XII. — LES AVENTURES DE M. ROCHEFORT.....	197
XIII. — LA PROMENADE DE MAURICE METERLINCK.....	215

XIV. — LA CONFESSION DE MARCEL PRÉVOST	227
XV. — CHANDS D'CAUCHEMARS	239
XVI. — J.-H. ROSNY ET LE MASTODONTE	251
XVII. — LA MER PLEURE VERS RICHEPIN	263
XVIII. — GEORGES D'ESPARBÈS ET LA COLONNE	271
XIX. — L'ŒILLET DE M. DE MONTESQUIOU	285
XX. — UNE HEURE DE LA VIE DE M. LEDRAIN	291
XXI. — LE CONCILE	299
XXII. — LES ÉTAPES D'UN CHEF-D'ŒUVRE	333
XXIII. — LES AMATEURS	357
XXIV. — L'ORAISON DE M. BENOÎT DE SPINOSA	373
XXV. — PARABASE APOLOGÉTIQUE	393

MAR 25 1922